

**Épistémocritique des insectes sociaux
dans les essais de Michelet et de Maeterlinck**

suivi de

La trilogie des *Antennes* et *L'Excès*

Isabelle Légaré

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de Lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Isabelle Légaré, Ottawa, Canada, 2019

Remerciements

La réalisation de cette thèse en création littéraire a été possible grâce à l'appui indéfectible de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

En premier lieu, je remercie le professeur Nelson Charest pour les encouragements, l'écoute et le temps qu'il m'a consacré. En tant que directeur de thèse, il m'a guidée dans ma recherche et a su me fournir de nombreuses idées intéressantes tant sur le plan analytique que créatif. Je suis particulièrement reconnaissante d'avoir pu échanger de manière aussi constructive sur ces deux niveaux à la fois.

Je remercie aussi le professeur Christian Milat pour sa précieuse collaboration en me fournissant une liste d'ouvrages de référence portant sur l'épistémocritique avant même que mon projet soit accepté.

Je souhaite spécialement remercier mon amie Émilie Laramée, pour son soutien intellectuel et moral tout au long de ma démarche. Merci de m'avoir relue aussi fidèlement.

Un grand merci à Nathalie Charrette et Catherine Légaré qui ont lu mes premières ébauches de nouvelles et qui, par leurs commentaires critiques empreints d'une grande sensibilité, ont guidé ma création.

Enfin, je tiens aussi à exprimer ma gratitude à tous mes proches, trop nombreux pour les citer, qui ont pris le temps de discuter de mon sujet. Chacun de ces échanges m'a aidé à faire avancer mon projet en me permettant d'y croire jusqu'au bout.

Résumé

Ce projet de thèse en création littéraire, divisé en trois parties, vise à poursuivre dans la veine entomologique et littéraire présente dans *L’Insecte*, de l’historien Jules Michelet, et dans *La Vie des Abeilles*, *La Vie des Fourmis* et *La Vie des Termites*, du poète symboliste Maurice Maeterlinck. Dans un premier temps, nous analyserons la teneur du discours scientifique de ces deux écrivains reconnus par l’institution littéraire en adoptant une approche épistémocritique. Nous chercherons à comprendre comment les connaissances entomologiques au sujet de l’abeille, de la fourmi et du termite servent les textes de notre corpus et à quel point elles diffèrent d’un écrivain à l’autre. Nous examinerons également leur utilisation des références scientifiques, de la terminologie, des figures et des représentations abstraites afin de mieux nous outiller pour la création. Dans un deuxième temps, nous présenterons la trilogie de nouvelles *Antennes* qui traite des mêmes connaissances entomologiques que Michelet et Maeterlinck, mais d’une façon imagée et à une échelle différente, car nous y transposons les qualités animales aux humains. L’ensemble est construit en fonction de la hiérarchie établie par Maeterlinck au sujet des espèces qu’il a étudiées pour déterminer si cet ordre tient toujours, un siècle plus tard. Nous retrouvons ainsi les qualités de l’indestructible fourmi (*L’Organe*) qui, par son altruisme, serait supérieure à l’abeille asservie et à la santé fragile (*L’Extrudeuse*), qui elle-même serait supérieure à l’impitoyable termite (*La Termitière*). En changeant les proportions et les acteurs, nous expérimentons avec la fiction pour tenter de comprendre ce que signifient la nature, l’intelligence, l’altruisme et la mort pour l’être humain au XXI^e siècle. Dans la dernière partie, forte de notre analyse et de notre création, nous aborderons dans *L’Excès* le comportement de l’espèce humaine et la place qu’elle se croit en droit d’occuper au sein de la nature.

Introduction

Depuis l'Antiquité, le microcosme des abeilles, des fourmis ou des termites, ne cesse d'inspirer les poètes et d'intriguer les savants. Cependant, c'est au XVIII^e siècle que l'entomologie prend réellement son essor et qu'elle devient, au siècle suivant, un sujet qui fascine de nombreux scientifiques et naturalistes amateurs. Dans *L'Insecte* (1859), l'historien Jules Michelet découvre l'infinité des formes de vie sous la surface de la forêt de Fontainebleau, qu'il explore en profondeur. Selon Petitier (1989), « il adopte sur la nature le point de vue de la mort, faisant voir ce qui doit rester caché pour l'accomplissement de la vie ». Chez le poète symboliste Maurice Maeterlinck, bien qu'il parle de la spécificité du mode de reproduction, de défense et d'alimentation propre à chacune des espèces, ce sont surtout les notions de puissance et de morale qui nous interpellent dans *La Vie des Termites* (1927), celles d'adaptabilité et d'altruisme dans *La Vie des Fourmis* (1930), et celle de progrès dans *La Vie des Abeilles* (1901). La quête des deux écrivains, qui allient diverses études et expérimentations, explore l'inconnaissable : là où Michelet semble indiquer que l'idée de résurrection justifie l'ordre du monde, Maeterlinck, quant à lui, suppose que l'espèce humaine est impossible à contenter. Dans ses essais entomologiques, Maeterlinck ponctue sa réflexion de questionnements philosophiques comme un refrain auquel nous avons tenté de répondre dans notre projet de thèse. Inspirée par la méthode scientifique, nous avons d'abord étudié en profondeur le corpus avant d'expérimenter avec la création, convaincue que nos résultats allaient grandement enrichir notre manière d'écrire et notre réflexion. C'est dans le respect de cet ordre que nous les présentons ici.

La première partie de la thèse contient l'analyse du discours scientifique qu'adopte l'historien et écrivain Michelet dans *L'Insecte*, comparativement à celui du poète, dramaturge et essayiste Maeterlinck dans *La Vie des Termites*, *La Vie des Fourmis* et *La Vie des Abeilles*. Comme l'avance

Pierssens (1990) : « notre visée n'est donc pas de trancher le vrai du faux [...]. [E]lle est bien plutôt de saisir la fécondité singulière d'un régime épistémique donné », car nous pensons que les œuvres qui allient savoirs et littérature sont davantage porteuses de sens. Elles font à la fois appel à la raison et à l'émotion pour tenter de représenter le monde. En adoptant une approche épistémocritique, nous cherchons à comprendre comment les connaissances entomologiques au sujet de l'abeille, de la fourmi et du termite servent les textes de notre corpus. Pour y arriver, nous avons analysé les modes discursifs employés par les auteurs lorsqu'ils font référence à la science pour renforcer leur propos. Ce travail inclut une mise en contexte attentive aux champs épistémiques dont nous avons repéré les marques dans les textes soit par l'utilisation qu'ils font de certains termes scientifiques, des figures du discours ou des représentations plus abstraites. Pour ce faire, nous nous basons spécialement sur la manière innovante de Fontanier de diviser les figures qui selon Gérard Genette « est l'un des chefs-d'œuvre de l'intelligence taxinomique » (1977, p. 13) d'autant plus que dans notre projet, les savoirs touchent principalement à la biologie et aux autres sciences naturelles.

S'il est un titre auquel Fontanier peut légitimement prétendre, c'est bien celui (balzacien, cette fois) de *Linné de la rhétorique*. Pour se faire une juste idée de cette classification, il faut en effet l'envisager dans son emboîtement hiérarchique de sept classes (le terme est de Fontanier) divisée en genres, espèces et variétés. Le niveau de classe correspond à la fois à la nature (figure de signification, de construction, de « choix et assortiment des mots », etc.) et au degré d'extension syntagmatique (mots, groupes de mots, proposition, phrase, énoncé) de la figure; le niveau du genre, au moyen mis en œuvre : expansion, liaison, opposition, consonance, etc.; le niveau de l'espèce, parfois subdivisée en variétés, est celui de la définition formelle la plus compréhensive possible; c'est celui en quelque sorte de l'unité taxinomique, et donc celui par excellence de la nomenclature (Genette, 1977, p. 13).

Nous tentons également de déterminer à quel point le discours scientifique de Michelet est différent de celui de Maeterlinck, compte tenu du siècle de connaissances qui les sépare. En prenant comme point de départ la remarque de Pierssens, pour qui « c'est le savoir qui fait la vraisemblance », appuyée par celle de Barthes (1984 [1967], p.14), qui soutient que « pour la science, le langage

n'est qu'un instrument, que l'on a intérêt à rendre aussi transparent, aussi neutre que possible », nous sommes mieux outillée pour juger de l'utilisation de ces connaissances dans notre création et raconter autrement l'abeille, la fourmi et le termite.

La deuxième partie de cette thèse comprend le projet d'écriture qui vise à poursuivre dans la veine entomologique présente à la fois dans *L'Insecte* de Jules Michelet et dans *La Vie des Termites*, *La Vie des Fourmis* et *La Vie des Abeilles*, de Maurice Maeterlinck. Sans reprendre le genre des deux auteurs, soit l'essai, nous créons avec *Antennes*, une trilogie de nouvelles littéraires à propos des trois mêmes insectes sociaux (termite, fourmi, abeille). Le processus de création est alimenté par les connaissances scientifiques qu'ils utilisent en traitant de ces trois thèmes, que nous avons analysés dans la première partie de la thèse. Nous avons choisi de travailler à partir d'écrivains reconnus par l'institution littéraire, l'un romantique et l'autre symboliste. C'est l'ensemble des trois modèles de sociétés d'insectes vus par ces deux auteurs qui nous incitent à intégrer les savoirs qu'ils contiennent pour parler de la nôtre et poursuivre ainsi dans la voie qu'ils ont ouverte. Dans *L'Organe*, *L'Extrudeuse*, et *La Termitière*, nous traitons donc des mêmes connaissances entomologiques que Michelet et Maeterlinck, mais d'une façon imagée. L'univers de notre triptyque est construit en fonction de la hiérarchie établie par Maeterlinck au sujet des espèces qu'il a étudiées : l'indestructible fourmi, par son altruisme, serait selon lui supérieure à l'abeille asservie, à la santé fragile, qui elle-même serait supérieure à l'impitoyable termite. Nous avons donc créé trois lieux à l'échelle humaine, qui évoquent la fourmilière, la ruche, et la termitière. Contrairement à Michelet et Maeterlinck, qui présentent leurs points de vue sous l'angle de l'antropomorphisme, nous projetons des qualités animales sur les humains. Nous nous inspirons des caractéristiques physiques et éthologiques propres aux fourmis, aux abeilles et aux termites pour motiver les actions des personnages. Nous adaptons

à la dimension humaine leurs systèmes de fonctionnement. C'est en changeant les proportions et les acteurs que nous voulons examiner ce que signifient la nature, l'intelligence, le bonheur et la mort au XXI^e siècle. Nous avons choisi la nouvelle pour plusieurs raisons. Tout d'abord, sa brièveté nous permet de compléter une trilogie d'histoires finies, « ajoute à l'intensité de l'effet » (Baudelaire, 1974 [1857], p. 37), nous offre la flexibilité nécessaire pour dynamiser la narration et nous permet de disposer d'une variété de tons et de nuances de langage pour exercer notre style. L'unité d'impression de la nouvelle, qui pousse à concevoir délibérément un effet à produire, nous permet également de laisser libre cours à notre imagination et de faire usage de l'instrument le plus utile selon Baudelaire : le rythme. Enfin, comme nous voulons créer avec *Antennes* une trilogie de nouvelles littéraires agréables à lire et destinées à un véritable lectorat, ce genre nous donne une grande latitude d'expression tout en étant plus susceptible de laisser à l'esprit un souvenir plus puissant qu'une lecture brisée (Baudelaire, 1974 [1857], p. 38).

La troisième et dernière partie de cette thèse inclut notre réflexion qui s'appuie sur ce que nous avons obtenu comme résultats d'analyse et découvert par la création. Dans *L'Excès*, Nous tentons d'apporter des éléments de réponse aux questions que se posent les auteurs en expliquant par exemple pourquoi, comme le pense Maeterlinck, la fourmi est moins malheureuse que le plus heureux d'entre nous. Nous comparons ce qu'avancent les deux auteurs au sujet de certaines lois qui régissent la vie des insectes, en les opposant à ce que nous en avons fait dans nos nouvelles qui se déroulent toutes au XXI^e siècle. Grâce aux progrès qu'a faits la science, nous savons que les fourmis réussissent à s'adapter mieux que nous à des conditions climatiques extrêmes, que notre survie dépend de celle des abeilles, et que le rôle des termites comme agents fertilisants est primordial dans plusieurs écosystèmes. Il reste à savoir si l'ordre de supériorité hiérarchique que

propose Maeterlinck par rapport à ces insectes sociaux demeure un modèle à suivre encore aujourd'hui et dans le futur.

Première partie

Épistémocritique des insectes sociaux
dans les essais de Michelet et de Maeterlinck

Analyse du discours scientifique dans *L’Insecte* de Jules Michelet

Les termites de Michelet

Dans le dernier livre de *L’Insecte* (1857), consacré à la société des insectes, Michelet expose des savoirs qui dans « La cité des ténèbres; les termites » (XVIII, 231-240) relèvent de l’entomologie. D’abord, nous constatons que les connaissances dont se sert Michelet pour développer sa pensée font majoritairement partie des sciences du vivant et que « pour dire l’altérité des insectes [il] emprunte [...] les formes de l’ethnographie » (Marchal, 2007, p. 69). Par exemple, Michelet décrit en ces termes ses observations au sujet de la reine : elle « paraît leur idéal, leur poésie, leur enthousiasme. Si vous l’emportez avec un débris, une ruine de la cité, vous les voyez sous le bocal se mettre à l’instant au travail, bâtir une arche qui protège la tête vénérée de la mère, lui refaire sa salle royale, [...] le centre, la base de la cité ressuscitée. » (p. 238)

Cette remarque est d’autant plus éloquente lorsqu’on considère les types de savoirs qu’avance l’auteur et qu’on les regroupe selon notre conception actuelle des sciences. Nous sommes en effet arrivés à trois catégories scientifiques principales de savoirs qui dominent toutes les autres : le comportement animal dans ses usages et habitudes de vie au sein d’un groupe – ou l’éthologie (équivalent de l’étude des mœurs au XIX^e siècle), l’organisme – ou la physiologie animale (nutrition, reproduction, locomotion, fonctions sensorielles et thermorégulation), puis l’être dans son habitat – ou l’écologie. Michelet crée souvent des rapprochements avec ces trois catégories quand il compare les termites aux hommes, comme lorsqu’il parle des termites sexués, dont les ailes tombent après le vol : « les couples dépouillés ainsi, n’ayant ni abri, ni force, nul moyen de résister, sont une proie pour tous les insectes [...] les termites ouvriers qui n’ont eu ni amour, ni ailes, tâchent de sauver un couple de ces victimes, les accueillent, faibles, déçus, misérables et les

font rois » (p. 237). Dans cet exemple, nous constatons un « effort de formulation [...] un travail de diction qui alimente la littérarité de [son] propos. Or cette tension [...] culmine paradoxalement dans la convocation constante de figures anthropomorphiques » (Marchal, 2007, p. 69).

Michelet, en sa qualité d'historien, présente dans son texte quelques informations liées aux sciences humaines, soit deux références à l'histoire de l'entomologie en début de chapitre (p. 231 et 232). La première mentionne d'entrée de jeu le nom de Pierre Hubert (1777 - 1840), entomologiste suisse qui a écrit *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes* (1810). La seconde renvoie à Henry Smeathman (1742 - 1786), naturaliste, botaniste et entomologiste britannique auteur de l'ouvrage *Some account of the termites, which are found in hot climate* (1781). Michelet fait également référence à l'histoire de l'art et à l'histoire de l'antiquité : il compare la construction des termitières au « système même de Brunelleschi » (p. 234), architecte de l'école florentine qui a jeté les bases de la perspective. Il compare également le potentiel dévastateur des termites pour les villes à l'éruption du Vésuve (p. 240).

En ce qui a trait à l'utilisation des termes scientifiques, Michelet ne fait référence qu'à trois mots en latin. Il utilise ces derniers pour les critiquer, affirmant que « [l]a destination des termites est visible : malgré les noms redoutables qu'on a donnés à leurs espèces (*bellicosus*, *mordax*, *atrox*), ce sont de simples ouvriers » (p. 235) et non pas des êtres belliqueux, mordants et atroces.

Ici comme ailleurs, Michelet déploie tous les moyens stylistiques à sa disposition pour plaire, intéresser et persuader le lecteur. Michelet « embellit » constamment son discours de « *pathos* », comme le dit Barthes (1984 [1972], p. 233). Ce style, typique des romantiques, est fort utile pour quiconque désire transmettre des images à ses lecteurs. Il permet de se représenter et de comprendre ces termites qui vivent dans l'obscurité totale. Cependant, « chaque figure revient toujours, affublée

des mêmes épithètes, issus d'une lecture à la fois corporelle et morale » (Barthes, 1984 [1972], p. 225). La phrase suivante en est un bon exemple :

« Plus grosse, elle est plus féconde, plus intarissable; cette *terrible* **mère** des **poux** semble d'autant plus adorée de sa **vermine** *fanatique*. » (p. 238)

En plus d'utiliser les épithètes *terrible* et *fanatique* pour caractériser moralement la mère et sa vermine, l'auteur parvient, en moins de vingt et un mots, à insérer de nombreuses autres figures du discours. Il y a d'abord celles par sous-entente et révolution, grâce à l'inversion (Fontanier, 1977, p. 284) et l'ellipse (Fontanier, 1977, p. 305). Cette phrase, dans sa forme standard, aurait été grammaticalement correcte, mais aurait eu beaucoup moins d'impact et se serait révélée beaucoup moins vive et intéressante – en plus d'être trop longue. En ce qui concerne les figures d'élocution, nous en repérons deux par déduction, car non seulement il y a répétition (Fontanier, 1977, p. 329) avec le mot « plus » réitéré quatre fois, mais aussi une gradation ascendante (Fontanier, 1977, p. 333), justifiant ainsi l'épithète *terrible*. Nous rencontrons également une autre figure d'élocution, mais cette fois-ci par liaison avec l'adjonction (Fontanier, 1977, p. 336), car toutes les parties de la proposition se rapportent au terme **mère**, qui n'est exprimé qu'une seule fois et qui reçoit tous les attributs (Fontanier, 1977, p. 337) : grosse, féconde, intarissable, terrible, adorée. Cette figure accompagne ordinairement l'énumération « par laquelle, au lieu d'un trait simple et unique sur le même sujet, on en réunit, sous un seul point de vue, un plus ou moins grand nombre, d'où résulte un tableau plus ou moins riche, plus ou moins étendu » (1977, p. 363), ce qui est précisément le cas ici. Nous trouvons également une figure par imitation, l'hypotypose (Fontanier, 1977, p. 390), grâce à laquelle l'image de cette mère termite se transforme sous nos yeux en scène vivante. Nous notons également une allusion historico-politique qui pourrait vraisemblablement se cacher derrière l'utilisation des mots **poux** (nom vernaculaire de certains types de parasites) et

vermine (organisme nuisible) plutôt que des mots « œufs » ou « ouvriers », comme Michelet s'en sert ailleurs dans l'essai. Fait-il allusion à Napoléon III, le dernier roi de France, et à ses trop nombreux admirateurs parmi le peuple? Avec la présence d'une hyperbole qui s'ajoute à la proposition quand Michelet parle de la fécondité de cette mère « adorée » et « intarissable », nous pourrions raisonnablement penser que oui. Mais comme le souligne Barthes (1984 [1972], p. 226),

toute la scène est pleine de trous : intelligible au niveau de chaque phrase [...] elle devient énigmatique au niveau du discours [...] la discursivité de Michelet est continûment elliptique; Michelet pratique à outrance l'asyndète, la rupture, il saute des liaisons, se soucie peu de la distance qui s'établit entre ses phrases (c'est ce qu'on a appelé son style vertical); il s'agit là — phénomène stylistique très intéressant et peu étudié je crois — d'une structure *erratique*, qui privilégie les énoncés blocs, sans que l'auteur s'inquiète de la visibilité des interstices.

En creusant dans « La cité des ténèbres; les termites » pour déterminer quels étaient les types de savoirs auxquels nous avons affaire, en combinant tout ce que nous a révélé l'extrait de vingt et un mots et en comblant une certaine distance entre quelques parties du discours de Michelet, nous pouvons mieux saisir pourquoi il y a tant de passion et de vivacité dans son écriture.

Michelet per[çoit] le divorce entre la science et le pouvoir comme une menace latente à la démocratie à venir, [il] entend lutter à sa manière contre la dérive qui éloigne toujours davantage science et peuple. Écrire sous le Second Empire de petits livres de sciences naturelles pour un large public fait partie de cette stratégie : il s'agit ici de briser la spécialisation dans laquelle s'enferme le discours scientifique, et de montrer en rattachant la science à des questions sociales, morales et philosophiques, qu'elle n'est pas coupée de l'expérience commune des hommes (Petitier, 2006, p. 111).

Les fourmis de Michelet

Avant de conclure *L'Insecte* sur l'idéal que représente le peuple ailé des abeilles, Michelet met l'accent sur la supériorité des fourmis par rapport à tous les autres insectes. Il s'agit de la seule section du livre où il oppose des espèces du même genre, que ce soit les fourmis charpentières et les fourmis maçonnes ou les petites noires et les grosses rousses. Il compare principalement leurs différences éthologiques ainsi que la valeur qu'elles attribuent aux enfants. Rompant avec

l'approche utilisée dans le cas des termites et des abeilles, il n'accorde presque aucune importance au rôle de la reine ou à la fécondité de la mère dans l'ensemble des trois chapitres. Les seules observations qui s'en rapprochent ne couvrent que la nuit de noces annuelle, afin de mieux parler du rôle des fourmis vierges qui assurent la cohésion dans le chaos de l'événement, qu'il compare à un « acte public [...] qui refait le peuple » (p. 254).

Dans les trois chapitres consacrés aux fourmis : « Les fourmis; leur ménage; leurs noces » (XIX, p. 241-255), « Les fourmis; leurs troupeaux et leurs esclaves » (XX, p. 259-272) et « Les fourmis; la guerre civile et l'extermination de la cité » (XXI, p. 275-289), nous avons repéré, tel que le recommande Pierssens, des « agents de transferts » (1990, p. 9) qui nous permettent d'avancer que Michelet, même s'il évolue sous le Second Empire, fait ici preuve d'un esprit positiviste et pragmatiste pour véhiculer sa pensée républicaine. Il transforme en scènes les expériences qu'il a faites tant en laboratoire que sur le terrain. La fourmi est l'analogie désignée pour construire son argument, car à l'inverse de l'abeille ou du termite, elle ne travaille ni dans les airs, ni exclusivement dans les ténèbres, mais à la fois sous et – surtout – sur la terre où les espèces s'entremêlent ou se font la guerre. Selon Petitier, « l'insecte est d'abord un relais d'observation, une sorte d'instrument d'optique qui permet de lire dans le réel, du point de vue de la mort. L'insecte est une clé pour le déchiffrement, non une fin d'interprétation » (1989, p. 105). Par exemple, nous remarquons que Michelet, par la nature des savoirs qu'il aborde au sujet des mœurs des fourmis, imprègne dans son régime épistémique la devise de la République : « Liberté, Égalité, Fraternité ». À raison d'un principe par chapitre, il renverse l'ordre et les rassemble sous le couvert de la mort. Dans chaque chapitre, il véhicule l'espoir de voir renaître la République par la figure de l'enfant autour de qui tout gravite dans les fourmilières (XIX : p. 247-249, XX : p. 263, 269, XXI : p. 282-284). Michelet regroupe ainsi différentes observations comportementales ou

physiologiques axées sur les différents stades de développement de la fourmi et des soins qu'on lui prodigue. Qu'elle soit œuf, larve, chrysalide ou nymphe, elle est constamment l'enjeu central.

Pour réaliser certaines de ses observations myrmécologiques, l'historien s'outille comme un naturaliste : il se munit d'un scalpel et d'une loupe pour étudier « une nymphe des derniers jours » (XXI, p. 284) avant de progresser vers l'usage du microscope, comme nous le verrons avec les apidés. « C'est avec les instruments de l'anatomiste que l'historien part interroger les phénomènes naturels » (Petitier, p. 1989, p. 104). C'est dans cette optique que nous avons structuré cette partie de notre analyse, afin de dévoiler comment chacun des trois chapitres combine divers savoirs scientifiques pour convaincre le lecteur que la mort est un puissant agent de régénération, d'évolution et de progrès pour le peuple français.

Fraternité est le premier principe de la devise que Michelet introduit en filigrane du chapitre XIX, en insérant les écrits des savants : « [d]ans sa maternité généreuse pour ceux qu'elle n'a pas enfantés, dans sa sollicitude pour ces petits d'hier qui deviennent aujourd'hui de jeunes citoyens, naît un sens tout nouveau, fort rare chez les insectes, celui de la *fraternité*. (Latreille, Huber.) » (p. 249-250) Il rectifie par le fait même une fausse conception véhiculée par la littérature au sujet de la fourmi, en précisant que « [c]'est bien à tort qu'on l'appelait *avare*. Loin de là, elle ne semble occupée qu'à multiplier dans sa ville le nombre de ses copartageants. » (p. 249). Avec les fourmis, Michelet donne accès aux coulisses du monde myrmécologique, où la mort fait nécessairement partie de la vie, misant surtout sur le pouvoir assainissant de la mort que les fourmis entraînent nécessairement dans leur sillage tandis qu'« elles s'accommodent de tout et travaillent partout : nul agent plus énergique d'épuration, d'expurgation. » (p. 243). Bien que les fourmis « ravagent en une nuit un champ de coton, de manioc ou de canne à sucre. [...] Leurs vertus, c'est de détruire encore mieux tout ce qui nuirait à l'homme, comme insecte ou chose insalubre. » (p. 245)

Comparativement aux chapitres sur les abeilles et les termites, le chapitre sur les fourmis introduit plus d'éléments épistémiques autres qu'entomologiques. Ces savoirs qu'il « greffe sur la série narrative » (Pierssens, 1990, p. 12), témoignent des avancées scientifiques de son époque, en particulier en matière de communication du langage et des avancées technologiques qui en découlent. Il souligne la place importante qu'on y accorde dans la fourmilière et l'efficacité avec laquelle les fourmis se transmettent l'information physiquement. Michelet observe que la plus vaste et la plus élevée des salles semble destinée aux communications publiques, où on trouve « à toute heure des citoyens affairés qui, par le contact rapide de leurs antennes (sorte de télégraphe électrique), paraissent se communiquer les nouvelles, se donner des avis ou des directions mutuelles. C'est une espèce de forum. » (p. 247) Quand nous mettons en relation ces connaissances au sujet des fourmis avec les technologies de l'information et la science du langage, « nous accédons à toute l'arborescence potentielle des figures d'un savoir, avec l'effet en retour que cela ne peut manquer d'avoir sur les possibles narratifs comme sur le jeu de sens dans le récit » (Pierssens, 1990, p. 12). Par exemple, nous pouvons nous demander qui de la fourmi ou de l'homme communique le plus efficacement ou encore si la parole, signe d'une intelligence supérieure, ne retarde pas plutôt la compréhension d'un message par opposition à un geste, surtout quand on sait que les fourmis « changent en un moment la marche de toute une colonne, l'action de tout un peuple » (p. 250).

Dans une moindre mesure, mais suivant le même principe, Michelet décrit le déplacement des œufs, des cocons et des nymphes par les fourmis sédentaires pour mieux parler de thermorégulation : « On les voit enlever délicatement ces gros enfants qui pèsent autant qu'elles, et d'étage en étage, les placer au point nécessaire. Cette échelle de chaleur, en quarante degrés, qu'est-ce autre chose que le thermomètre? » (p. 247) Il se sert de l'invention et du développement

d'un outil scientifique relativement récent pour mettre en relief l'intelligence des fourmis face à celle des humains.

Les références scientifiques sont basées sur des travaux de naturalistes et d'entomologistes spécialistes des fourmis. La plupart sont contemporains de l'auteur, mais certains le précèdent d'environ un siècle. Aucun nom d'écrivain ou d'artiste n'apparaît dans ce chapitre; la science domine exclusivement. Le premier de ces scientifiques est le naturaliste danois Peter Wilhelm Lund (p. 244), reconnu pour ses travaux d'archéologie au Brésil et ses mémoires sur les habitudes de quelques fourmis du pays, de 1831. Son parcours scientifique est d'abord marqué par le naturalisme romantique, qui progresse vers l'empirisme. Michelet se réfère ensuite à Carl von Linné (p. 245), le célèbre naturaliste suédois (1707-1778) reconnu comme le fondateur du système moderne de la nomenclature binominale, qui associe le nom de genre avec le qualificatif du nom de l'espèce. Vers la fin du chapitre, nous retrouvons l'entomologiste français Pierre André Latreille, que Michelet cite conjointement avec l'entomologiste genevois Pierre Huber (p. 250, et Huber seul p. 253). Fils de François Huber, Pierre publie plusieurs ouvrages sur les insectes, dont *Recherche sur les mœurs des fourmis indigènes* en 1810. Pierre Huber est l'entomologiste que Michelet cite le plus abondamment dans ses chapitres sur les fourmis.

Quant à l'utilisation des termes scientifiques, la plupart de ceux que Michelet privilégie proviennent du domaine de l'entomologie. Tel que l'affirme Gilles Denis, le texte de Michelet « aide la science à faire passer [...] son vocabulaire, sa “réalité”, sa “nature” dans le langage commun. » Ainsi la chrysalide, les carabes, les nécrophores (p. 244), les mandibules, les thorax (p. 250) « prennent de plus en plus de consistance » (Denis, 1999, p. 16) selon le degré de connaissance du lecteur. Ils servent à nommer une phase de développement de la fourmi, une espèce d'insecte ou une partie anatomique, malgré le fait que ces mots pourraient sembler

hermétiques ou nouveaux pour le peuple de 1857. Cela dit, Michelet en fait un usage limité dans *L’Insecte*, quoique plus fréquent dans les chapitres sur les fourmis.

Le maniement des figures du discours dans le chapitre XIX se caractérise par l’annonce explicite de deux tableaux et d’une scène finale dont les descriptions sont de plus en plus dynamiques.

La première mention figure lorsque Michelet vante les vertus des fourmis :

Je ne vois pas qu’elles fassent le moindre mal à l’homme, ni aux végétaux qu’il cultive. Loin de là, elles le délivrent d’une infinité de petits insectes. Je les ai vues souvent en longue file emportant chacune à sa bouche une toute petite chenille qu’elles portaient précieusement au garde-manger de la république. Ce tableau les eût fait bénir de tout honnête agriculteur. (p. 246)

La seconde instance survient lorsqu’il rapporte ses observations :

Nul tableau plus varié; de toutes parts, à grandes distances, on les voyait venir en longues files, apportant toutes quelque chose, l’une un long fétu de paille, l’autre un chaton de pin, ou (selon les pays) de noires feuilles de sapin en aiguille. Telle, comme un petit bucheron revenant à la tombée du jour, rapportait une branchette, un imperceptible fagot; d’autres enfin, qui semblaient revenir à vide, n’en étaient que plus chargées; elles venaient de traire les pucerons, et rapportaient aux petits l’allaitement du soir. (p. 251)

Michelet réserve pour la fin du chapitre « [l]a scène la plus surprenante à laquelle on puisse assister », c’est-à-dire « un mariage de fourmis » (p. 253) dont l’action est décrite comme un journaliste ferait un exposé. En témoin au cœur de la scène, il nous donne la nette impression d’assister directement à l’événement qui s’étend de la page 253 à la page 255 :

Sur un toit bas et incliné, je vois, d’une même averse, tomber tout un déluge d’insectes ailés qui semblaient étourdis, ahuris, délirants. Dire leur agitation, leur course désordonnée, leurs culbutes et leurs chocs pour arriver au plus tôt au but, serait chose impossible. Plusieurs se fixèrent et s’aimèrent. Le plus grand nombre tournait, tournait sans s’arrêter. Tous étaient si pressés de vivre, que cela même y faisait obstacle.

Michelet boucle ainsi la scène au terme du chapitre : « Au matin, rien qui rappelât les fureurs de la veille, sauf des débris d’ailes arrachées, où l’on n’eût pas deviné la trace d’une unique soirée d’amour. » La manière dont Michelet traite cette scène finale (sans philosophie, sans références

mythiques, mais selon ses observations, qu'il compare à celles d'Huber) nous permet de constater, comme l'avance Jean-François Chassay, « que le sérieux de la science non seulement n'empêche ni l'éblouissement ni le merveilleux, mais les provoque plutôt. » (2005, p.113)

Égalité est le second principe de la devise que Michelet glisse au milieu du chapitre XX : « Les fourmis; leurs troupeaux et leurs esclaves ». Après avoir décrit le fonctionnement d'«une cité mixte, où vivent en bonne intelligence des fourmis fortes et guerrières ou roussâtres et de petites noires » (p. 264) dont on supposait qu'elles en étaient les esclaves, Michelet démontre, à la suite de l'expérience d'Huber, que seules les noires ont la capacité de s'autosuffire, contrairement aux guerrières, dont l'instinct de survie fait en sorte qu'«elles vont donc pour ne pas périr, voler ces petites âmes noires, lesquelles les soignent, il est vrai, mais aussi les gouvernent » (p. 272). Ceci l'amène à s'interroger sur la valeur du principe d'égalité : «Qui sait si la joie, l'orgueil de gouverner les forts, de maîtriser les maîtres, n'est pas pour ces petites noires une liberté intérieure, exquise et souveraine, au-dessus de toutes celles que leur aurait données l'*égalité* de la patrie? » (p. 265). Compte tenu du fait que c'est sous la seconde République que la France abolit l'esclavage en 1848, mais qu'il reste encore des partisans « de cette chose sans nom » (p. 260), nous décelons ici une stratégie de l'écrivain pour rappeler que tout citoyen est égal en droit, mais qu'à l'ère de l'industrialisation, les « sociétés des fourmis reposent plutôt sur le principe de *la division du travail et de la spécialité des fonctions* » (p. 270). À ce sens Michelet surimpose «l'égalité morale » (p. 270) qui « semble parfaite entre ces guerrières de grande taille et ces petites industrieuses. S'il y avait quelque différence on pourrait dire que la classe des petites, qui fait la cité et qui fait le peuple par l'éducation, est vraiment la partie essentielle, la vie, le génie, l'âme; celle qui seule au besoin pourrait constituer la patrie. » (p. 270).

Dans ce chapitre, outre les connaissances liées à l'économie, certaines autres ont un lien plus direct avec l'histoire des sciences de la même période. En effet, certaines des réflexions que suscite Michelet abondent dans le même sens que les idées évolutionnistes en biologie qui ont mené à la théorie *De l'origine des espèces* de Darwin, publiée peu de temps après *L'Insecte*. Grâce aux découvertes d'Huber qui démontrent que chez les fourmis rousses et rouges, il manque la classe essentielle des pourvoyeuses, Michelet déduit qu'elles ne seraient pas devenues délibérément esclavagistes. La mort paraît être cette capacité pour les fourmis roussâtres d'anticiper leur extinction. Il suppose « que l'histoire générale de l'espèce, de ses migrations, de ses changements, si on pouvait la refaire, éclaircirait probablement » cette théorie (p. 271). De cette façon, il arrive à s'expliquer la « monstrueuse lacune qui les force » à recourir aux œufs des fourmis noires (p.271), car si « telles espèces ont pu avancer », telles autres, comme les rousses, ont pu rétrograder (p.272). Michelet consacre également tout un passage à la chimie qui tire du corps des fourmis « le mordant acide formique » (p. 260) qu'elles emploient à divers usages. La puissance de cette arme dont la composition chimique demeure inconnue, impressionne Michelet. Il se demande comment « une substance si corrosive pour les autres, ne l'est-elle pas pour elles-mêmes? » La question le taraude au point que pour une des rares fois dans *L'Insecte*, l'écrivain soumet explicitement une hypothèse aux savants (p. 260).

Le lexique scientifique dans ce chapitre touche parfois au domaine plus général de la biologie : vivipare, ovipare (p.261) ou plus particulièrement de l'entomologie : acide formique (p. 260), élytres (p. 267), nymphes (p. 265, p. 266). L'usage du vocabulaire scientifique demeure conforme au lectorat visé par Michelet. Pour être compris du lecteur, il conserve les noms communs des insectes : hanneton, pucerons, lion des pucerons (p. 262), par exemple.

Le chapitre XX fait presque exclusivement référence à Pierre Huber (p. 259, 260, 263, 264) et à ses expériences, notamment à celle qui lui permet de conclure qu'une seule fourmi noire peut recréer la cité chez les rousses, qui autrement « s'abandonn[ent] elles-mêmes » (p. 265). Cette expérience que nous relate Michelet à propos d'Huber, qui pour tester ses hypothèses sur des fourmis doit les observer dans « une boîte vitrée » (p. 265), met en lumière le doute scientifique devant l'inattendu. Huber a besoin de corroborer les faits et en appelle à « un des premiers naturalistes de la Suisse, M. Jurine, pour examiner de nouveau et décider s'il se trompait. [...] Tous ceux qui observèrent ensuite, trouvèrent qu'il avait bien vu » (p. 267). Mais Michelet « met en doute avec force les textes antérieurs » et, exceptionnellement, « engage un débat avec les entomologistes, » car « il doute de l'existence d'esclaves chez les fourmis » (Marchal, 2007, p. 65). Il entreprend donc de vérifier par lui-même, secondé par un « savant illustre, excellent observateur, » (p. 267) qu'il ne nomme ironiquement pas. Sans aller jusqu'à douter de ses propres observations, qui finalement abondent dans le même sens qu'Huber, Michelet comprend alors mieux le phénomène « propre à quelques espèces; il est un incident particulier, un cas exceptionnel, mais rentrant au total dans une loi générale de la vie des fourmis » (p. 269).

Toutefois, il décrit rigoureusement la somme de ses observations, qu'il formule comme un récit d'aventures oscillant entre la première personne du singulier et du pluriel. Voici un extrait menant à la razzia des rousses sur les noires :

Tout à coup, la masse tournante semble s'enfoncer, disparaît. Dans le gazon, où rien n'indiquait qu'il y eût une fourmilière, se trouvait un imperceptible trou où nous les vîmes s'engloutir en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ces lignes. Nous nous demandions si c'était une entrée de leur domicile, si elles rentraient dans leur cité... En une minute au plus, elles nous donnèrent la réponse, nous montrèrent que nous nous trompions. Elles sortirent à flots brusquement, chacune emportant une nymphe sur ses mandibules. (p. 268)

Le chapitre XX nous permet particulièrement d’apprécier comment Michelet l’écrivain et Michelet le naturaliste s’entendent dans la description de ce qui est observé. Les scènes expliquant le comportement des deux espèces sont dynamiques, l’action est visible, le style dosé.

Dans cette quête de faits incontestables, le sens est pluriel. Comme le fait remarquer Petitier, « le refus de sectoriser l’histoire incite Michelet à interpréter les découvertes et les systèmes scientifiques en corrélation avec les régimes politiques et à mettre en évidence le rôle de l’idéologie dans les paradigmes de la science » (Petitier, 2006, p. 111). D’autant plus que c’est devant « le triomphe singulier de l’intelligence » des fourmis que Michelet finit par s’incliner (p. 272). Contrairement au nôtre, leur prétendu esclavagisme semble être motivé par des besoins plus nobles et moins individualistes.

Liberté est le dernier principe auquel Michelet s’accroche et qui s’acquiert au prix de l’anéantissement d’une espèce de fourmis par une autre dont l’appétit de vengeance est, selon l’écrivain, disproportionné par rapport aux torts subis. Dans le chapitre XXI, « Les fourmis; la guerre civile; l’extermination de la cité », nous « assistons à l’exhumation des vivants au dépouillement de ces innocentes et si vulnérables créatures, pauvres chairs sans épiderme » (p. 287-288). En d’autres termes, les enfants gras des fourmis charpentières sont livrés morts ou vifs comme de la viande aux enfants maigres des maçonnes, cette même espèce dont les charpentières font leurs esclaves dans le chapitre qui précède. Dans cette troisième partie, peut-être justement parce qu’elle met en scène un conflit, « l’énonciation est pétrie de jugements; Michelet ne pose pas d’abord pour juger ensuite : il opère une confusion immédiate, véritable *écrasement*, entre le *notable* et le *condamnable* (ou le *louable*) » (Barthes, 1984 [1972], p. 226), de telle sorte que le récit de guerre débute seulement après un étonnant préambule au sujet du Tyran et de son rossignol dont la captivité lui pèse. Il se demande « “Comment le délivrer?” Il ne sait plus voler [...]. Libre

il périrait à deux pas. Les *libertés* qu'il prend à Paris dans une grande chambre, et ici, à Fontainebleau, dans un petit jardin, sont peu de choses en vérité. [...] Si bien qu'ici, en plein air, sous le ciel, dans une *liberté* relative, il perdait l'appétit et ne voulait plus manger. » (p. 275-276)

Or, il s'avère que le Tyran, pour nourrir son rossignol, se procure d'« inertes nymphes de fourmis » de charpentières (p. 276) dans un morceau de terre extrait de la forêt transplantées chez les maçonnes au pied d'un arbre à Fontainebleau. C'est précisément ce « commerce à Fontainebleau » (p. 276) qui déclenche la guerre. Dès lors s'installe la confusion. À la lumière des analogies repérées dans *L'Insecte* jusque-là, il nous apparaît plausible que les fourmis charpentières, « les grosses étrangères, sans racine, fragment désespéré d'une cité anéantie, ne connaissant rien au pays où elles étaient transplantées » (p. 281), représentent les colons, tandis que les maçonnes sont « les petites indigènes » (p. 279) et « les barbares petites noires » (p. 288). Si tel est le cas, Michelet, qui écrit principalement au *je* dans ce chapitre, se perçoit-il vraiment comme le tyran qui nourrit son rossignol des mêmes nymphes de charpentières dont les maçonnes s'alimentent? Ou ce *je* est-il double, représentant les vues de l'historien naturaliste qui défend la cause des charpentières et « avoue que, si ces noires féroces se trouvaient parfois sous [s]on pied, [il] ne le détournai[t] pas » (p. 288) et ce, malgré le fait qu'il semble être la cause de leur extermination? Enfin, à quoi faire correspondre le rossignol? Est-ce une référence au conte d'Andersen : *Le rossignol et l'empereur de Chine*, publié en danois une dizaine d'années avant *L'Insecte*, en 1843, dont la morale révèle que nul ne peut s'approprier un talent qu'il ne possède pas? Ou une référence à une autre fable de Lafontaine : *Le milan et le rossignol*, dont la morale dit qu'un ventre affamé n'a point d'oreilles? Ou plus simplement un symbole de liberté? Cette compression de sens, appréciable en poésie, érode cependant ici l'essai. Entre ce que l'historien subjectif et l'écrivain aux convictions républicaines écrivant sous le Second Empire tente de transmettre à son destinataire (le peuple), bien que « les

éléments intolérables de l'Histoire et de la socialité» soient assez clairs (Barthes, 1984 [1972], p. 236), le message global est plutôt nébuleux. Est-ce à dire que peu importe sa provenance, toute espèce doit être libre, et pourtant, jugée responsable des actions qui ruinent celle d'autrui?

Conformément au reste de l'ouvrage, le chapitre comporte principalement des connaissances qui demeurent surtout d'ordre ethnologiques, bien que les nymphes soient aussi traitées comme une ressource économique. Cela dit, le principal savoir scientifique qui intéresse vivement Michelet dans cette partie est la physiologie, et plus particulièrement l'embryogénie. D'après Petitier, Michelet représenterait la formation de la France selon le modèle de la genèse de l'embryon (1989, p. 110). Pour mieux faire comprendre « l'horreur » (p. 283) de la guerre, il consacre une bonne partie du chapitre à décrire la formation, le développement et le soin apporté aux nymphes de fourmis, car elles « sont un mets fort appétissant pour l'oiseau et pour une infinité d'êtres qui les recherchent avidement » (p. 284). Elles sont donc une ressource très prisée. Dans son « désir de tout savoir, intimement lié à cette fascination pour la mort, une sorte de vertige le pousse à descendre toujours plus profond, » (Petitier, 1989, p.111) l'amenant à disséquer une nymphe prête à éclore. Lors de cette expérience, Michelet formule ses observations comme un professeur qui s'adresse directement à son élève en lui disant : « [s]i vous l'ouvrez un peu avant la sortie de l'insecte parfait, vous trouverez un être [...] tout replié sur lui-même comme l'embryon humain l'est au sein de sa mère. » (p. 283) Il transmet aussi la méthode qu'il a employée et combien la « vue (avec une loupe qui grossissait douze fois) était fort pénible » (p. 284). Pour les fourmis comme pour Michelet, c'est sous le « voile très-fin et très doux » (p. 283) qu'ils « sentent, sous la transparence de ce fin tissu, palpiter l'enfant » (p. 285). En ce qui concerne l'écrivain, « [s]i la

visibilité, dans une logique où le savoir naît du cadavre, est désormais associée à la mort, le propre de la vie reconstituée, c'est d'être enveloppée, dérobée au regard. » (Petitier, 1989, p. 110)

Encore une fois, l'utilisation restreinte des termes scientifiques demeure conforme au reste de l'ouvrage. Le chapitre XXI comprend peu de mots qui ne sont pas issus du langage commun. Néanmoins, outre le vocabulaire entomologique, si Michelet ajoute quelques termes d'un niveau moins familier, ces derniers s'appliquent autant à l'anatomie humaine qu'animale. Il y a aussi le mot « embryon » (p. 283), que nous pourrions considérer comme un néologisme à l'époque, puisqu'il est issu d'une science, l'embryologie, en plein essor au XIX^e siècle.

En ce qui a trait aux références d'experts entomologistes, autant Michelet se réfère et cite fréquemment Huber dans le chapitre précédent, autant il ne relate ici que ses propres expériences. Même si, parfois, il écrit à la première personne du pluriel, il est difficile de savoir si ce « nous » fait référence au même « savant illustre, excellent observateur » (p. 267) du chapitre précédent, ou s'il s'agit du « nous » de modestie.

Ce qui distingue les scènes de ce chapitre des deux autres sur les fourmis, outre l'intensité du *pathos* qui monte de quelques crans, c'est l'intégration maladroite de quelques dialogues de fourmis. Ceux-ci contrecarrent « l'illusion scientifique » au point de briser l'harmonie générale, et ce, même s'ils annoncent potentiellement un dialogisme plus assumé dans les chapitres sur les abeilles. L'exemple le plus probant survient au moment où les fourmis maçonnes trouvent les nymphes des charpentières, ce que Michelet décrit comme « un coup de théâtre » et « [d]ans leur pantomime muette, mais horriblement éloquentes [il] entend ce cri : “Leurs enfants sont gras!” » (p. 282) Nous arrivons au même constat lorsque l'écrivain prête la parole à une nymphe qu'il vient d'ouvrir et qui lui dit : « Ah! Sitôt!... M'avoir appelée si cruellement, avant l'heure, de mon doux berceau au dur travail de la vie!... Mais c'en est fait de moi! » (p. 284-285) L'intégration de ce discours

rapporté, en plus de la ponctuation excessive (quatre points d'exclamation et deux de suspension), rompt la lecture qui jusqu'alors suivait la description d'une expérience, exceptionnelle certes, mais basée sur des comportements observés plutôt que sur l'invention d'une interaction fabuleuse et dissonante entre l'homme et la fourmi.

Barthes relativise le phénomène en révélant que « Michelet a eu avec le “populaire” un rapport vivant, un rapport juste, car il a su placer ce rapport au cœur même de sa situation d'écrivain [...]. J'en donnerai pour preuve cette parole grave “Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur... Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pu le faire parler” » (1972, p.236). D'après le critique, c'est justement cette lacune qui est porteuse de sens encore aujourd'hui, car Michelet pose déjà le problème accablant, tragique et toujours d'actualité de la séparation sociale des langages et des nombreuses difficultés pour quiconque veut intégrer la parole des masses populaires dans ses écrits. Selon Barthes, Michelet l'anticipait déjà en 1869 lorsqu'il dit à Béranger dans *Nos Fils*: « Oh, qui saura parler au peuple? ... sans cela nous mourrons. »

Les abeilles de Michelet

Pourvoyeuses de miel depuis le néolithique, les abeilles figurent depuis longtemps parmi les insectes sociaux les plus connus et, tout récemment, parmi les espèces en voie d'extinction. Au XIX^e siècle, l'entomologie étant de « la vogue scientifique et populaire » (Marchal, 2007, p. 61), il était tout naturel pour les écrivains et les « naturaliste[s] autodidacte[s] » tels que Michelet (Jolivet, 2007, p. 9) de s'y intéresser.

Si le parcours de *L’Insecte* conduit de la mort à la résurrection [...] la troisième partie, intitulée “Société des insectes”, présente différentes cités d’insectes selon un ordre qui fait penser à l’histoire de l’humanité : d’abord la cité matriarcale et primitive des termites, puis celles des fourmis, dont les vertus républicaines [...] rappellent l’histoire grecque, enfin les abeilles, romaines, qui offrent une image presque idéale de la cité. La résurrection coïncide donc avec la naissance et le perfectionnement de la vie sociale. (Petitier, 1989, p. 108)

Pour Michelet, « vulgarisateur sans égal par le style et le sens profond qu’[il] entend donner à son exploration entomologique » (Jolivet, 2007, p. 9), les filles d’Aristée occupent tout près de la moitié de son troisième livre. Contrairement au chapitre XVIII qui fait une petite incursion dans le monde ténébreux, peu étudié et difficilement observable des termites, les quatre derniers : « Les abeilles de Virgile » (XXIII, 303-311), « L’abeille aux champs » (XXIV, 313-25), « Les abeilles architectes. La cité » (XXV, 327-339) et « Comment les abeilles créent le peuple et la mère commune » (XXVI, 341-354), sur lesquels s’achève *L’Insecte*, mettent en lumière l’univers magnifié des apidés.

En ce qui a trait aux types de savoirs dont traite Michelet dans les chapitres consacrés aux abeilles, ils relèvent surtout des mêmes trois grandes catégories scientifiques que nous avons distinguées dans le chapitre sur les termites, soit l’éthologie, la physiologie et l’écologie. Cela dit, Michelet accorde tout de même une place importante à la botanique. Les savoirs entourant cette catégorie lui permettent, entre autres choses, de parler d’amour, si ce n’est que par l’entremise de la relation symbiotique qui existe entre les fleurs et les abeilles et, plus scientifiquement, du rôle essentiel que joue l’abeille dans la fécondation des plantes.

Aussi son action n’est pas, comme celle du vent, extérieure et superficielle. Elle est intérieure et pénétrante; l’insecte ardent et curieux, ne se laisse pas arrêter par ces légers petits obstacles dont la pudeur végétale entoure le seuil de ses mystères; il écarte hardiment les voiles, il entre au ménage des fleurs. Il prend, il pille, il emporte, sûr d’être approuvé de tout. La fleur dans son expansion impuissante, est trop heureuse de ces larcins libérateurs qui vont transporter son désir où il voulait aller lui-même. “Prends, dit-elle, et prends davantage.” (XXIV, p. 317)

Comme le remarque Jolivet (2007, p. 10), même s'il s'agit d'une écriture vivante où s'exprime la curiosité pour un monde si familier et pourtant si peu compréhensible, Michelet se laisse quelques fois emporter par son élan lyrique et tombe dans la mièvrerie.

Malgré les interprétations de Michelet, audacieuses pour l'époque, qui aujourd'hui font parfois sourire plus qu'elles n'émeuvent (Jolivet, p. 9, 2007), ce qui retient plutôt notre attention dans sa façon d'intégrer les savoirs est la manière dont l'écrivain organise, par rapprochements progressifs, les chapitres XXIII à XXVI, où il passe d'un savoir mythologique à un savoir de plus en plus scientifique. L'ensemble rappelle la démarche scientifique de Swammerdam, médecin naturaliste du XVII^e siècle, qui créa, grâce au microscope, « la méthode du grossissement successif, l'art d'employer des verres de grandeur diverse et de diverse courbure, qui permettent et de voir en masse et d'étudier chaque partie, enfin de revoir l'ensemble pour remettre les parties en place et reconstituer l'harmonie totale » (VIII, p. 97). À partir d'une perspective personnelle doublée d'observations et recoupée d'expérimentations de plus en plus spécialisées, Michelet crée des correspondances entre le savoir mythique et le savoir scientifique, entre le passé et l'avenir, entre l'éthéré et le matériel, entre le féminin et le masculin, entre l'amour et la mort, entre l'insecte et l'homme.

Le premier niveau d'observation que nous avons repéré ne fait appel à aucun outil scientifique. À ce stade-ci, comme l'affirme Paule Petitier (1989, p. 106), les abeilles sont pour Michelet un symbole de résurrection et tournent, malgré les approches de l'hiver, sur la tombe du petit Lazare, qui porte le nom du ressuscité de l'Évangile, et qui lui-même renaît en ces blancs asters. On remarque que l'écrivain puise d'abord dans les savoirs mythologiques en s'inspirant de la fable d'Aristée, qui raconte la naissance des abeilles « du flanc des taureaux immolés » (XXIII, p. 305)

et que nous retrouvons dans le chant IV des *Géorgiques*, petit traité d'apiculture de Virgile, dont Michelet veut rétablir la crédibilité scientifique.

Virgile se fonde uniquement sur son expérience personnelle et sensorielle. Ce qu'il accumule comme connaissance, il le transforme en fable. Pour l'historien romantique, Virgile est un « soigneux et naïf interprète des secrets de la nature. Qu'il se soit trompé sur les mots, qu'il ait mal appliqué les noms, cela n'est pas impossible; mais pour les faits, c'est autre chose : ce qu'il dit, je crois qu'il l'a vu. » (XXIII, p. 306) Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'erreur de Virgile, qui a confondu la reine avec le roi, a été corrigée par Swammerdam. Ce dernier est le seul homme de sciences à qui Michelet consacre un chapitre complet dans *L'Insecte*, et l'unique référence scientifique de Michelet dans « Les abeilles de Virgile ». C'est Swammerdam qui, le premier, « disséqua, décrivit les ovaires de l'abeille, les trouva dans le prétendu roi, et montra que c'était une reine ou plutôt une mère [...]. Découverte capitale qui donna le vrai mystère de l'insecte supérieur, nous initia au caractère réel des sociétés, qui ne sont point des monarchies, mais des républiques maternelles et de vastes berceaux publics dont chacun élève un peuple » (VIII, p. 99). Cela dit, pour Michelet, qui se base sur une expérience de vie personnelle plutôt que scientifique, « le fait conté par Virgile n'est pas inexact. On comprend qu'il ait vivement ému l'antiquité et qu'elle y ait vu un type de résurrection » (XXIII, p. 311). Aux yeux de ce père de l'histoire de France qui les a observées autour de la tombe de son fils Lazare, « loin de rougir de leurs origines, nobles abeilles virgiliennes, elles ne dédaignent pas les fleurs du cimetière, elles font société aux morts, et les jours vivants, recueillent ce miel de l'âme, l'espoir de l'avenir ». (XXIII, p. 311)

Nous observons donc qu'au départ, les abeilles sont aériennes et immatérielles. Elles représentent un idéal de société auquel le peuple français peut aspirer. Lorsqu'il raconte à son tour ce que sont

pour lui les abeilles virgiliennes, « Michelet suggère que la vie sociale existe moins pour le présent que pour une réalisation future. » (Petitier, 1989, p. 111)

En ce qui a trait au deuxième niveau d'observation que nous retrouvons dans le chapitre XXIV, « L'abeille aux champs », il s'éloigne de la sphère cosmogonique pour s'approcher davantage d'une vision plus terrestre mais bucolique du monde. Grâce à l'abeille, « [l]es fleurs ne sont plus solitaires; la prairie est devenue par elle une société où tous s'entendent et tous s'aiment, initiés à l'hymen par leur petit pontife ailé » (p. 322). « Le récit de Michelet est ouvertement au second degré; c'est une narration (il vaudrait mieux dire une énonciation) qui se greffe sur un récit sous-jacent, que l'on suppose déjà connu » (Barthes, 1984 [1972], p. 226). Même s'il reste posé sur l'environnement extérieur de l'insecte, le regard de Michelet s'affine et « oriente la pensée vers la profondeur » (Petitier, 1989, p. 101) pour se concentrer sur la « petite industrie personnelle de faire le miel, et la très grande industrie, générale, universelle, de la fécondation des plantes. » (p. 318) Michelet puise ainsi dans les savoirs liés à la botanique en se basant sur les connaissances scientifiques d'un Allemand de la première moitié du XIX^e siècle, Karl Friedrich Burdach, qui a étudié la relation symbiotique qui existe entre l'insecte et la plante. Pour ce « grand physiologiste » (p. 318) qui s'intéresse à l'anatomie des espèces « avec une spécialité admirable de l'abeille » (p. 318), « la plante en fleurs, l'insecte ailé, atteignent, comme de concert, un développement analogue, manifesté par les couleurs, les belles formes symétriques, le raffinement de la substance. » (p. 316) Si Michelet cite abondamment Burdach de la page 315 à la page 317, c'est pour mieux dévoiler, par analogie, une idée de la relation sexuelle entre l'homme et la femme, pour laquelle il formule une certaine description anatomique des parties intimes.

La fleur docile s'incline et se prête aux mouvements inquiets de l'insecte. Le sanctuaire qu'elle avait fermé aux vents, aux regards, elle l'ouvre à sa chère abeille qui va, tout imprégnée d'elle, porter son

message d'amour [...]. Telle fleur, par exemple, se trouve protégée par deux pétales qui se rejoignent et font dôme (comme l'iris du bord des eaux, qui protège ainsi de la pluie ses délicats petits maris). Telle autre comme le pois de senteur, se coiffe d'une espèce de casque dont il faut lever la visière. (p. 320-321)

Nous remarquons également qu'à partir de la page 324 du même chapitre, Michelet introduit l'une de ses expériences d'une nouvelle façon. Cette fois, il est plus didactique que spirituel. Il transmet des observations factuelles, tout en incluant une référence implicite à Lafontaine, lorsque, par exemple, il rapporte que les abeilles

avaient l'air de dire : « Nous ne sommes point des fainéantes. Loin de là, aux froides heures du matin, où plus d'une sommeille, nous avons déjà journée faite. Mais, hélas! Les temps sont si durs, et si pénétrante est la bise! Nous voilà transies. Un moment je vous prie, d'hospitalité. » [...] Je leur prêtais non seulement un toit, la tiédeur d'un appartement fermé au vent, ouvert au soleil; mais, je leur improvisais un repas d'amie, sans façon. Où? Au fond d'un sucrier. (p. 324)

Michelet entrelace des savoirs sur la nutrition et la thermorégulation des abeilles avec la fable et sa morale d'inspiration classique. Le « gros plan donne lieu à une saynète où l'imagination l'emporte largement sur le discours scientifique » (Louâpre, 2010, p. 21). Cependant, comme Barthes le mentionne, « nous devons savoir gré à Michelet [...] de nous inviter à dépasser l'opposition mythique de la "subjectivité" et de l'"objectivité", pour lui substituer l'opposition de l'*énoncé* et de l'*énonciation*, du produit de l'enquête et de la production du texte. » (1984 [1972], p. 228)

Dans le troisième niveau d'observation que nous repérons dans le chapitre XXV, « Les abeilles architectes. La cité » (p. 327-339), la vision passe de l'extérieur à l'intérieur de la ruche dans un plan rapproché. À ce stade, le regard « ne veut plus se fier au spectacle offert à la surface du réel, mais cherche à scruter ses profondeurs pour en découvrir le secret. » (Petitier, 1989, p.104). Michelet s'aperçoit qu' « au fond, on voit bien que ce qui domine en toute chose élevée, c'est une élite intelligente, une aristocratie d'artiste. La cité n'est point bâtie et organisée par tout le peuple, mais par une classe spéciale, une espèce de corporation. » (p. 330) C'est à cette échelle également

que le regard de l'historien ethnographe surplombe celui du fabuliste. Ses analogies ne sont plus fictives, mais historiques. Il se réfère aux grandes cités antiques de Sparte et d'Athènes (p. 329) pour parler de l'organisation politique de la ruche; aux francs-maçons et aux artistes tailleurs de pierre du moyen-âge, qu'il nomme *les maîtres des pierres vives* (p. 331), pour parler du génie architectural des abeilles; aux révolutions américaine et française (p. 337), pour parler de la façon dont les abeilles combattent un envahisseur, puis aux armures de coton du temps des soldats mexicains de Cortès, qu'« aucune arme espagnole ne pouvait percer » (p. 338), pour parler de l'enveloppe duveteuse qui recouvre le sphinx atropos, l'ennemi de l'abeille « venu en chenille avec sa plante natale, la pomme de terre américaine, le végétal à la mode que Parmentier préconisait, que Louis XVI protégeait, et qu'on répandait partout. » (p. 337)

Michelet qui, dans ce chapitre, se concentre sur la fabrication et la défense de la ruche, s'appuie sur des savoirs d'entomologistes spécialistes des abeilles tels que Huber ou Réaumur. Avec Athènes comme modèle de cité idéale, Michelet cherche à percer le mystère du savoir-faire des abeilles cilières et plus globalement de leur intelligence. Selon lui, les « abeilles architectes » incarnent le secret de la réussite, d'autant plus que suite à l'échec de la Seconde République, elles donnent aussi espoir. Lorsque Michelet écrit :

Pas un atome de ces matériaux qui ne passe trois fois par la vie, et ne s'en imprègne trois fois. Qui dira dans cette ruche, si c'est la fleur qui a fourni le plus, ou si c'est l'abeille? Celle-ci y est pour une grande part. Ici, la maison du peuple, c'est la substance du peuple et son âme invisible; il a tiré de lui sa propre cité, et il est sa cité même. Abeilles et ruche, même chose. (p. 332),

nous reconnaissons également là ce que Barthes considère comme un des aspects de la modernité de Michelet qui intéresse l'épistémologie et qui s'apparente à la *science du déplacement* : *Entstellungswissenschaft* de Freud. Il ne fait aucun doute pour Barthes que

des opérations de déplacement, de substitution, métaphorique ou métonymique, ont marqué de tous les temps le logos humain, même que ce logos est devenu science positive. Mais ce qui assigne une

place déjà grandiose à Michelet dans ce nouveau discours de la science, c'est que dans toute son œuvre [...] la substitution, l'équivalence symbolique est une voie systématique de connaissance, ou, si l'on préfère, la connaissance ne se sépare pas des voies, de la structure même du langage.

C'est ce qu'il nomme : la *métabologie*, c'est-à-dire la science des substitutions (1984 [1974], p. 240). Ce qui ressort également du chapitre « Les abeilles architectes. La cité », c'est la façon dont Michelet scénarise et intègre l'expérimentation scientifique, et se réfère aux savants. Dans les deux chapitres précédents, l'approche relève davantage de l'expérience personnelle, tandis qu'ici, elle oppose des savoirs par l'entremise d'expériences de savants reconnus. Il y a d'abord les hypothèses d'Huber, qui croit au génie des abeilles, et de Buffon, qui nie leur intelligence. Les arguments tournent autour de la construction des alvéoles de la ruche. Michelet est en faveur des « ingénieuses expériences » (p. 336) d'Huber, dont il cite abondamment les observations, et il s'inscrit en faux contre Buffon, « dictateur de l'histoire naturelle » (p. 337), dont il discrédite la « vaine hypothèse, que la moindre réflexion ferait juger improbable, quand même l'observation ne la démentirait pas » (p. 334). De toute évidence, Michelet a un parti pris. Or, pour Barthes, c'est exactement ce qui le rend moderne, car « tout son discours est ouvertement issu d'un choix, d'une évaluation du monde, des substances, des corps; pas de fait qui ne soit précédé de sa propre valeur : le sens et le fait sont donnés en même temps, proposition inouïe aux yeux de la Science. » (1984 [1974], p. 241) D'autant plus que Michelet renforce sa position, en intégrant non pas une fable, mais un fait historique qui lie l'histoire des hommes, des insectes et des savants, soit la malencontreuse importation en Europe de la chenille du sphinx atropos avec la pomme de terre américaine qui, une fois métamorphosée en énorme insecte avide de miel, envahit, saccage et pille les ruches (p. 337-338). Huber, qui cherche un moyen de protéger les abeilles, apprend par l'entremise de son assistant « que les abeilles avaient déjà résolu le problème. Elles avaient, en diverses ruches, imaginé, essayé des systèmes divers de défense et de fortification. »

(p. 338) C'est ce que Michelet nomme encore une fois par analogie, « le coup d'État des bêtes, la révolution des insectes, non seulement contre ceux qui les volaient, mais contre ceux qui niaient leur intelligence » tels « les Malebranche et les Buffon » (p. 339). Comme Swammerdam, Réaumur et Huber, Michelet croit que les abeilles peuvent « grandir par les dangers, les obstacles, quitter des routines, faire des progrès inattendus dans certaines circonstances » (p. 339). À l'image de la république idéalisée des abeilles, il en « désespère » tout autant pour le peuple sous l'emprise du Second Empire. « Le sursaut de Michelet dans son siècle, siècle qu'il jugeait en quelque sorte éteint, c'est d'avoir obstinément brandi la Valeur comme une sorte de flamme apocalyptique » (Barthes, 1984 [1974], p. 241).

Le quatrième et dernier niveau d'observation dirige presque exclusivement le regard vers l'intérieur, dans l'intimité de la ruche. Dans le chapitre XXVI, « Comment les abeilles créent le peuple et la mère commune », nous « [v]oyons ce que sera au fond de l'alvéole, qui vient d'être édifié, la petite vierge du travail » (p. 343). En effet, elle devient soit moissonneuse, mâle, cirière, nourrice ou future reine. C'est dans ce chapitre également que Michelet rend le plus d'images à l'échelle microscopique, dont les descriptions rappellent davantage les énoncés scientifiques. Par exemple, lorsqu'il parle de la préparation des abeilles à l'essaimage : « l'agitation excessive se trahit par un changement subit de température; de 28 degrés la chaleur de la ruche monte jusqu'à 30 ou 32 » (p. 350); il y a davantage de faits rationnels et moins d'« effets de style », de « visions éthérées », d'« inclinaisons philosophiques » (Jolivet, 2007, p. 11). Bref, il y a moins de ce que Barthes appelle « le *pathos* de Michelet » (1984 [1974], , p. 241).

Si Michelet aborde une fois de plus des savoirs entourant la fécondation, ce n'est pas pour évoquer la sexualité sous le couvert de la botanique, mais bien pour nous transmettre des connaissances au sujet du comportement, de la physiologie et surtout du cycle de reproduction de la « Mère du

peuple » (p. 354) : la reine des abeilles (même si en aucun cas dans ce chapitre Michelet la nomme ainsi).

L'attribut caractéristique de cet enfant de la Grâce, dont tout le peuple est amoureux, est spécialement d'avoir de belles longues pattes d'or [...]. Cette riche couleur ennoblit son ventre, et se retrouve encore au bord de ses anneaux dorsaux. Élégante, svelte et noble, elle est dispensée de trainer l'appareil industriel qui surcharge l'ouvrière, les brosses et les corbeilles. Comme toute abeille, elle porte l'épée, je veux dire l'aiguillon, mais ne le fait sortir guère (sauf un duel personnel) [...]. Sa tête n'est pas bien grosse, et son unique fonction qui la spécialise tellement, n'est pas de celles qui peuvent élargir beaucoup le cerveau. » (p. 347)

D'après Michelet, la mère n'a que deux choses à faire : se faire féconder, une seule fois, « pour quatre ans, le terme ordinaire de sa vie » et « pondre partout, sans cesse » et « [l]e sentiment qu'on lui témoigne n'est pas tellement personnel que l'idée d'utilité » (p. 348). L'intelligence est réservée aux autres abeilles qui « ont plus d'occasions d'acquérir des connaissances et de varier leurs aptitudes », comme les moissonneuses et les architectes (p. 348).

Le dernier chapitre de *L'Insecte* poursuit sur le mode de l'analogie. Nous retrouvons dans « Comment les abeilles créent le peuple et la mère commune » le discours de l'historien qui refuse de prêter serment à l'empereur, qui a perdu sa chaire du Collège de France et son poste de directeur des Archives. L'essentiel de son message se fonde sur la façon dont le peuple français peut aspirer à se recréer lui-même. Ainsi, Michelet écrit : « [m]ais ce peuple, essentiellement sérieux, revient à sa dignité, se ressouvient de lui-même. La mère est morte? Vive la mère! Nous saurons en refaire une autre. Ce que nous fûmes hier, nous le sommes encore aujourd'hui » (p. 353).

En ce qui a trait aux références scientifiques dans le chapitre XXVI, Michelet cite et se réfère uniquement à M. Debeauvoys, médecin à Seiches et auteur du *Guide de l'apiculteur*. Il ne s'agit pas d'un ouvrage scientifique, mais bien d'une des plus récentes références pratiques en matière d'apiculture. Maintes fois réédité, ce guide bénéficie d'une forte reconnaissance en France à

l'époque. Selon Michelet, Debeauvoys est le premier à observer, lors de l'essaimage, l'« envoi spécial de maréchaux des logis qui doivent instruire et diriger la colonie nouvelle. » (p. 351) Il est également l'inventeur d'« une ruche à cadres ou châssis verticaux, la seule véritablement naturelle et rationnelle » (Debeauvoys, 1847, p. 10). Ainsi Michelet, en faisant référence, dans son dernier chapitre, à Debeauvoys et implicitement à son guide, boucle *L'Insecte* selon la même structure que celui qui a écrit le premier traité d'apiculture, et à qui il rend, par le fait même, un nouvel hommage : Virgile. En effet, Virgile place ses observations sur les abeilles au dernier chapitre (chant IV) des *Géorgiques*. Il est le premier qui explique, entre autres choses, quoi faire lors de l'essaimage ou comment fabriquer et installer les ruches, tandis que Debeauvoys est le dernier à y apporter de nouvelles précisions. Michelet conclut son ouvrage en valorisant l'expérience pratique des apiculteurs amateurs et non avec les noms des plus éminents entomologistes de l'époque.

Au terme de notre analyse sur les quatre niveaux d'observation que nous avons repérés dans les chapitres consacrés aux abeilles, nous abondons dans le même sens que Muriel Louâpre, qui montre que le jeu des échelles de Michelet passe par une mise en scène du regard et par la description de l'objet de ce regard. Le montage par grossissement successif de Michelet a un effet rythmique, mais crée des erreurs de proportions, faute d'éléments de mesure. C'est ce que Paule Petitier appelle le synoptisme, c'est-à-dire le recours au point de vue spatial pour conserver un point de vue synthétique.

La vision synoptique réintègre les aspects du monde insaisissable par le seul point de vue d'un observateur réel et permet ainsi, malgré cette diachronie du texte, cette saisie globale qui est l'apanage de l'image. Ce synoptisme dont Michelet a trouvé le modèle chez Swammerdam et dans la carte géographique, a donc des vertus herméneutiques, puisqu'il libère le point de vue en le diversifiant, mais aussi une valeur idéologique. (Louâpre, 2010, p. 12)

Les abeilles présentent un exemple probant de cette méthode. Michelet procède par gradation, dont le point de départ est immatériel, avec le mythe antique, pour ensuite s'approcher de ce qui est

concrètement observable à l'œil nu ou au microscope par quiconque décide de s'arrêter un moment pour regarder attentivement le phénomène. Au fil des quatre chapitres, le regard se focalise et se spécialise davantage pour toujours se détacher, s'éloigner, afin de mieux saisir le tout.

Conduit sous le Second Empire à déplacer sa réflexion sur le progrès dans le champ de la nature et des recherches naturalistes, Michelet propose une vision de la science qui diverge profondément de l'esprit positiviste de la deuxième moitié du siècle [...]. Par sa référence aux sciences du vivant et du complexe, par la transposition des problématiques de l'histoire dans le domaine naturel, l'œuvre de Michelet propose une conception bien différente des rapports de l'homme et de la nature à travers la science. [...] Selon l'historien, la science satisfait la raison, mais elle comble aussi la curiosité, suscite la passion, l'admiration esthétique, et réenchante bien plutôt le monde. » (Petitier, 2006, p. 112)

Finalement, comme le résume Barthes,

ce n'est pas l'enchaînement des faits qui vacille chez Michelet, c'est le fait lui-même. Qu'est-ce qu'un fait? C'est là un problème de dimension philosophique, le pont aux ânes de l'épistémologie historique. [...] Le fait Michelétiste oscille entre l'excès de précision et l'excès d'évanescence; il n'a jamais sa dimension exacte. [...] En somme ce que Michelet trouble, c'est la proportion des faits [...] du point de vue, au moins d'une certaine philosophie, c'est Michelet qui a raison. Le voici bien paradoxalement, aux côtés de Nietzsche : "il n'y a pas de faits en soi. Ce qui arrive est un groupe de phénomènes, choisis et groupés par un être qui les interprète..." » (1984 [1972], p. 227).

Nous savons que les faits sont relatifs, peu importe leur niveau d'exactitude, mais c'est la manière singulière dont Michelet compose avec ce qu'il sait qui nous donne la nette impression que nous avons perçu et saisi davantage de choses que si nous en avions seulement pris connaissance dans un langage purement scientifique.

Analyse du discours scientifique dans *La vie des Termites*, *La Vie des Fourmis* et *La Vie des Abeilles* de Maurice Maeterlinck

Les termites de Maeterlinck

Environ soixante-dix ans après la publication de *L’Insecte* de Michelet, après le réalisme de Flaubert et le naturalisme de Zola, Maeterlinck, le symboliste nobélisé, est de ceux qui s’opposent au positivisme et ce, jusque dans ses essais d’entomologie. Van Reybrouck, dans *Le Fléau*, nous aide à voir plus clair dans cette association entre science et littérature : « soit tout d’abord, les insectes sociaux, employés comme métaphore depuis la nuit des temps; deuxièmement, l’entomologie, une science en plein essor; troisièmement, le symbolisme, courant artistico-littéraire à la recherche du surnaturel; quatrièmement un écrivain belge, auteur à succès au sein de ce courant, qui tente de capturer un soupçon de surnaturel en ce bas monde » (2001, p. 63) et ce, même après les ravages de la Grande Guerre. Christian Berg (2012) affirme que « selon l’idéalisme symboliste, [...] l’univers, la vie et le destin recèlent de profonds mystères dans lesquels le réel a véritablement plusieurs dimensions (le visible, l’invisible). [...] Appelons cet univers caché, le secret » (p. 15-16), dont le milieu totalement obscur de la termitière, dans ces conditions, demeure un sujet idéal à exploiter. Gilles Denis (1999) constate quant à lui différents niveaux d’analyse selon les études portant sur les rapports entre littérature et science(s) (p. 9). Ce qui nous amène à penser que, dans le cas de Maeterlinck, le rapport avec « la littérature est élargi explicitement ou implicitement aux humanités, et on aborde la concurrence entre celles-ci et les sciences dans la capacité à former l’individu, à l’aider à appréhender le monde et à vivre avec lui (éthique, connaissance, morale, politique, etc.) » (p. 9). En plus de couvrir les trois mêmes catégories des sciences du vivant que Michelet, Maeterlinck, grâce au progrès scientifique, en intègre de nombreuses autres qui finissent par confirmer ce qu’avance Denis. Voici un aperçu des plus

utilisées par Maeterlinck (1927), avec certaines des pages où on peut les repérer : anatomie (p. 165-166), biologie (p. 51-52), chimie, (p. 87), chimie organique (p. 46-47), taxonomie (p. 25-26), mycologie (p. 54-55), physique (p. 40), astronomie (p. 187-188), médecine (p. 175-176), neurologie (p. 166), génétique (p. 178), mathématiques (p. 156), géologie (p. 29), géographie (p. 115-116), paléontologie (p. 15-16), anthropologie (p. 161-162), polémologie (p. 74), psychologie (p. 153), acoustique (p. 84), métaphysique (p. 184) et épistémologie (p. 185), et même une critique de la science (p. 160).

En ce qui a trait à l'intégration des savoirs dans l'utilisation des figures, Maeterlinck se sert, comme Virgile et Michelet, de l'allégorie de l'organisation des abeilles pour parler du système monarchique. Il reprend la même figure d'expression avec les termites pour cette fois traiter du système communiste. Dans un premier temps, il y a les soldats qui « semblent avoir plus d'initiative et être plus intelligents que les ouvriers et forment, en somme, au sein de la république soviétique, une sorte d'aristocratie. » (p. 82) À un autre moment, il parle carrément de cette foule d'ouvriers termites « qui forment le Soviet de la cité » (p. 126). Ensuite, Maeterlinck devient beaucoup plus sombre en faisant intervenir les dieux du communisme qu'il compare à d'insatiables Molochs poussant le système vers le cannibalisme puis la coprophagie (p. 140-141).

Suite au succès fulgurant de *La Vie des Abeilles* (1901), Maeterlinck publie *La Vie des Termites* (1926), un an seulement après la parution de *Die siel van die mier*, écrit par Eugène Marais (1925) et publié en afrikaans, puis traduit par S. Bourgeois sous le titre *Mœurs et coutumes des termites : étude de la fourmi blanche de l'Afrique* (1950). Marais, apprenant cette curieuse coïncidence, accuse Maeterlinck, qui lisait l'afrikaans, de plagiat. Un procès a lieu et faute de preuves substantielles, Maeterlinck est innocenté. Par contre, David Van Reybrouck, dans *Le Fléau* (2001), s'applique à prouver le contraire grâce à la rigoureuse enquête scientifique qu'il entreprend. Ainsi,

non content de reprendre les allégories de Virgile et Michelet, Maeterlinck se sert aussi – et pratiquement mot pour mot – de la théorie centrale de Marais, pour qui

la termitière est un superorganisme et chaque caste correspond à un organe ou à une fonction bien déterminée : ainsi la reine correspond-elle au cerveau et à l'organe reproducteur, les champignonnières au tube digestif, les ouvriers et les soldats aux globules rouges et blancs, la paroi de la termitière à l'épiderme et l'essaimage annuel des insectes ailés à l'acte sexuel. (Van Reybrouck, 2001, p. 110-111).

Dans *La Vie des Termites*, Maeterlinck compare effectivement la termitière au corps humain quand, par exemple, il affirme que « [l]a population de la ruche, de la fourmilière ou de la termitière, paraît être un individu unique, un seul être vivant, dont les organes, formés d'innombrables cellules, ne sont disséminés qu'en apparence, mais restent toujours soumis à la même énergie ou personnalité vitale, à la même loi centrale. » (p. 183). Pour ce qui est du style littéraire, la proposition ci-haut contient deux figures de pensée : par imagination avec l'épanorthose, qui permet à l'écrivain de revenir sur ce qu'il a dit afin de le renforcer (Fontanier, 1977, p. 408); et par développement avec l'exposition, quand la pensée s'exprime sous différents aspects pour l'amplifier (Fontanier, 1977, p. 420), en particulier lorsqu'il parle à la fois d'énergie, de personnalité vitale et de loi centrale pour exprimer la même idée abstraite. Cet extrait, qui reprend le concept de Marais, est repris sous différentes variations (pp. 131 à 135, 175, 181, 183 à 185) et Maeterlinck s'accorde tout le crédit à chaque fois. Selon les recherches de Van Reybrouck, c'est par l'intermédiaire du journaliste et ami Gérard Harry, ardent défenseur de la cause des Boers, que Maeterlinck reçoit des exemplaires de l'hebdomadaire *Die Huisgenoot* dans lequel Marais publie ses études sur les termites.

Harry demeura, des années après la guerre des Boers, un des journalistes le mieux informé de Belgique sur l'actualité sud-africaine. Il recevait des revues qui défendaient la cause des Boers, lisait non seulement les articles politiques mais aussi ceux qui traitaient des sciences naturelles, et s'en inspirait sur le plan littéraire, comme en témoigne son essai sur Helen Keller. Voilà donc l'homme avec lequel Maurice Maeterlinck entretenait des liens d'amitié depuis des décennies; dans une de ses lettres de l'époque, ce dernier le qualifie de « l'un de mes plus vieux, plus fidèle et plus chers amis ». C'est pour lui qu'il fit spécialement le déplacement depuis la France, afin d'aller chercher quelques références supplémentaires sur les termites. L'admiration sans borne de Harry pour Maeterlinck confinait souvent à une servilité proche de la flagornerie, comme on peut le voir dans ses écrits

scandaleusement hagiographiques (voir *La Vie et l'Œuvre de Maurice Maeterlinck*, Paris, Éditions Fasquelle, 1932). Une fois encore, c'est bien volontiers qu'il offrit ses services à Maeterlinck pour son nouveau livre...fin octobre 1926, soit un mois à peine avant que Maeterlinck ne termine son manuscrit...C'est sans doute par son intermédiaire que Maeterlinck a entendu parler de cette série d'articles passionnants publiés quelques mois auparavant dans *Die Huisgenoot*. Des articles qui comportaient certains termes, et certaines théories, qui seraient du meilleur effet dans le manuscrit de Maeterlinck, pratiquement terminé. Marais avait toujours eu l'impression que sa théorie avait été rajoutée au tout dernier moment, « après que le livre eut été écrit ». (2001, p. 399-400)

Au regard de l'entomologie, bien que Maeterlinck traite principalement de termitologie, une bonne partie de son essai couvre également la myrmécologie et l'apidologie. Par exemple, il élabore sur le comportement belliqueux des fourmis envers les termites pour mieux parler de guerre (p. 80-81) ou sur le règne des abeilles par rapport aux termites (p. 107-108). Il procède peut-être ainsi parce qu'il est mieux outillé pour discourir sur ce qu'il connaît par expérience ou de ce qu'il a davantage étudié. Comme le dit Van Reybrouck (2001), pour écrire *La Vie des Abeilles*, Maeterlinck se fonde à la fois sur l'observation de l'élevage de son père à Oostakker, sur les abeilles qu'il élève lui-même dans son cabinet de travail à Paris, et sur des lectures de Fabre et de plusieurs dizaines d'autres auteurs (Van Reybrouck, 2001, p. 64-65), tandis que pour *La Vie des Termites*, il dit n'avoir « fait état que des travaux d'entomologistes professionnels » (p. 12). Il n'est pas rare qu'il compare et intègre ainsi les savoirs de ces autres insectes sociaux pour mieux étoffer ses interrogations sur les concepts de destin, d'instinct ou d'intelligence, comme dans l'extrait suivant :

La fourmi serait-elle moins intelligente que l'abeille? [...] Est-ce nous qui attribuons à la raison de simples réflexes de nos mouches à miel ou qui comprenons mal les fourmis; et toutes nos interprétations ne sont-elles que des phantasmes de notre imagination? Est-ce l'*Anima Mundi* qui se trompe plus souvent que nous osons le supposer? Les bévues de ces insectes leur sont-elles imputables? Et les nôtres? [...] Mais de quel droit du haut de notre petit cerveau qui n'est qu'une moisissure de cette même nature, estimons-nous que ces actes sont irrationnels? » (p. 180)

Avec l'emploi de la figure de style par tour de phrase grâce à l'interrogation (Fontanier, 1977, p. 368), Maeterlinck enrichit son propos tout en défiant ceux à qui il parle de le nier ou même d'y répondre. Cela dit, l'usage abusif qu'en fait Maeterlinck étend exagérément le discours. Si nous

considérons que la première application débute à la page 100 où nous trouvons une première série de cinq interrogations successives, qu'elle se poursuit dès la page 128 où on peut en compter six, et cinq à la page 133, que s'ensuit une séquence de treize autres dont la première interrogation débute à la page 144 et que ce phénomène va en s'accroissant jusqu'à la fin, nous ne pouvons qu'être d'accord avec Fontanier, cette figure est pénible. Voici un autre exemple dans l'avant-dernier chapitre « Les destinées » (p.164-165) qui intègre, entre autres figures, l'anaphore, « Savons-nous » (cinq fois) et « N'est-ce » (deux fois) :

Savons-nous si le bouleversement des climats, aux époques géologiques [...] ne les a pas obligés à l'existence souterraine qui, graduellement, amena l'atrophie de leurs yeux et la cécité monstrueuse de la plupart d'entre eux? La même épreuve ne nous attend-elle pas dans quelques millénaires [...] et qui nous dit que nous la surmonterons aussi ingénieusement [...] ? *Savons-nous* comment ils s'entendent et communiquent entre eux? *Savons-nous* comment [...] ils sont arrivés à la double digestion de la cellulose? *Savons-nous* ce que c'est que la sorte de personnalité, d'immortalité collective [...] ? *Savons-nous* enfin comment ils ont acquis le prodigieux polymorphisme [...] ? *N'est-ce pas* une invention qui va beaucoup plus loin dans les secrets de la nature que l'invention [...] de la télégraphie sans fil? *N'est-ce point* un pas décisif dans les mystères de la génération et de la création? Où en sommes-nous sur ce point qui est le point vital par excellence?

Comme le fait remarquer Van Reybrouck, « l'évolution de Maeterlinck [...] est visible dans l'évolution de sa ponctuation : il remplace les innombrables points d'exclamation de ses poèmes de jeunesse par les points de suspension de ses pièces qu'il écrit à l'âge mûr [...] et enfin par une prolifération de points d'interrogation dans ses essais » (2001, p. 46). Dans *La Vie des Termites*, qui fait moins de 170 pages, nous en avons relevé plus d'une centaine. Une autre des combinaisons de prédilection de Maeterlinck est l'apposition d'épithètes, *étendu, élastique, subtil, psychique, éthérique* au « fluide vital » (Fontanier, 1977, p. 324), qu'il juxtapose à l'hyperbole (Fontanier, 1977, p. 124), l'énumération (Fontanier, 1977, p. 363), qui elle-même emploie l'adjonction (Fontanier, 1977, p. 336), et la répétition (Fontanier, 1977, p. 329), telles qu'elles apparaissent toutes ici : « Elles baignent à la façon des cellules de notre être, dans le même fluide vital qui est pour elles *beaucoup plus étendu, plus élastique, plus subtil, plus psychique ou plus éthérique* que

celui de notre corps. » (p.185) Nous pourrions même parler de gradation (Fontanier, 1977, p. 324) si nous considérons le tout comme une progression vers l'univers caché du monde visible. Tout ceci, en plus d'une figure de pensée par développement, avec le parallèle (Fontanier, 1977, p. 324) qu'il crée entre le fluide du corps humain et l'abstraction dans laquelle baignent les abeilles. Des sept classes de figures du discours de Fontanier (1977), Maeterlinck n'en utilise pas moins de cinq différentes pour tenter d'ennobler et renforcer ses idées puis d'insuffler force et énergie à ses sentiments.

La promesse paradoxale de rigueur scientifique, au début de *La Vie des Termites*, étonne. Maeterlinck affirme d'une part qu'il « n'[a] donc pas avancé un fait, rapporté une observation qui ne soit incontestée et facilement vérifiable » (p. 12), et de l'autre, il nous dit que « seule l'interprétation des faits [lui] appartient plus ou moins » (p. 13). Selon Marais, Maeterlinck a voulu faire croire qu'il était arrivé seul, sans la moindre aide extérieure, à certaines de ses théories (fruit de dix années de labeur sur le terrain), bien qu'il ait admis n'avoir jamais vu un termite de sa vie (Van Reybrouck, 2001, p. 111). Si Maeterlinck se dédouane, lorsqu'il affirme ne vouloir que résumer les travaux d'entomologistes professionnels, il s'autorise une certaine lâcheté avec le traitement de ses sources.

Soit il cite littéralement en mettant entre guillemets, ce qu'ont écrit d'autres auteurs, soit il les paraphrase en mentionnant leur nom, à moins qu'il ne néglige [...] d'indiquer ses sources. La bibliographie en fin de volume est [...] sens dessus dessous. Les références sont incohérentes, incomplètes, données dans le désordre. C'est ainsi que la liste se termine par la lettre B : Bequaert (Dr J.) — *Termite du Katanga*. [...] Maeterlinck ne mentionne ni l'éditeur, ni l'année, ni le lieu de publication (Van Reybrouck, p. 73),

sans compter qu'il ne nous instruit d'aucune façon sur ce Dr J. Bequaert. « La bibliographie de son livre sur les abeilles [...] possède une structure thématique, et celle de son ouvrage sur les fourmis

[...] est complète et méthodique. Celle de la vie des termites en revanche c'est du travail bâclé. »
(Van Reybrouck, 2001, p. 73).

Somme toute, *La Vie des Termites* fait

le pendant de *La Vie des Abeilles*, mais la couleur et le milieu ne sont pas les mêmes, c'est en quelque sorte le jour et la nuit, l'aube et le crépuscule, le ciel et l'enfer. D'un côté [...] tout est lumière, printemps, été, soleil, parfums, espace, ailes, azur, rosée et félicité sans égale parmi les allégresses de la terre. De l'autre tout est ténèbres, oppression souterraine, âpreté, avarice sordide et ordurière, atmosphère de cachot, de bagné, de sépulcre, mais aussi, au sommet, sacrifice beaucoup plus complet, plus héroïque, plus réfléchi et plus intelligent à une idée ou à un instinct, [...] ce qui fait de ces malheureux insectes, les précurseurs et les préfigureurs de nos propres destins. » (p. 14)

« Ainsi cette perfection future ne peut être que source de déception. [...] Si au début du vingtième siècle Maeterlinck trempe sa plume dans le nectar doré de l'enchantement, pendant les années de l'entre-deux-guerres, il grave, sur le mur sec des termitières, une image bien pessimiste de l'être humain » (Van Reybrouck, p. 76), et une moins noble encore de lui-même.

Les fourmis de Maeterlinck

Dans *La Vie des Fourmis* comme dans *La Vie des Abeilles* et *La Vie des Termites*, Maeterlinck détermine, dès l'introduction (p.11-22), un cadre pour le traitement des références scientifiques en justifiant sa stratégie, qu'il place dans le temps. Avec les fourmis, il s'agit de « se borner et se laisser guider par les chefs de file sans nous attarder aux précurseurs » (p.13), car la littérature myrmécophile est « aussi abondante que la littérature apicole qui compte, au bureau entomologique de Washington, plus de vingt mille fiches. L'index bibliographique que donne Wheeler à la fin de son volume intitulé : *Ants*, couvrirait cent trente pages de ce livre. » (p.13) De toute évidence, des choix s'imposent. En réhabilitant celui qu'il considère comme étant le « véritable père de la

myrmécologie : René-Antoine Ferchault de Réaumur » (p.13), Maeterlinck pose un solide premier jalon, tandis qu'il choisit les autres scientifiques de façon quelque peu arbitraire.

Maeterlinck consacre une bonne part du chapitre d'introduction à nommer des entomologistes marquants et à commenter leur œuvre ou leur approche. Parmi les soixante-dix-huit noms qui font partie de la bibliographie, les plus cités sont Pierre Huber, William Morton Wheeler et Auguste Forel, auxquels Maeterlinck fait référence à plus d'une douzaine de reprises. Comme avec les fourmis de Michelet, Pierre Huber arrive en tête de lice comme référence incontournable. Bien que d'autres scientifiques défilent au cours des onze chapitres suivants, et que l'ensemble peut être consulté à la fin « dans une bibliographie forcément succincte pour ne pas devenir encombrante, mais comprenant tout l'essentiel » (p. 21), un peu plus de la moitié des entrées bibliographiques ne se retrouvent pas dans le texte, et pas moins d'une quarantaine de noms d'entomologistes apparaissent seulement dans l'essai. Certains sont cités plus d'une fois comme Mme Marguerite Combes (p.185-187) ou son père, le biologiste Gaston Bonnier (p.138 et p. 185), ou Ernest André (p. 19, p. 111 et p. 155) sans qu'on les retrouve dans la bibliographie, et ce, même si Maeterlinck en fait l'éloge (p. ex. : « l'excellent livre sur les fourmis » d'Ernest André [p. 155]). Il est difficile de saisir le bien-fondé ou la logique de ces choix. Certaines notices bibliographiques ne sont pas en ordre alphabétique et il n'est pas rare de rencontrer des coquilles dans les noms propres.

À ce manque de rigueur, qui embrume l'essai, vient s'ajouter un passage de *La Vie des Fourmis* qui, si nous n'avions pas pris connaissance de l'enquête de Van Reybrouck au sujet de Marais, aurait pu passer inaperçu. Lorsque Maeterlinck écrit qu'

en attendant mieux, l'explication la plus admissible est peut-être celle que je propose dans *La Vie des Termites*, à savoir que la fourmilière devrait être considérée comme un individu dont les cellules, au rebours de celles de notre corps qui en compte environ soixante trillions, [...] tout en restant soumises, malgré leur apparente indépendance, à la même loi centrale (p. 31),

nous reconnaissons à nouveau l'idée d'Eugène Marais que Maeterlinck s'approprie pour la seconde fois en comparant l'habitat de l'insecte à un organe humain. Ces emprunts ternissent sa remarque sur le phénomène des ouvrières, à savoir que des parasites « démoralisent et rendent en quelque sorte éthéromanes » (p.204), et que Maeterlinck considère comme étant une tare et un vice aussi fatals que l'alcoolisme pour les humains, puisqu'il « condui[t] infailliblement à la ruine » (p.204) et à la production de « “pseudogynes”, c'est-à-dire des femelles dégénérées » (p.204). Or cette idée paraît fortement inspirée de *L'Assommoir* de Zola compte tenu du sort réservé à Gervaise et à sa fille Nana, sans que jamais Maeterlinck n'y fasse référence. Cette impression de paresse intellectuelle est renforcée par un autre passage du chapitre « Communications », lorsque Maeterlinck se questionne sur la faculté d'Exner : « la sensation et la mémoire des positions dans l'espace du plan médian du corps » (p. 134) et qui lui semble être « un peu proche parente de la *virtus dormitiva* de l'opium moliéresque? » (p. 134) Alors qu'il renforce une idée subtilisée à Marais, qu'il évacue une référence explicite à l'œuvre de Zola, il n'hésite pas à rendre aussi intelligemment et simplement ce qui appartient à Molière, ou dire si ouvertement ce qu'il pense de Michelet « qui cette fois n'est pas trop sentimental » lorsqu'il affirme que les fourmis sont littéralement capables de transporter leur auditoire (p. 217). Cette lâcheté, telle qu'a osé le dire Van Reybrouck dans *Le Fléau*, nous la constatons ici aussi.

Il est également éclairant d'examiner le rapport qu'entretient Maeterlinck avec la terminologie myrmécophile, pour comprendre comment il perçoit le progrès scientifique : « la complexité de plus en plus grande des disciplines scientifiques (et de leurs diverses sous-catégories) tend à promouvoir une langue souvent fort codée, sèche, ce qui n'était pas le cas à l'époque de Bruno ou de Galilée » (Chassay, 2005, p. 106). Maeterlinck souligne cette évolution du langage avec le nom des diverses espèces de fourmis que Huber appelle « les Noires cendrées, les Mineuses, les

Amazones qui de son temps portaient des noms familiers et sont devenues les *Pratensis*, les *Rufibarbis* et les *Polyergus Rufescens* de la science ». (p. 16-17) L'écrivain nous fait entendre sans détour ce qu'il pense de cette transformation. À la suite d'une récapitulation succincte des notions de taxonomie élémentaires, il nous invite à ne pas entrer

dans le maquis de ces classifications entomologiques en genre, sous-genres, espèces, races ou sous-espèces, variétés, familles, sous-familles, sections, tribus, sous-tribus qui nous entraîneraient trop loin et qui n'ont du reste aucun intérêt. Contentons-nous, suivant Wheeler, de les diviser en huit séries principales, savoir : les *Dorylinae*, les *Cerapachyinae*, les *Ponerinae*, les *Leptanillinae*, les *Pseudomyrminae*, les *Myrmicinae*, les *Dolichoderinae* et les *Formicinae*. Les *Myrmicinae* et les *Formicinae* seules sont cosmopolites; toutes les autres sont tropicales ou subtropicales; les ancêtres communes semblent être les *Ponerinae*. Au demeurant, ces nomenclatures qui souvent, comme celles de Forel et d'Emery, sont beaucoup plus compliquées, n'intéressent que les techniciens de la myrmécologie. (p. 25-26)

Toutefois, Maeterlinck ne s'en contente justement pas. Non seulement il en énumère beaucoup d'autres en suivant la nomenclature binominale genre-espèce qu'il discrédite, mais il en fait un usage inconstant tout au long de l'essai, en employant souvent pour une même fourmi divers noms. Tantôt l'écrivain suit le système de Huber, tantôt celui de Wheeler et tantôt il suit la classification de Linné. Ainsi, la *Sanguine* est parfois la *Raptiformica Sanguinea* ou la *Sanguinea*, et l'Amazone devient parfois la *Polyergus rufescens*. Le passage au sujet de l'expérience de Forel, dans le chapitre sur les guerres (p. 100-101), nous fait entrer dans cette broussaille taxonomique que Maeterlinck complexifie inutilement en alternant entre les divers systèmes de nomenclature pour décrire l'action propre à chacune des fourmis. Dans ce même passage, après avoir énuméré le nom d'une dizaine de fourmis dont certaines demeuraient inédites dans l'essai jusque-là, l'écrivain qualifie de « barbare » (p. 101) le nom scientifique de la *Strongylognatus Alpini*. Il revient à la charge en répétant sa position par rapport à la nomenclature de Huber, qu'il trouve plus acceptable, « car à la fin du XVIII^e siècle, les fourmis ne sont pas encore affligées des noms barbaquement scientifiques qu'elles portent aujourd'hui » (p. 105), comme c'est le cas aussi « avec la

Bothriomyrmex Decapitans, observée par Santschi et qui est affublée d'un nom aussi barbare que ses mœurs » (p. 198). C'est seulement quand il parle des fourmis-réservoirs qui « portent dans l'entomologie officielle, le nom moins vulgaire, moins pittoresque et moins facile à prononcer et retenir de Myrmécocystus Melliger » (p. 179) que nous comprenons mieux pourquoi Maeterlinck n'apprécie pas les noms scientifiques donnés aux fourmis, ni même leur sonorité, qui parfois pourrait être appréciable aux yeux d'un symboliste, en ce qu'elle reflète le comportement barbare de l'espèce. Mais curieusement, il ne passe aucun commentaire critique défavorable en ce qui a trait à la terminologie scientifique utilisée pour parler de mycologie, de botanique ou de parasitisme et dont les noms sont tout aussi peu significatifs que ceux qu'on attribue aux fourmis. D'autant plus que dans ces cas-là, Maeterlinck se donne la peine de les clarifier, de les décrire sans les critiquer. Par exemple, lorsqu'il écrit au sujet des fourmis et de « leurs champignons, les Rhozites Gongylphora ou du moins leurs "Kohlrabis", sorte de petites ampoules spéciales qui se développent aux extrémités des filaments » (p.156), l'écrivain favorise davantage les mots du savoir. Au milieu de cette cacophonie terminologique apparaît cependant un mot, probablement inventé par Maeterlinck, dans un passage où il nous entretient de « l'ovivorisme total » de la fourmi Atta. L'ovivorisme permet d'expliquer le phénomène biologique de la création d'une cité fongicole.

Avant que ne commence la consommation des « kohlrabis » ou des masses globulaires du mycélium cultivé par les premières ouvrières, on compte que la mère pond deux œufs par heure, et en tout, environ deux mille [...]. Durant cette période la mère n'a pas autre chose à manger que ses propres œufs, car non plus que ses larves et ses nymphes, elle ne touche aux « kohlrabis » ni au mycélium qui les précède. Quel est donc le secret de tout ceci qui ne vient de rien, de cette création au sens propre du mot? Où puise-t-elle la substance de ces deux mille œufs dont, pour sa part, elle ne consomme que trois ou quatre cents, et qui représentent le poids de son corps? Quelle est l'énigme de cet accroissement perpétuel, dans le vide, aussi extraordinaire que le serait le mouvement du même nom? Il y a donc hors d'elle quelque chose d'inconnu qui entretient et multiplie sa vie? De pareils phénomènes ne se reproduisent que dans l'invraisemblable monde des insectes. (p. 165)

En ce qui concerne le style, comme le fait remarquer Bresoli, non seulement « la répétition est une des figures stylistiques les plus redondantes aussi bien dans la poésie dramatique que dans la poésie

lyrique de Maeterlinck » (2003, p.73), elle est également très utilisée dans ses monographies sur les insectes et est souvent employée de pair avec l'interrogation. Le duo de figures agit presque comme un refrain à la fin des paragraphes ou des chapitres où l'écrivain aboutit presque invariablement à la même conclusion : le progrès scientifique signifie bien peu de choses, car fondamentalement nous ne savons rien (pp. 38, 70, 79, 88, 101, 128, 140, 144, 146). Dans les trois ouvrages du corpus, nous retrouvons souvent les mêmes formulations qui évoquent la même idée symboliste de vouloir dévoiler l'inconnu. Maeterlinck intègre fréquemment des séries d'interrogations, souvent semblables, auxquelles il ajoute l'anaphore : « Qui règne et qui gouverne dans la cité? Où se cache la tête ou l'esprit? » (p. 31); « Qui les désigne, qui les décide à tenter la tragique aventure » (p. 68); « Qui dirige cette prédestination, qui prévoit qui suppose combien d'ouvrières, de femelles fécondées, et de mâles sont nécessaires à la prospérité? Qui calcule les rapports de ces nombres, qui les fixe et qui les harmonise entre eux? Nous n'en savons rien » (p. 70). Ce « qui » qui revient inlassablement est « l'Inconnaissable qui nous mène » (p. 224), qui nous confronte à notre prétendue intelligence. L'idée qu'on ne sait rien est ce que Maeterlinck répète le plus dans *La Vie des Fourmis*, car selon Maeterlinck, « il faut tout interroger » (p. 224). Ce qu'il fait à profusion dans les quatre dernières pages de son épilogue, à raison de 23 interrogations successives – un sommet dans l'ouvrage. Quand Maeterlinck ne critique pas la science ou la qualité du travail des entomologistes, il envisage des possibilités. Comme l'exprime Christian Berg : « “Et si c'était vrai” : c'est le mode de questionnement que Maeterlinck utilisera toute sa vie et même le mode principal sur lequel il s'énonce. Pour le désigner, je dirais que c'est celui de la conjecture : “imaginons que”, “prenons que”, “supposons que”, “et si vraiment...”, “pourquoi ne pas imaginer que...” » (2012, p. 22).

Au-delà des connaissances myrmécologiques qui appuient ses questionnements métaphysiques et ses réflexions philosophiques, Maeterlinck recueille et intègre, tout au long de son essai sur les fourmis, un large éventail de savoirs scientifiques. Nous y retrouvons majoritairement des connaissances liées à l'astronomie, à la psychologie, à la paléontologie, à l'anthropologie, à la biologie, à la botanique, à la sociologie ou encore à la physiologie. Pourtant, l'écrivain ajoute, dans l'Épilogue, une strate de croyances mystiques (p. 223), pour mieux renforcer cette idée de l'« Inconnaissable », qui englobe tout ce qui est physique et mystique. Contrairement à la quête positiviste de Zola, pour Maeterlinck, il n'est pas question « d'un inconnu positif – qui n'est inconnu que provisoirement face à la rationalité conquérante du progrès – mais d'un inconnu absolu, dont la connaissance appelle une refonte de la pensée et du langage » (Grutman, 2012, p. 8).

Il reste qu'au cœur de *La Vie des Fourmis* se trouve une analogie scientifique qui met en relief une part intéressante de la réflexion philosophique de Maeterlinck. Esquissée au départ dans le chapitre sur les « Notions générales », elle est reprise dans le chapitre suivant, « Le secret de la fourmilière », puis dans l'« Épilogue ». C'est en intégrant des notions de physique liées aux différentes forces (gravitationnelle, centrifuge, centripète) qui agissent, au sens figuré, autant chez la fourmi que chez l'humain, que l'auteur débat de nos conditions respectives. Tout d'abord, il imagine que chez la fourmi « le centre de gravité de la conscience et du bonheur n'est pas le même que chez nous. Il n'est pas l'individu mais partout où se meut une cellule du tout dont l'individu fait partie » (p.41-42). Cette différence se justifie en grande partie par le fait que la fourmi possède « une poche extraordinaire [...] à l'entrée de l'abdomen, qu'on pourrait nommer la poche ou le jabot social [qui] explique toute la psychologie, toute la morale et la plupart des destinées de l'insecte » (p. 46). C'est grâce à cet organe que la fourmi peut, en tout temps, nourrir ses congénères qui la sollicitent au besoin, par des caresses antennales, en procédant directement à la régurgitation

d'une sorte de miellat sucré, conservé uniquement pour les autres, et que celles-ci avalent. Il commente ensuite nos rapports sociaux pour montrer pourquoi nous serions fondamentalement incapables d'être aussi heureux que les fourmis. Selon l'écrivain,

il ne nous est possible de subsister qu'en vivant concentriquement, au lieu que les fourmis sont naturellement centrifuges. Les pivots ne tournent pas dans le même sens. Chez nous tout est nécessairement, organiquement, fatalement égoïste. C'est en donnant que nous outrepassons notre loi vitale, que nous nous trahissons, par un effort qui nous fait sortir de la règle et que nous appelons un acte de vertu. Chez elle, au rebours, [...] c'est en se prodiguant qu'elle suit sa pente naturelle; c'est en refusant qu'elle se vainc et transgresse son altruisme instinctif. Les pôles de la morale sont invertis (p.56).

D'après Maeterlinck, cette différence serait principalement due au fait que la nature n'aurait pas placé nos intelligences respectives au même endroit, transformant ainsi toute la dynamique sociale des deux mondes. Ainsi, la fourmi biologiquement dotée d'un jabot social ne peut qu'être altruiste, et l'homme formidablement doté d'un cerveau hyper développé ne peut qu'être égoïste.

N'étant pas comme elles physiquement et irrésistiblement altruistes, nous avons évolué en sens inverse. À l'immortalité collective, nous avons préféré l'immortalité individuelle. Mais nous commençons à douter qu'elle soit possible et, en attendant, nous avons perdu le sentiment de la première. Le retrouverons-nous? Le socialisme et le communisme auxquels nous allons, marquent une étape en ce sens. Mais, dépourvus de l'organe nécessaire, pourrions-nous nous y arrêter et y prospérer? (p.222)

De toute évidence, presque cent ans plus tard, Maeterlinck pourrait manifestement et malheureusement répondre que non, pas encore.

Les abeilles de Maeterlinck

La Vie des Abeilles, publié en 1901, est le premier de la série de quatre essais que Maeterlinck écrit au sujet des insectes. Vingt-cinq ans plus tard, en 1926, l'écrivain récidive avec *La Vie des Termites*. Deux ans après *La Vie des Fourmis* (1930) paraît également *L'Araignée de verre* (1932), qui conclut la thématique entomologique. Or, *La Vie des Abeilles* reste le plus populaire, le plus payant, le meilleur et probablement le plus critiqué de ces ouvrages. On traduit d'abord l'essai en allemand, avant même qu'il ne paraisse en France. Fort de son succès en librairie, il « sera encore traduit et réédité en de nombreuses autres langues, au point de devenir au XX^e siècle un classique de la vulgarisation pour l'enfance aux États-Unis » (Martinetti, 2015, p. 1). D'ailleurs, *La Vie des Abeilles* est le seul des trois ouvrages de Maeterlinck à l'étude ici qui a été publié avant que l'écrivain ne reçoive le prix Nobel de littérature, en 1911, et le seul à avoir été publié avant la Première Guerre mondiale. *La Vie des Abeilles* est surtout l'ouvrage qui nous permet d'apprécier les qualités du poète symboliste et du philosophe. Le fait que l'auteur soit de surcroît apiculteur et qu'il ait réalisé différentes expériences afin de, par exemple, « [s]'assurer que l'architecture hexagonale était réellement inscrite dans l'esprit de l'abeille » (p. 140), rassure quant à sa crédibilité, encore plus quand il écrit qu'« il est bon que les raisonnements s'effacent devant les faits, et, pour écarter une objection tirée d'une expérience, rien de vaut une autre expérience » (p. 140), qu'il réalise ensuite.

Dans le premier essai, l'auteur ne tombe pas encore dans le piège de la critique de la science positiviste – ou de la taxonomie dont elle se sert – ni dans l'intégration laxistes des sources d'un tel savoir ou encore dans celui de la redondance mécanique. Il est manifestement inspiré, même si nous savons que la démarche de Maeterlinck s'inscrit dans la continuité de Michelet, s'appuyant en bonne partie sur les mêmes ouvrages scientifiques que ce dernier : Swammerdam, Réaumur,

Huber. Pourtant, d'après les recherches de Martinetti, à « en croire les *Souvenirs* de Georgette Leblanc qui fut la compagne de Maeterlinck, c'est précisément la lecture de Fabre [...] qui lui aurait inspiré l'idée d'un récit sur les hyménoptères » (2015, p. 2). Michelet est trop sentimental mais l'écriture de Fabre n'est pas assez belle. C'est pourquoi, avec cet ouvrage,

Le poète gantois formalise le désir de corriger le style de l'entomologie en proposant sa propre démonstration des merveilles de l'abeille. Plus que cela, le but du poète est de rédiger de nouvelles *Géorgiques* symbolistes. Maeterlinck transpose le discours ambitieux envisagé par la poésie didactique dans une prose symboliste et scientifique (Martinetti, 2015, p. 2).

Comme le fait remarquer Létitia Mouze (2006), les connaissances que l'écrivain acquiert au sujet des termites et des fourmis sont entièrement fondées sur des lectures. Van Reybrouck le dit : Maeterlinck « n'[a] jamais vu un termite de sa vie » (2008, p. 72). En revanche, avec les abeilles, un peu comme chez Michelet et Virgile, Maeterlinck se base sur un certain nombre « d'observations qu'il a] faites durant [s]es vingt années d'apiculture » (p. 12). Ainsi, l'écrivain nous apparaît sincèrement investi dans son projet lorsqu'il affirme que :

Les livres nous ont dit ce qu'ils avaient d'essentiel à nous dire, sur une histoire fort ancienne, quittons la science acquise par les autres pour aller voir de nos propres yeux les abeilles. Une heure au milieu du rucher nous montrera des choses peut-être moins précises mais infiniment plus vivantes et plus fécondes (p. 21)

Lorsqu'il dit pour la première fois : « je n'avancerai donc rien que je n'aie vérifié moi-même, ou qui ne soit tellement admis par les classiques de l'apidologie que toute vérification en devenait oiseuse » (p. 12), il est plus crédible que dans *La Vie des Termites*. Enfin, c'est dans ce premier essai entomologique que la méthode de l'écrivain (p. 28) apparaît la plus légitime, bien que le traitement des références scientifiques ne soit toujours pas systématique et ordonné.

Même si la bibliographie de *La Vie des Abeilles* comprend presque autant de références (74) que l'essai sur les fourmis (78) et qu'elle est organisée en cinq thématiques (« 1° Développement

historique de la connaissance de l'abeille », « 2° Apiculture pratique », « 3° Monographies générales », « 4° Monographies particulières : organes, fonctions, travaux, etc. », « 5° Observations diverses sur les hyménoptères mellifères »), elle n'est pas plus pratique que celles des deux autres essais. Maeterlinck ne traite pas avec plus de cohérence ni de rigueur scientifique le nom des savants que le nom scientifique des insectes, comme c'était le cas avec les fourmis. Rarement les prénoms sont inscrits en entier. Les informations sont en désordre et souvent incomplètes. Parfois, l'année est donnée, mais pas le lieu de publication, parfois l'entièreté de la référence bibliographique fait défaut. Par exemple, Maeterlinck ne mentionne *L'Insecte* de Michelet qu'à la page 13, alors qu'il s'en inspire largement pour l'ensemble de l'essai. En effet, comme l'historien, il parle du Sphinx d'Atropos, de la botanique, de la reproduction des abeilles ou du génie architectural de la ruche et du combat mortel des reines. De même, il semble trouver incongru de suivre une taxonomie scientifique binominale, comme nous l'avons mentionné en parlant de *La Vie des Fourmis*. Il énumère certains groupes de scientifiques pour s'« en débarrasser plus vite et aller à la source même de ces livres » (p. 15). Qu'il s'agisse des Anciens (« Aristote, Caton, Varron, Plinie, Columelle, Palladius » [p. 15]) ou des apiculteurs (« Root, Quinby, Dadant, Chechire, de Layens, Cowan, Heddon, Howard, etc. » [p. 19]), comme il le fait pour les insectes, Maeterlinck n'utilise en général que le nom « commun » des savants, dont près du tiers ne se retrouvent pas dans la bibliographie. C'est que son projet, comme le dit Mouze, « est tout d'abord défini négativement comme non technique, ou peu technique, ce que l'on est tenté d'interpréter comme “non scientifique” ». Le refus de détails excessivement techniques est fondé sur le choix d'un certain mode de discours et d'un certain public » : cultivé, mais non savant (2006, p. 3). Une cible qui demeure la même pour *La Vie des Termites* et *La Vie des Fourmis*. Alors que ces derniers

présentent un aspect plus didactique, suivent un ordre, le traité sur les abeilles ressemble davantage à une promenade [...] le but n'[étant] pas de faire œuvre d'entomologiste et de simplement recueillir

des faits, mais d'utiliser ces faits comme fondement d'une réflexion plus générale sur la nature, l'univers et la place de l'homme. (Mouze, 2006, p. 4)

Maeterlinck veut montrer, contrairement à Michelet, que même si on procède par rapprochements progressifs en utilisant le microscope, et même si des scientifiques découvrent certains savoirs qui étaient jusque là inconnus, on voit ou on sait paradoxalement de moins en moins de choses. Car « derrière les apparences, se dresse un monde d'Idées dont seul l'artiste "voyant" peut lire les symboles » (Van Gorp, Delabastita, D'hulst, Gesquiere, Grutman, Legros, 2005, p. 463). Bien que Maeterlinck nous convie à « aller voir de nos propres yeux les abeilles » (p. 21), nous devenons tous progressivement aveugles devant « la complexité effroyable des phénomènes les plus naturels, [...] de la volonté, des destinées, du but, des moyens et des causes, [...] du moindre acte de vie » (p. 38), à moins d'en révéler la poésie. Sans contredit, la cécité est la condition médicale de prédilection qui inspire inmanquablement l'écrivain et qui sert le plus souvent à imager une « vision du monde », et ce, pas seulement dans ses essais. C'est ce qu'il reconnaît chez l'éminent entomologiste Huber :

Né à Genève en 1750, devient aveugle dans sa première jeunesse. Intéressé d'abord par les expériences de Réaumur, qu'il voulait contrôler, il se passionne bientôt pour ces recherches et, avec l'aide d'un domestique intelligent et dévoué, François Burnens, il voue sa vie entière à l'étude de l'abeille. Dans les annales de la souffrance et des victoires humaines, rien n'est touchant et plein de bons conseils comme l'histoire de cette patiente collaboration où l'un, qui ne percevait qu'une lueur immatérielle, guidait, par l'esprit, les mains et les regards de l'autre qui jouissait de la lumière réelle, où celui qui, à ce qu'on assure, n'avait jamais vu de ses propres yeux un rayon de miel, à travers le voile de ces yeux morts qui doublait pour lui l'autre voile dont la nature enveloppe toute chose, surprenait les secrets les plus profonds du génie qui formait ce rayon de miel invisible, comme pour nous apprendre qu'il n'est point d'état où nous devions renoncer à espérer et à chercher la vérité. (p. 17-18)

Ainsi, contrairement aux personnages de sa célèbre pièce *Les Aveugles* (1890) qui attendent d'être secourus par une force extérieure, Huber lui offre une sorte d'alternative dans ce qui constitue probablement le plus beau passage du chapitre « Au seuil de la ruche ». Un peu comme Michelet, Maeterlinck intègre les références scientifiques dans un petit tableau historique, où il ajoute une

touche de poésie en conjuguant habilement apidologie et métaphysique. Cette apologie de l'aveuglement nous amène à penser qu'elle sert aussi la cause du scientifique. Huber, forcé de percevoir la réalité autrement, développe une nouvelle manière de penser et repousse ainsi les frontières de la science et de l'inconnu.

Parce qu'il considère « barbares » les noms utilisés par la science pour nommer les divers genres et espèces de termites ou de fourmis, Maeterlinck ne fait pas grand cas de la qualité ni de l'étendue de la nomenclature propre aux apidés, sauf dans le Livre septième, « Les progrès de l'espèce ». L'écrivain passe en revue les différences éthologiques et physiologiques entre les diverses abeilles sauvages pour mieux nous entretenir globalement de l'évolution de l'espèce. L'ancêtre, selon les disciples de Darwin, « serait la *Prosopis* dont seraient nées toutes les abeilles que nous connaissons aujourd'hui » (p. 265), tandis que l'*Apis mellifica* de Linné est la seule descendante que Maeterlinck connaît par expérience et dont il parle dans l'essai. Pour une des rares fois, sans injecter une dose de subjectivité, l'écrivain souligne le bien-fondé de la taxonomie, les termes auxquels elle recourt et la limite de ce qu'ils évoquent. Ce faisant, il crée l'espace nous permettant de juger de la pertinence ou de la facilité à mémoriser la terminologie scientifique. Dans une note de bas de page, qui se présente sous forme de petit tableau, il place ainsi « l'abeille domestique dans la classification scientifique – Classe : Insecte, Ordre : Hyménoptères, Famille : Apides, Genre : *Apis*, Espèce : *Mellifica* » et affirme que :

Le terme *Mellifica* est celui de la classification linnéenne. Il n'est pas des plus heureux, toutes les *Apides*, sauf peut-être certaines espèces parasites, étant mellifiques. Scopoli dit : *cerifera*; Réaumur, *domestica*; Geoffroy, *gregaria*. L'*Apis ligustica*, l'abeille italienne, est une variété de l'*Apis mellifica*¹. (p. 250)

¹ Généralement pour l'abeille, on utilise l'orthographe **mellifera**, décrite en 1758 par Linné (L.). Une autre dénomination semble également acceptée soit : **mellifica**. C'est cette appellation que Maeterlinck utilise, même en faisant référence à Linné. <https://www.mellifica.be/a/des-hymenopteres-a-labeille-noire/>

Il se donne cette peine pour mieux discourir sur l'évolution des espèces, en comparant l'abeille domestique à l'homme.

On en compte environ seize espèces suffisamment distinctes; mais au fond, qu'il s'agisse de l'*Apis dorsata*, la plus grande, ou de l'*Apis florea*, la plus petite que l'on connaisse, c'est exactement le même insecte plus ou moins modifié par le climat et les circonstances auxquelles il a fallu s'adapter. Toutes les espèces ne diffèrent pas beaucoup plus entre elles qu'un Anglais ne diffère d'un Espagnol ou un Japonais d'un Européen. (p. 251)

On ajoutera : pas plus qu'un Aryen ne diffère d'un Juif. Quand on sait les ravages que provoquèrent les deux guerres mondiales, en grande partie fondées sur la haine des différences ethniques, elles-mêmes causées par la création artificielle d'États-nations, on constate un effet pervers de la biologie, qui cherche à tout classer scientifiquement et de manière granulaire les différences entre une même espèce. Ces particularités, souvent basées sur des critères relativement futiles, ont paradoxalement le pouvoir de devenir une source de conflit majeur. Plus on raffine et précise, plus on divise. Maeterlinck en pressentait-il déjà les conséquences au moment de publier *La Vie des Abeilles*, en 1901? Après l'affaire Dreyfus, cela ne serait pas impossible.

D'autres instructions par rapport à la terminologie scientifique se trouvent également dans le passage sur la « tribu d'hyménoptères », soit celle des Apiens. À nouveau, il insère une note de bas de page qui, tout en nous situant dans un second système de classification, tente de clarifier trois termes qu'« il importe de ne pas confondre [...] *apiens*, *apides* et *apites* » (p. 264). Mais ces précisions obscurcissent malheureusement les choses au lieu de les éclaircir. La note explicative sur la taxonomie linnéenne (p. 250) brouille délibérément les connaissances, ou se méprend. Car malgré ces explications, il appert que le terme « Apiens » est du même niveau taxonomique qu'« Hyménoptère ». Ce faisant, lorsque l'écrivain parle de « tribu d'hyménoptères », soit il commet une erreur hiérarchique entre deux systèmes de classification, soit il emploie délibérément

un pléonasme — puisqu'il parle bien de la « grande tribu des Apiens ». L'utilisation de deux systèmes (Linné et Blanchard) voile la compréhension globale. Cependant, au niveau de la famille, seul le terme *apides* est commun aux deux systèmes. Cela est plutôt contre-productif, voire paradoxal, pour un écrivain qui tente rarement de démystifier la taxonomie. Or, peut-être est-il justement en train d'insinuer qu'à force de nous interroger, nous découvrons qu'aucun système de nomenclature n'est idéal et qu'un nom, aussi scientifique soit-il, signifie bien peu pour les non-initiés.

Voilà peut-être pourquoi Maeterlinck ne rate pas une occasion de poétiser l'abeille en utilisant de nombreux procédés pour la dire ou la représenter, allant des figures les plus connues à des nouvelles. Il y a d'emblée les appellations scientifiques, telles que l'« *apis mellifica, ligustica, fasciata* » (p. 11), et les appellations plus anciennes issues de la poésie de la Renaissance ou de l'Antiquité, telles que les « blondes avettes de Ronsard » (p. 12), ou ce que nous pourrions qualifier de mythologisme, suivant Fontanier (1977, p. 120), comme les « fabuleuses filles d'Aristée », expression empruntée à Virgile (p. 13). Sans oublier les appellations qui font partie du langage populaire, comme les « mouches à miel » (p. 12) et les « abeilles domestiques » (p. 31). On reconnaît également au passage les « vierges laborieuses » (p. 14) de Michelet (*L'Insecte*, p. 329) en plus de nombreuses autres appellations tout aussi poétiques, comme les « sœurs du bon couvent infatigable » (p. 20), les « héroïques ouvrières » (p. 24), les « chastes buveuses de rosée » (p. 64) et les « filles du soleil » (p. 26). Ces quatre dernières, toutes des figures d'élocution, ont recours à la Pronomination, « par l'énonciation de quelque attribut, de quelque qualité ou de quelque action, propre à en réveiller l'idée, plutôt que par le nom qui lui est affecté dans la langue » (Fontanier, 1977, p. 326). Il ressort néanmoins du lot une figure de style par rapprochement, où Maeterlinck compare concrètement les abeilles à « un amas confus de petites baies roussâtres, assez semblables

à des grains de café torréfié, ou à des raisins secs agglomérés contre les vitres » (p. 27). Ainsi, l'écrivain crée une image assez claire, rendant presque tangibles ces petites « baies » en activité pour qui ne peut les observer. « De façon générale, on peut dire que les descriptions des faits sont toujours imagées, métaphoriques » (Mouze, 2006, p. 2). Mais c'est lorsque l'écrivain symboliste compose des figures qui intègrent des notions scientifiques et qu'il évoque les mystères de la vie qu'il apparaît le plus convaincant. Quand il qualifie le coït entre le mâle et la femelle de « deux raccourcis d'atomes » (p. 219), ou rend compte de l'intelligence des abeilles comme d'« un atome de cette matière extraordinaire qui, partout où elle s'attache, a la propriété magnifique de transfigurer les nécessités aveugles » (p. 124), force est de constater que les abeilles sont pour lui des molécules qui englobent tout.

Il y a là l'esprit et la matière, l'espace et l'individu, l'évolution et la permanence, le passé et l'avenir, la vie et la mort, accumulés dans un réduit que notre main soulève et que nous embrassons d'un coup d'œil; et l'on peut se demander si la puissance des corps et la place qu'ils occupent dans le temps et l'espace modifient autant que nous croyons l'idée secrète de la nature (p. 125-126).

Marcel Proust voit juste lorsqu'il qualifie Maeterlinck de « Virgile des Flandres ». Tout comme le poète antique, Maeterlinck n'hésite pas à intégrer des savoirs à la poésie métaphysique. Ainsi, dans le chapitre II du Livre quatrième, l'écrivain décrit ce qui se passe lorsque l'abeille accomplit son premier « vol de propreté » (p. 164), après quoi elle effectue, une semaine plus tard, « sa première sortie de butineuse, au milieu d'un émoi très spécial que les apiculteurs appellent le *soleil d'artifice* ». Un autre passage révèle ce qui arrive aux mâles une fois que la reine est fécondée et qui, anticipant leur massacre par les ouvrières, « se conduisent dans la ruche comme les prétendants de Pénélope dans la maison d'Ulysse » (Livre sixième, chapitre I). Comme l'affirme Mouze :

La beauté de l'écriture, [l']usage des images, de l'analogie, etc. ne sont pas des accessoires, mais des outils indispensables à l'élaboration d'un authentique savoir sur les abeilles [...] qui reconnaît la part d'inconnu et le mystère qui subsistent en dépit de toutes les explications physiques et mécaniques que l'on peut par ailleurs donner des phénomènes observés. Être scientifique, dans cette perspective [...] c'est donc être littéraire. (2006, p. 20)

Cette caractéristique de l'essai sur les abeilles ressort d'autant plus quand nous le comparons aux essais sur les termites et les fourmis qui, bien que très instructifs, sont beaucoup moins raffinés. Même s'il reconnaît que la science positiviste perce certains mystères, l'écrivain constate toutefois systématiquement que la plupart des savoirs révélés recèlent toujours une plus grande part d'inconnu, d'où l'image du dévoilement utilisée de façon récurrente pour « montrer » ce qu'on ne sait pas encore. Cela dit, Maeterlinck, fort des progrès de la science, utilise un langage clairement plus scientifique pour parler de la reproduction des abeilles. Il transmet ainsi des connaissances liées à la physiologie, à l'anatomie et au fonctionnement des organes génitaux de façon plus explicite que Michelet, en dévoilant justement le secret de la reproduction sexuée. Afin de mieux traiter de ce type de savoir, il emploie un lexique particulièrement précis pour rendre compte du phénomène de la parthénogenèse chez les jeunes reines ou encore pour expliquer comment les spermatozoaires

sont conservés vivants dans une glande spéciale située sous les ovaires, à l'entrée de l'oviducte commun, et appelée spermathèque. On suppose donc que l'étroitesse de l'orifice des petites cellules et la manière dont la forme de cet orifice oblige la reine de se courber et de s'accroupir exercent sur la spermathèque une certaine pression, à la suite de laquelle les spermatozoaires² en jaillissent et fécondent l'œuf au passage. Cette pression n'aurait pas lieu sur les grandes cellules, et la spermathèque ne s'entr'ouvrirait point. D'autres, au contraire, sont d'avis que la reine commande réellement aux muscles qui ouvrent ou ferment la spermathèque sur le vagin, et de fait ces muscles sont extrêmement nombreux, puissants et compliqués. (p. 155-156)

L'emploi du mot juste permet de dire les choses telles qu'elles sont en usant d'un champ épistémique qu'on a tenté de soustraire depuis longtemps aux non-savants. Nous supposons ici que le langage scientifique qu'emploie Maeterlinck prévaut délibérément sur le poétique pour faciliter la compréhension d'un mystère potentiellement obscurci par les autorités. Le public, qui

² Nous n'avons pas trouvé d'autres occurrences de ce mot ailleurs. Il est composé d'éléments du grec *sperma*, *spermatos* « semence, graine » et -zoaire du grec *zôlon* « animal » et du suffixe taxonomique de biologie -aire.

habituellement n'accède qu'à des manières imagées et métaphoriques pour comprendre comment deux êtres sexués se reproduisent, trouve ici une description sensée et formulée presque sans détour, au risque de passer pour vulgaire, quand Maeterlinck parle de la nature qui « a disposé l'organe du mâle d'une façon si particulière qu'il lui est impossible d'en faire usage ailleurs que dans l'espace. Il faut d'abord que par son vol prolongé il dilate complètement ses deux grands sacs trachéens. Ces énormes ampoules, qui se gorgent d'azur, refoulent alors les parties basses de l'abdomen et permettent l'exsertion de l'organe » (p. 219). Aussitôt « l'union accomplie, le ventre du mâle s'entr'ouvre, l'organe se détache, entraînant la masse des entrailles, les ailes se détendent et, foudroyé par l'éclair nuptial, le corps vidé tournoie et tombe dans l'abîme. » (p. 208-209).

En plus des savoirs liés à la biologie, des savoirs plus abstraits sont intégrés, comme les mathématiques, plus précisément l'arithmétique et la géométrie. Pour tenter de comprendre l'intelligence des abeilles, Maeterlinck se figure qu'« il y a là, en raccourci, de grandes et simples lignes que nous n'avons jamais l'occasion de démêler ni de suivre jusqu'au bout dans notre sphère démesurée. » (p. 125) Par exemple, il y a l'abeille qui, comme un « ingénieur illuminé » (p. 129), semble calculer, dans la construction de la ruche, de multiples cellules hexagonales, ce qu'aucun géomètre n'a réussi à expliquer. Malgré les nombreuses hypothèses qui sont détaillées, Maeterlinck se questionne toujours : « comment tous les angles des losanges coïncident-ils toujours si magiquement? Qu'est-ce qui leur dit de commencer ici et de s'arrêter là? Il faut nous contenter une fois de plus de la réponse qui ne répond pas : "C'est un des mystères de la ruche" » (p. 147). S'il paraît logique d'intégrer dans le troisième livre, « La fondation de la cité », des connaissances mathématiques pour traiter de l'architecture, ce qui se révèle plus intéressant est le fait que Maeterlinck emploie aussi la géométrie de manière poétique en se servant fréquemment de la sphère et du cercle pour imaginer différentes abstractions. Par exemple lorsqu'il écrit

que « toute intelligence est frappée de lenteur quand elle sort de sa sphère » (p. 82),
ou que le génie est

l'océan circulaire, l'immense nappe d'eau sans étiage sur laquelle nos pensées les plus audacieuses, les plus indépendantes, ne seront jamais que bulles soumises [...]. Quant à savoir s'il prend des précautions pour maintenir ce qui s'agite à sa surface, ou s'il faut fermer le plus étrange des cercles en disant que ce qui s'agite à sa surface prend des précautions contre le génie même qui le fait vivre, voilà des questions réservées. (p. 199)

Ce sont également ces mêmes figures qui aident à la compréhension du phénomène mystérieux de la survie des abeilles en hiver qui « entretiennent dans leur sphère une chaleur invariable et égale à celle d'une journée de printemps » (p. 242-243) et à la représentation de cette idée d'éternel recommencement grâce au soleil qui « réveille doucement les ouvrières pour leur montrer que l'azur a repris place sur le monde, et que le cercle ininterrompu qui joint la mort à la vie vient de faire un tour sur lui-même et de se ranimer » (p. 243).

Finalement, *La Vie des Abeilles* se démarque des deux autres ouvrages qui suivront par l'équilibre entre l'intégration des savoirs entomologiques et la prose, une prose à la fois éclairante et raffinée. Nous acquérons des connaissances tout en percevant la beauté qui émane de la mystérieuse société des abeilles. L'écrivain questionne le sens de la vie sans contaminer son essai de nombreuses questions, comme il le fait dans les deux autres. Paul Gorceix affirme en ce sens, dans la postface à *La Vie de la nature* : « qui voit une césure entre la création du poète-dramaturge et la méditation de l'homme de science sur l'histoire naturelle commet une grave erreur d'interprétation. L'œuvre de Maeterlinck constitue un tout, dont l'épistémologie de la totalité est le ciment » (1997, p. 501). Si le progrès est ininterrompu et l'univers en constante expansion, Maeterlinck nous donne à voir, dans une certaine simultanéité, les diverses constellations des petits faits lumineux générés par la science positiviste de même que l'incommensurable obscurité qui les entoure.

L'insecte est une Muse

Dans *L'Insecte*, tout comme dans *La Vie des Abeilles*, *La Vie des Termites* et *La Vie des Fourmis*, les deux écrivains emploient, chacun à leur façon, la métaphore des insectes. Pour Michelet, les termites, les fourmis et les abeilles lui permettent d'espérer, et de montrer le potentiel infini de la vie qui peut renaître après la mort, alors que la quête d'absolu de Maeterlinck l'amène à chercher, autant chez les insectes sociaux que chez nous, l'Intelligence qui dirige. Comme le préconise Chassay, c'est en dénouant certains fils, souvent très fins, que nous avons pu dégager certaines figures afin d'analyser la manière dont elles sont liées les unes aux autres (2008, p.107) et déterminer comment elles sont différentes d'un écrivain à l'autre.

Le rapport à la science est différent chez les deux. L'historien romantique vulgarise les connaissances de la science positiviste en tentant d'émouvoir le plus possible, tandis que le poète symboliste se sert des savoirs acquis pour mieux critiquer la science. Dans *L'Insecte*, Michelet se sert des connaissances entomologiques, principalement axées sur l'éthologie et la physiologie animale, pour transmettre sa vision subjective de l'histoire et de la politique, mais de façon détournée. Il compare, par exemple, le potentiel dévastateur des termites à l'éruption du Vésuve pour mieux faire allusion à la dégénérescence de la France sous Napoléon III. Avec les fourmis, il est plutôt question du contact avec les peuples étrangers dans les colonies qui engendre des guerres atroces et la mort d'innocents, tandis qu'avec les abeilles, c'est l'envie de voir ressusciter un nouvel idéal français. Quant à Maeterlinck, il profite du courant symboliste et de la vogue entomologiste pour démontrer, dans *La Vie des Abeilles*, que le surnaturel existe bien. Comme l'affirme Van Reybrouck : « le résultat est un brillant récit de l'abnégation, de l'héroïsme et du courage » (2008, p. 64). Les abeilles sont pour Maeterlinck des créatures parfaites qui servent à nous convaincre qu'il y a « dans la nature une volonté invisible, un *élan vital* qui propulse le tout vers l'avant, vers

le mieux, vers le haut » (2008, p. 65). Cependant, quelques décennies plus tard, dans *La Vie des Termites*, l'enchantement fait place à la désillusion. L'émergence des sociétés totalitaires est une menace. Pour Maeterlinck, les termites représentent ce « sommet terrible » de perfection. « Il n'y a pas de place ni pour la joie, ni pour la souffrance dans ce "meilleur des mondes" où l'on ne fait que travailler » (Van Reybrouck, 2008, p. 89). Finalement c'est « sous le grand signe de l'unité et de l'amour » (LVDF, p. 40) que nous retrouvons, dans *La Vie des Fourmis*, « la république idéale que nous ne connaissons jamais, la république des mères [...] Il en résulte un gouvernement qui est supérieur à tous ceux que l'homme pourra réaliser » (LVDF, p. 42) puisqu'il s'articule autour de la fabuleuse capacité des fourmis à se prodiguer.

Par son discours, Michelet rend non seulement hommage aux découvertes scientifiques de son temps, dont il s'émerveille, mais il en profite pour valoriser le bien-fondé de l'expérimentation scientifique en soulignant le travail de naturalistes marquants. Il consacre d'ailleurs tout un chapitre à Swammerdam qui, avec son microscope, « passait le plus clair de son temps à épingle des insectes devant sa lentille et en étudier la constitution anatomique ». Sa « *Biblia Naturae*, est considérée de nos jours encore comme l'un des ouvrages les plus sublimes de toute l'histoire des sciences. » (Van Reybrouck, 2008, p. 54). Michelet emploie la terminologie scientifique pour transmettre des connaissances de base, surtout liées à l'anatomie et à la physiologie animale, qu'il intègre de manière presque transparente. Il utilise rarement la nomenclature binominale et s'il le fait, par exemple avec le termite, c'est pour mieux démystifier le comportement de l'insecte. Les mots ne servent pas à souligner les failles au niveau de la nomenclature scientifique, mais à enrichir le vocabulaire.

La stratégie de Maeterlinck est assez différente et elle est à peu près la même dans les trois ouvrages. Maeterlinck crée, dans les premiers chapitres, une espèce de synthèse ou de résumé

historique plus ou moins rigoureux, en citant nonchalamment les savants dans le but de s'en désencombrer dans les pages qui suivent. Comme le dit Isabelle Auquier : « Maeterlinck nous livre de cette manière une vision relativisée de l'être humain; il prend soin de le montrer comme un être quelconque, simple fruit de l'évolution animale, au sein d'un macrocosme qu'il ne comprend pas, qu'il ne domine pas, et dont il se croit néanmoins le centre » (1999, p. 2). L'écrivain se sert des insectes sociaux pour en faire des exemples de sagesse et d'humilité. Il semble que pour Maeterlinck, seule la poétisation des noms et les idées possèdent un certain mérite. Aucun système de classification et aucune nomenclature scientifique ne lui procurent d'émerveillement, pas même le système taxonomique et la nomenclature binominale de Linné, encore en usage aujourd'hui. Somme toute, Maeterlinck critique de manière dé-constructive le langage et la pensée scientifiques.

Ce que Barthes appelle « le style vertical » de Michelet permet un texte est riche en références historiques, qu'elles soient d'ordre politique, culturel ou scientifique. Les ellipses rendent vivants les tableaux. Les couches de sens sont nombreuses. Si les dialogues rebutent, Michelet sait en revanche comment insuffler l'action au cœur de la vie des insectes, et ce, tout en transmettant de nombreux savoirs, avec une économie de mots remarquable.

Quant à Maeterlinck, son discours repose essentiellement sur le mode interrogatif dont le sujet de la question demeure toujours le même. Il

consiste à savoir qui dans la ruche, la termitière ou la fourmilière, qui chez les fleurs et dans le monde des hommes commande et dirige notre destin. Qui ordonne l'apparition de tel comportement social, qui guide les actions de ces insectes...? Autant de questions sans réponse qui conduisent Maeterlinck à postuler l'existence d'un « esprit organisateur » qui, selon lui, se manifeste par ce qu'on appelle l'intelligence » (Auquier, 1999, p. 2).

Les chapitres de *L'Insecte* au sujet de l'abeille et *La Vie des Abeilles* sont ceux qui intègrent le plus habilement la poésie et les connaissances entomologiques (autant celles acquises par les écrivains que celles accumulées par les savants).

Deuxième partie

Antennes

Dans l'ordre de supériorité établi par Maeterlinck

L'Organe

L'Extrudeuse

La Termitière

L'Organe

— Bienvenue au Centre de Médiation Intégrée, je m'appelle Iris. Aujourd'hui, nous allons explorer la pratique du don inconditionnel. Prenez une position confortable, le dos droit... pour permettre à votre souffle de circuler librement, sans restriction. Posez vos mains naturellement sur vos cuisses... et... quand vous êtes prêts, fermez les yeux. Maintenant, relaxez votre front... défroncez les sourcils. Vous pouvez même tenter de sourire légèrement... Peut-être amener une certaine ouverture, de la joie dans votre pratique... Portez votre attention sur la sensation physique de respirer, de l'air qui sort de vos poumons ou de votre ventre, prenez conscience de toutes les étapes de la respiration... Suivez l'inspiration... Suivez l'expiration... Continuez... Si vous vous sentez happé par vos pensées, laissez-les aller doucement et revenez à la sensation du souffle à ce moment précis... Le seul qui compte en ce moment. Remarquez comment vous vous sentez. Maintenant, j'aimerais vous parler du pouvoir de l'inconditionnalité, de la vertu de faire de bonnes choses sans condition, de l'altruisme. Nous entretenons souvent l'idée que si nous sommes gentils, cette gentillesse nous sera rendue... Ce n'est peut-être pas la meilleure des motivations pour agir. Parfois, c'est l'égo qui nous mène, nous sommes gentils, espérant obtenir du crédit, de la reconnaissance... Pour montrer aux autres que nous sommes bons. Mais dès que nous examinons nos motivations, nous réalisons que nous agissons réellement pour nous-mêmes, que nous agissons sous condition. C'est lorsque nous faisons les choses sans condition que nous éprouvons alors une gratification beaucoup plus profonde. Essayez ceci : faites une action altruiste dans l'anonymat totale, ne le dites à personne... Gardez ceci entre vous et l'univers. Par la suite, asseyez-vous avec ce sentiment d'accomplissement et voyez comment vous vous sentez... Ne le dites à aucun de vos amis sur les médias sociaux ni dans une conversation en personne. Comparez cette satisfaction privée avec vos bonnes actions publiques. Vous trouverez peut-être que la récompense a davantage

de valeur et revêt un sens plus riche, car il ne s'agissait pas là d'un acte basé sur une condition ou des attentes. Il est normal de vouloir obtenir du crédit ou de la reconnaissance, mais il est plus salubre de revoir nos motivations et de se tester en se libérant de la tyrannie de l'égo. Embrassez l'inconditionnel, soyez gentil sans motifs ultérieurs, soyez simplement heureux de savoir que vous avez amélioré la journée de quelqu'un d'autre, peu importe la grandeur de votre geste, aussi petit soit-il... À présent, relaxez tranquillement votre concentration, remuez doucement les doigts, les orteils, et quand vous êtes prêts, ouvrez tranquillement les yeux... J'espère que vous avez apprécié votre session, au revoir et à la prochaine.

Quoi qu'on dise, pratiquée consciemment ou non, selon qu'on la force même pendant le sommeil, la méditation ne changeait presque rien au comportement humain, du moins de façon durable. Mes expériences ne m'avaient toujours pas donné de résultats probants. Même si la neuroplasticité avait prouvé que nos cerveaux détenaient la capacité de se recâbler et de se rééduquer grâce à des pensées positives, des changements comportementaux réels tardaient à se manifester. La majorité de la population souffrait de troubles alimentaires, le reste ne fonctionnait la plupart du temps que sous l'influence d'une drogue, et seulement une minorité de gens pratiquaient encore le sexe anthropo-organique, à défaut de pouvoir se procurer une meilleure console de jeux. Mais à voir tous ces individus en ligne, on constatait que chacun d'entre eux communiquait exactement tout l'envers de la détresse. Les images étaient sans défaut, semblables, sans sucre et sans sel. On se pensait unique, même si on agissait comme tout le monde. Le noyau dur de l'égo était devenu friable comme les cendres d'un morceau de charbon consumé, mais encore entier.

« Chez nous, tout est nécessairement, organiquement, fatalement égoïste. C'est en donnant que nous outrepassons notre loi vitale, que nous nous trahissons, par un effort qui nous fait sortir de la

règle et que nous appelons un acte de vertu. Chez la fourmi, au rebours, c'est en refusant qu'elle se vainc et transgresse son altruisme. Les pôles de la morale sont invertis. » Depuis que j'avais lu cet écrivain, je ne pouvais me résoudre à accepter notre condition. « Tous nos vices viennent de l'égoïsme, au lieu d'être des excès d'altruisme. Ceux que perdent la bonté et la tolérance sont considérés comme des fous. »

Avec l'évolution, le cellulaire était devenu un appendice fixe comme le leurre des poissons-pêcheurs qui leur permet d'attirer des proies. Multidirectionnel, il libérait les mains, permettant enfin de relever la tête, mais aussi de diffuser autant de soi qu'on pouvait cligner des yeux dans une journée. À l'image des lophiiformes, l'appareil était directement implémenté comme un troisième œil de petite taille au bout d'un tube se recourbant vers l'avant dont l'excroissance se branchait sur le processus odontoïde de la deuxième vertèbre cervicale. C'était le produit techno-organique le plus vendu par le géant GAFAM (Google-Apple-Facebook-Amazon-Microsoft). La navigation en ligne, la capture d'images et les communications virtuelles étaient toutes contrôlées par les nerfs optiques. Tant et si bien que même avec la tête relevée, le regard dirigé vers l'autre, on ne savait jamais si on était réellement vus, ou pire encore, si l'autre n'était pas en train de se faire avaler par son propre monde. Alors, peu à peu, on avait tranquillement oublié comment sourire, ouvrir la bouche, soit pour parler ou goûter les autres. Dans les profondeurs abyssales, Bouddha avait détecté Narcisse, l'avait mordu dans la peau, se faisant tranquillement digérer jusqu'à fusionner avec lui au point de dépérir complètement et Maeterlinck m'avait défiée de lui prouver deux cents ans plus tard qu'il avait tort. Nous pouvions devenir aussi nobles, courageux, charitables, dévoués, généreux et altruistes que la fourmi. Il suffisait de développer le même organe qu'elle seule possédait, car de toute évidence, si l'humanité était dotée d'un organe dont l'unique fonction était d'alimenter les autres pour les rendre heureux, comme pour le plaisir, de nombreuses

personnes se seraient probablement déjà accordé le droit de l'exciser. Depuis le temps, ça se serait su.

J'avais d'abord noté ceci d'après son livre : « la fourmi possède à l'entrée de l'abdomen, une poche extraordinaire qu'on appelle le jabot social. Cette poche explique toute la psychologie, toute la morale et la plupart des destinées de l'insecte, c'est pourquoi il est nécessaire de l'étudier soigneusement avant d'aller plus loin. Cette poche n'est pas un estomac, elle ne contient aucune glande digestive et les aliments qui s'y accumulent s'y conservent intacts, étant presque exclusivement liquides, c'est-à-dire une sorte de rosée sucrée. Le sac en question est une outre collective uniquement réservée à la communauté. Elle est ingénieusement et complètement séparée de l'estomac individuel, dans lequel les aliments qu'elle contient ne parviennent qu'au bout de plusieurs jours, quand la faim commune est d'abord satisfaite. Elle est prodigieusement élastique, occupe les quatre cinquièmes de l'abdomen dont elle refoule tous les autres organes. Du jabot social, elle dégorge la miellée récoltée au-dehors et où l'on vient solliciter la régurgitation. C'est le terme technique, cher aux myrmécologues qui est l'acte essentiel, l'acte fondamental à partir duquel dérivent la vie sociale, les vertus, la morale et la politique de la fourmilière, de même que ce qui nous sépare de tout ce qui vit sur terre dérive de notre cerveau ». J'étais obsédée, il fallait arriver à le concevoir à l'échelle humaine. Je me croyais compétente.

Quand je doutais, peu importe à quelle phase du projet nous étions rendus, je me rappelais les paroles de mon ancien professeur de neuroplasticité, que parfois je déclamaux au reste de l'équipe au labo et qui, souvent, finissait par réciter avec moi, tel un cri de ralliement : « même si le cerveau, normalement constitué d'environ cent billions de neurones, qui à leur tour peuvent permettre jusqu'à 50 000 connexions à d'autres cellules, le nombre de connexions possibles entre ces neurones excède le nombre d'atomes dans l'univers. Il n'y a donc aucun moyen de savoir quelles

sont vos limites, mais vous pouvez être assurés que vous avez la pièce de machinerie la plus avancée de la planète entre vos deux oreilles! » Même si ce fameux cerveau devait encore et toujours se connecter à un autre organe pour accomplir une fonction. Je savais que si j'en concevais un qui soit uniquement fait pour le plaisir de donner inconditionnellement, j'allais devoir le faire comme une docteure en psychogénétique et bio-ingénierie, qui doit sortir la machinerie lourde pour obtenir l'aval des autorités. Exit le comment allait se dérouler la procédure médicale, il a tout simplement fallu que je promette « d'élever la racaille qui pourrissait dans nos prisons, dans les ghettos, les hôpitaux et les orphelinats! » avant de m'attaquer à la vraie, me disais-je. Quant aux installations, on allait même me fournir des « camps de concentration », comme m'avait lancé à la blague le directeur de police.

J'avais conçu une capsule, contenant dans une sorte de latex protéinique laiteux, toute la nanotechnologie, le collagène et l'élastine nécessaires au développement et au maintien d'un nouveau ventricule abdominal. Il suffisait de l'avaler avec un litre d'eau. Au contact de l'acide gastrique, au fur et à mesure que la capsule se désintégrait, sortait d'abord en volutes de fumée, puis en se densifiant, ce qui pourrait ressembler à l'ombrelle d'une méduse, et qui se déplaçant comme telle, venait se greffer sur le pourtour d'une partie de l'estomac. Ceci créait d'abord une cloison afin qu'ait lieu ensuite la division organique de la paroi ou une mitose cellulaire à mutation contrôlée (MCMC). Dès que l'estomac et le nouveau ventricule s'étaient séparés, se développait ensuite la jonction à l'œsophage du canal trophallaxique qui fusionnait enfin au niveau de la cinquième côte. Une fois les valves et les valvules ajustées, une bonne partie de la nourriture allait dévier vers ce nouvel organe dont les opérations mécaniques et chimiques conservaient les aliments ingérés. En fait, il les transformait en superaliment, en une sorte d'élixir dont la viscosité dynamique dépendait de qui sollicitait l'autre. Le ventricule gastrique permettait enfin de stocker

de la nourriture à l'usage exclusif d'autres personnes qui n'ont pas le temps ni les moyens d'aller se nourrir elles-mêmes, ou encore des enfants. Ainsi, par voie orale, une personne pouvait en nourrir une autre en ramenant à sa bouche la mixture qui était avalée par la seconde jusqu'à ce qu'elle se sente rassasiée. Le ventricule abdominal devait être plein avant que la nourriture puisse passer directement à l'estomac et être ainsi digérée par l'individu. L'ensemble de l'opération durait environ 48 heures, allant de l'ingestion de la capsule au premier bouche-à-bouche concluant.

Dory-Line 07DF-3244-234-789 venait tout juste d'être homologuée. Conformément à la procédure, il fallait l'envoyer rejoindre les autres aux Dômes avant que sa transformation soit totale, évitant ainsi tout risque de contamination d'un « non-égo » par un « égo », comme on disait dans le jargon. Entre le Dôme Pastoral, le Dôme Fongicole et le Dôme Agricole, elle avait choisi celui où on cultive les champignons. La vie sous ces dômes était entièrement aménagée pour accueillir, en pleine nature, tous les laissés-pour-compte de notre mégapole qui, n'ayant plus rien à perdre, s'engageaient dans cette nouvelle voie sans hésiter. Les autorités étaient satisfaites et les nombreux citoyens qui désormais n'avaient plus peur de sortir dans les rues à la tombée du jour étaient soulagés. Ces parasites du système allaient apprendre à travailler la terre, et seraient enfin utiles à quelque chose, qu'on se disait. Pour faire quelque chose de leurs dix doigts, la plupart des prisonniers, itinérants, toxicos, étaient prêts à subir les changements physiologiques nécessaires et à apprendre à vivre en autarcie. Dans le cas des orphelins et des délinquants de moins de douze ans, on décidait pour eux. De toute façon, les enfants, riches ou pauvres, étaient mieux traités là-bas qu'ici. Tout le monde le savait. Ils étaient couvés, dorlotés, touchés, caressés, chéris, nourris avec le meilleur de chacun.

La culture des champignons fascinait Dory-Line. Elle avait appris à préparer le compost qui exige des soins infinis. Avec un savant mélange de feuilles, de nourriture périmée et surtout de marc de

café qui arrivait par camion-citerne de la mégapole, les jeunes et les moins jeunes mastiquaient la mixture en y incorporant un peu d'élixir régurgité. On fertilisait ensuite l'espèce d'humus avec le fumier, qu'on avait fait passer par les galeries souterraines du Dôme Pastoral en échange de champignons, qu'il fallait maintenir dans des conditions idéales. La température et le taux d'humidité devaient absolument être constants. Grâce aux mycologues, Dory-Line avait aussi développé une technique spéciale pour que le mycélium produise un maximum de petites têtes blanches par mètre carré. Ainsi s'étaient développées dans la partie souterraine au centre du Dôme de vastes cultures de toute une variété de champignons, ce qui assurait une nourriture abondante, hyper nutritive et toujours fraîche, et qu'on ne pouvait trouver qu'ici.

Bientôt, ce qui n'avait jamais été un secret, puisque les Dômes étaient sous constante observation, cette ressource prodigieuse fit l'envie des plus riches de la mégapole en quête de produits exclusifs. D'après les rumeurs, les champignons du Dôme avaient toutes sortes de vertus curatives, même si nous n'avions jamais rien dévoilé de tel. Malgré tout, un trafic s'opéra tranquillement. Un champignon du Dôme coûtait désormais plus cher qu'une truffe! Alors les prospecteurs et les escrocs, flairant l'aubaine, venus des quatre coins de la mégapole commencèrent tranquillement à infiltrer le Dôme en creusant des tunnels. Cependant, une fois rendus à l'intérieur, ils étaient tolérés par les « non-égos » qui n'hésitaient pas à leur offrir autant de champignons que les visiteurs espéraient pouvoir en rapporter vers la mégapole, et ce, sans jamais rien demander en retour. On donnait inconditionnellement, pendant que les intrus en profitaient pour faire fortune. Or pour les habitants des Dômes, la joie et le plaisir de donner sans compter surpassaient vraiment tout. L'implantation du ventricule abdominal avait généré de nouvelles connexions cérébrales ainsi qu'une nouvelle génération d'enfants nés avec le quatre-vingtième organe du corps humain déjà en eux. La vie sous les Dômes était décente. On avait retrouvé le sens de la dignité dans le partage.

Au fil du temps, les plus habiles des envahisseurs, complètement dépourvus de scrupules, avaient perfectionné leur art, car plus que les champignons, l'éllixir optimisait leur bien-être autant physique que mental. Lorsqu'ils s'apercevaient que deux personnes s'apprêtaient à dégorger l'éllixir, ils s'interposaient entre les deux pour se faire nourrir. Loin de bousculer les indiscrets, les « non-égo » attendaient patiemment qu'ils se rassasient. Ces trafiquants qui au-dehors s'étaient mis à faire fortune, et qui en contrepartie, ne rendaient absolument aucun service, pullulaient de plus en plus sous le Dôme. Certains emménageaient même pendant la saison estivale avec leur famille. Les « non-égos » les traitaient comme s'ils étaient leurs propres enfants. Ils les soignaient, les portaient, les nourrissaient, bref s'en occupaient. D'après nos observations, nous avons quelques hypothèses : soit les « égos » avaient perfectionné l'art de la caresse buccale, soit ils transportaient avec eux des odeurs de la ville dont les plus nostalgiques s'enivraient, soit ils dégageaient des phéromones qui les rendaient plus irrésistibles que les altruistes entre eux. De toutes les façons, on en profitait de plus en plus pendant que petit à petit, je perdais le contrôle du projet. Je tentai désespérément de trouver une solution à temps. Je retournai lire *La Vie des Fourmis*, me souvenant qu'il y avait tout un chapitre consacré aux parasites : « les Ateomes européens et les Xenoduses d'Amérique, choisissent même leurs villégiatures et ont deux domiciles, passant l'hiver chez les Formica et l'été dans le nid des Myrmica. On en compte à ce jour trois ou quatre cents espèces, bien que celles des régions tropicales soient encore mal connues. Les fourmis les adorent à tel point et leur sont si passionnément assujetties, qu'elles entourent les larves de leurs favoris de plus de soins que les leurs et qu'en cas de danger elles les mettent d'abord en sûreté. Ils sont l'unique tare, le seul, mais le grand vice de la vertueuse, sobre, austère et laborieuse république et s'affirment parfois un véritable fléau social aussi meurtrier, aussi fatal à la race que l'alcoolisme aux humains. Ils conduiraient infailliblement à la ruine et à la mort toute colonie qu'ils infestent, si un heureux

hasard ou une providentielle erreur de la nature ne restreignait leur prolifération. D'abord non contents de la régurgitation, ils dévorent volontiers la progéniture de leurs hôtes; et d'autre part, les ouvrières qu'ils démoralisent et rendent en quelque sorte toxicomanes ne donnent plus aux larves les soins minutieux qu'elles exigent; si bien que ces larves mal nourries ne produisent que des "Pseudogynes", c'est-à-dire des femelles dégénérées et infécondes ». Prise d'un indescriptible vertige mêlé d'une nausée combinée à une série de petits chocs électriques, des étoiles noires apparurent dans mon champ de vision. Mon cerveau était en crise. Se déclencha alors une série de migraines qui n'allaient que s'amplifier. Je ne pouvais pas laisser la nature que j'avais trafiquée suivre son cours. Il n'y avait plus que des étoiles noires dans mon champ de vision. J'étais à court de solutions. Je me branchai à Iris, tant les idées que j'avais pour contrer le phénomène qui s'était développé dans les Dômes m'effrayaient.

— Bienvenue au Centre de Médiation Intégrée, je m'appelle Iris. Aujourd'hui nous allons explorer comment maîtriser le stress. Prenez une position confortable, le dos droit... Ouvrez votre poitrine de sorte que vos poumons ne soient pas comprimés. Relaxez votre corps et gardez le visage et les mains détendues... et... seulement quand vous êtes prêts... permettez à vos yeux de se refermer et *cachez ce désastre que je ne saurais voir*. Tout le monde vit du stress, certaines personnes plus fréquemment que d'autres. Dix millions de personnes souffrent de divers troubles liés au stress tels que la fatigue chronique, les douleurs physiques, les maladies auto-immunes, *les migraines*. Le stress peut entraîner diverses dépendances, causer de l'anxiété, de l'insomnie et la dépression, dix fois plus répandues qu'à la génération précédente. À l'aube de ce XXII^e siècle, nos systèmes nerveux ne sont pas faits pour traiter autant d'agents stressseurs *même s'ils sont gouvernés par un cerveau constitué d'environ cent billions de neurones, qui à leur tour peuvent permettre jusqu'à 50 000 connexions à d'autres cellules pour faire le travail*. Lorsque nous sommes sous son emprise,

des hormones telles que l'adrénaline et le cortisol sont relâ... *je sais, je sais, enchaîne!* Ce qui prédispose le corps à affronter une situation d'urgence *comme un génocide*. Nous pouvons sentir l'effet dans notre corps : le cœur bat plus vite, nos muscles se contractent, notre pression sanguine augmente, nos sens s'aiguisent... *notre cerveau implose*. Cet état de fuite ou de lutte est la réponse du corps pour se protéger. Le stress peut sauver des vies, nous rendant alertes lorsqu'il s'agit de mettre le frein pour éviter un accident ou de manœuvrer rapidement pour se tasser du chemin *ou encore de rapatrier dix mille agneaux chez les hyènes*. Donc, vous pouvez voir comment le stress peut être utile *pour nous tétaniser*, mais il devient inutile lorsqu'il constitue un état d'alerte permanent. *Oh! je sens l'espoir renaître...* stress que nous éprouvons dans notre esprit ne se répercute pas seulement sur notre corps, mais altère notre pensée *depuis le temps que j'en rêve*. La bonne nouvelle, c'est que nous avons le pouvoir de refaire les connexions *dans cent millions d'années d'ici ouais...* stress provient de problèmes que nous avons l'impression de ne pas pouvoir contrôler ou qui nous incommode *parce que c'est nous qui les avons créés*. En effet, on peut dire *sans rien exagérer que je suis un tantinet INCOMMODÉE!* Nous avons cette conviction que si nous réparons chaque problème tout ira pour le mieux *dans le meilleur des mondes possibles...* Le hic, c'est que lorsque nous réglons un problème, peu de temps après, un autre survient. Nos problèmes changent comme nous, les problèmes ne disparaissent jamais... *Je crois que je vais aller cultiver leurs jardins*. Mais nous pouvons changer la façon dont nous percevons ces problèmes et la façon dont nous y répondons... Inspirez... Expirez... Si votre esprit part à la dérive, avec une acceptation totale, *absolument*, revenez doucement à la respiration. Soyez totalement présent avec l'expérience d'être simplement assis, d'être *ou ne pas être...* peu importe ce que cela implique d'un moment à l'autre. Une respiration après l'autre... après l'autre... respirez dans la paix et la tranquillité... expirez toute forme de stress ou de tension... inspirez le moment présent... le seul

qui compte... Maintenant, prenez un moment pour prendre conscience de comment vous vous sentez... *complètement déconnectée!* Il est important de pratiquer ceci spécialement lorsque votre niveau de stress est particulièrement élevé. Une des techniques que vous pouvez employer est la technique s.t.o.p. : s pour stop, t pour tenter de respirer, o pour observ...

Ça y est! J'étais bel et bien submergée par l'ensemble de l'œuvre. Bientôt les stocks de champignons, de bétail et de céréales provenant des Dômes commencèrent à manquer. Le taux de criminalité de la mégapole augmentait au même rythme que les denrées manquaient, mais je refusais de produire d'autres capsules, même si on m'avait soudoyée et menacée. L'excessive tolérance des altruistes allait entraîner leur extinction. Les usurpateurs qui avaient décidé de rester sous les Dômes, ne travaillaient certes pas, mais se reproduisaient allègrement, totalement insouciant. En refusant d'apprendre comment cultiver la terre, ils avaient eu raison des autres qui, devenus de moins en moins nombreux, finissaient tous par mourir vidés et exténués à force de se prodiguer. Il avait fallu moins de sept ans pour que les trois communautés, qui avaient réussi à vivre en symbiose, se nécrosent.

J'assistai à l'hécatombe en direct de mon écran. Tous finirent par mourir. Cependant, je recevais encore des données pour le code 07DF-3244-234-789. Dory-Line était-elle encore en vie? S'était-elle échappée par un des tunnels? Mais dans quel secteur de la ville allait-elle aboutir? On allait tout lui prendre parce qu'elle allait tout donner. Je devais absolument la retrouver à temps, la ramener au labo, l'opérer et lui enlever ce qui allait la perdre. Je la trouvai au détour d'une ruelle, à moitié nue en train de fouiller les poubelles derrière un restaurant. Elle avait faim et mangeait les restes d'un repas gaspillé. La commissure de sa bouche avait été élargie. Elle saignait. Je m'approchai d'elle. Elle souhaitait que je l'aide à ramasser tout ce qui ferait un bon compost. Je souffrais terriblement de la voir ainsi. Elle était calme, affairée, ne semblant éprouver aucune

douleur, aucun malaise apparent. Après m’être confondue en explications, je la suppliai de venir avec moi au labo afin que je puisse lui retirer cet organe de malheur.

— Pourquoi? Moi je suis parfaitement heureuse comme ça.

— Mais ici tu survivras pas si je t’opère pas!

— J’ai conservé du mycélium...

C’est ainsi que j’avalai ma dernière capsule pour elle.

L'Extrudeuse

1,5 mégatonne en 1950

280 mégatonnes en 2011

311 millions de tonnes en 2014

322 millions de tonnes en 2015

25 milliards de tonnes d'ici 2050.

Notre production de plastique augmente exponentiellement. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, nous en avons accumulé 8,3 milliards de tonnes, dont 6,3 milliards sont des déchets. Seulement 9 % ont été recyclées, 12 % ont été incinérées et 79 % sont accumulées dans des décharges ou dans la nature, faisant en sorte que nous aurions réussi à créer un 7^e continent au nord du Pacifique. Le Christophe Colomb de cette fabuleuse découverte serait le navigateur Charles Moore qui, au retour d'une course en bateau à voile entre Los Angeles et Honolulu en 1997, aurait décidé d'emprunter une voie normalement évitée par les marins. Ainsi, il aurait pénétré au centre de la gyre du Pacifique Nord, où les pressions sont hautes et les vents sont faibles, naviguant jour après jour dans un ventre de plastique, sans jamais apercevoir de poissons, de dauphins, de baleines ni de grand cachalot blanc. En 2050, on prévoit qu'il y aura plus de plastiques de que poissons dans l'eau, dont l'humain est constitué à 78 % quand il sort du ventre de sa mère.

Avec une production d'environ 54 mégatonnes en 2001, le polyéthylène $[(-CH_2-)_n]$ est un polymère de synthèse très consommé. Les plus répandus sont le polypropylène $[(-CH_2-$

$\text{CH}(\text{CH}_3)-\text{n}]$, le polyéthylène, le polychlorure de vinyle $[(-\text{CH}_2-\text{CH}(\text{Cl}))-\text{n}]$, le polystyrène, le polyuréthane et le polytéréphtalate d'éthylène (PET ou PETE). Le plastique à usage éphémère qui entre par exemple dans la fabrication des bouteilles d'eau ou des pailles représente plus de 44 % de la fabrication totale de ces polymères et l'emballage forme la plus grande partie de cet usage jetable des plastiques. Quant aux polymères à usage agroalimentaire, ils représentent plus de la moitié de ces 54 mégatonnes. Les secteurs du bâtiment, de l'automobile, de l'électricité-électronique et du vêtement demeurent tout de même de grands consommateurs de plastique au sein desquels se trouvent nos meilleurs clients.

Depuis la création de la Société Hexaleim, nous avons progressivement augmenté nos effectifs pour répondre à la demande croissante de notre clientèle insatiable. Pour accommoder toutes ces nouvelles vagues d'ouvrières spécialisées, il nous avait fallu construire des espaces de travail de plus en plus optimaux. Au début, nous étions plutôt bien organisées. Chacune avait son cubicule, ce qui nous allouait une certaine place pour réfléchir en paix sans pour autant être complètement séparées des autres chimistes qui, comme moi, devaient sans cesse composer de nouveaux polymères en collaboration avec les ingénieures. Chaque membre avait son espace de travail, aménagé selon le type de plastique à produire ou à inventer. Nous jonglions avec les propriétés des divers plastiques pour les rendre toujours plus performants. Qu'il s'agisse de pièces moulées par injections, de tubes, de tissus, de mastics, de cosmétiques, de revêtements, de films, de fibres, de jouets, rien ne venait freiner notre imagination. Cependant, il y avait encore beaucoup trop de demandes sur le marché pour des matières naturelles telles que le métal, le verre, le bois, les fibres végétales. Sans compter le cuir, la fourrure, la laine, la soie ou la cire d'abeille qu'il fallait cesser d'utiliser pour ne pas provoquer une autre révolte d'adeptes de véganisme dont le dernier coup publicitaire avait été de coucher une dizaine de véganes nues et ensanglantées sur la place publique,

dans des barques de styromousse enveloppés de pellicule cellophane fabriquées chez nous! Tout ceci en espérant nous convaincre de cesser de manger de la viande. Les mères avaient crié au scandale, les pères avaient eu le goût de manger du barbecue pendant qu'une des militantes s'était étouffée sous le plastique qu'elle avait oublié de perforer. Il y avait tant de produits que nous n'avions pas encore été capables de rendre plus attrayant que leurs versions organiques. Un de ces exemples était notre pelouse synthétique avec son terreau granuleux que nous avons seulement réussi à vendre aux propriétaires de petits terrains de camping sans convaincre les propriétaires de terrains de golf d'en faire autant. À chaque été, nous devions faire face à une pénurie d'eau potable, sans qu'un brin d'herbe de ces gazons jaunisse. Des quatre mille marques de commerce répertoriées, je faisais partie de l'équipe qui avait, entre autres, inventé le Kevlar, le Styrofoam, le Nylon, le Tupperware, le Lexan, le Dacron, le Tyvek, le Teflon et le Silicone. Nous en avons fait des expériences depuis l'invention de la Bakélite, du Plexiglas et du Formica!

Avec le temps, l'entreprise en était venue à la conclusion qu'elle allait être obligée de miser sur l'innovation qui devait impérativement s'accélérer, car d'autres ouvrières, que nous appelions les prospectrices, avaient réussi à augmenter nos réserves de matières premières. Malgré les fluctuations du marché des hydrocarbures, elles rapportaient de plus en plus de pétrole, de gaz naturel et de charbon, qu'elles stockaient dans nos entrepôts et qui maintenant étaient au maximum de leur capacité. D'autres étaient devenues expertes dans l'art du vapocraquage du naphta, ce précieux liquide transparent issu de la distillation du pétrole. Cela contrariait la direction, car ces matières, transformées en polymères ou résines, étaient extrêmement sensibles à la température et pouvaient s'enflammer facilement. Les ventileuses travaillaient donc jour et nuit pour garantir la constance de la température à laquelle il fallait maintenir les différents réservoirs. Mais nous

emmagasinions plus vite que nous pouvions agrandir l'aire d'entreposage. Il fallait donc repenser l'espace afin de le maximiser davantage.

Ainsi, les murs de nos cubicules étaient tombés, et avec eux, le peu d'espace personnel qu'il nous restait, emportant avec lui mon envie de créer des polymères à biodégradation programmable. Nos architectes avaient suivi le modèle à aire ouverte. Elles n'avaient conservé que quelques bureaux fermés pour les superviseuses et les gestionnaires des divers secteurs. La Direction nous avait promis que cette nouvelle approche allait encourager une « meilleure collaboration », « favoriser l'innovation » et « offrir un milieu de travail plus égalitaire ». Elle tentait de nous faire avaler que toute cette nouvelle configuration était devenue la norme pour toutes les entreprises valorisant la « réflexion prospective » telle que la nôtre. Or, nous n'étions pas dupes, il s'agissait d'abord et avant tout de couper dans les dépenses et l'espace au détriment des membres. Imperceptiblement au début, nous allions perdre également les derniers centimètres carrés d'espace mental dont nous avions désespérément besoin pour nous renouveler. Peu de temps après, notre imagination collective avait cessé de s'envoler et la chimie de groupe était pratiquement disparue. Je n'arrivais plus à me concentrer. Le bruit incessant et le buzz constant des ouvrières constamment affairées ne me permettaient plus que de faire des tâches répétitives. Je ne pouvais plus penser. L'innovation était devenue une chimère en déroute qui ne nous visitait plus. Nous étions entassées les unes sur les autres à fabriquer les mêmes plastiques depuis quinze ans. Afin d'écouler plus rapidement les stocks de résines, l'entreprise avait embauché davantage de manutentionnaires pour accélérer la fabrication des granulés de plastique qui dès lors s'accumulaient partout. Nous les faisions fondre et les moulions à une vitesse telle que nous craignions que les accidents de travail, de plus en plus fréquents, nous fassent disparaître pour de bon.

La chimie de groupe ne s'améliorait pas et pour tenter de contourner le problème, l'espace avait encore une fois été réaménagé et séparé en zones. Lors de ce remaniement, nous avions cette fois perdu notre surface désignée. L'idée d'avoir notre propre station de travail était devenue un concept complètement révolu. La Société Hexaleim voulait devenir plus dynamique et flexible. Ce qui voulait dire que nous devions être encore plus ductiles. Pourtant, je me contractais de plus en plus. Avec des places semi-définies pour prendre des appels, rencontrer des membres ou faire des sessions de remue-méninges, nous étions désormais libres de nous déplacer où bon nous semblait, mues par l'état d'esprit dans lequel nous étions à divers moments de la journée. Comme nous bougions constamment, chaque zone offrait la possibilité de transformer l'espace en conséquence et de contenir un nombre record de travailleuses. Les murs étaient devenus des fenêtres, brouillant désormais les frontières entre l'espace de travail, l'espace public et l'espace personnel. Je détestais. Le bourdonnement lié à l'activité incessante autour des machines, des membres qui marchaient, se parlaient, se perchaient partout en tout temps avec leurs appareils pour travailler ou se rencontrer dans des salles où j'assistais sans le vouloir à tout, parce que même si on avait remis des cloisons du sol au plafond, tout était désormais transparent. Ce qui me désorientait complètement! On voulait nous exposer de plus en plus aux autres, puisque, paraît-il, cela procure de nombreux bienfaits sur la santé mentale. Mais la surstimulation visuelle et sonore m'éteignait à petit feu. Je fuyais mes collègues chimistes et je ne savais plus trop qui étaient les ingénieures. Depuis qu'on avait de surcroît réaménagé les lieux avec des téléviseurs, des consoles de jeux, des fauteuils, une cuisine complète où le café et les repas étaient fournis à volonté, certaines d'entre nous se sentaient comme à la maison tandis que d'autres sentaient qu'elles avaient perdu la leur. Puisque le « confort » était au rendez-vous, les exigences quant aux heures de travail avaient augmenté. Certaines ne sortaient plus du tout et dormaient dans les zones de lounge plutôt que de se perdre dans les heures

de voyageant pour simplement rentrer se coucher dans leur lit chez elles. C'était spécialement le cas des ventileuses qui avaient toujours peur que les conditions météorologiques ou le système de climatisation fassent varier la température des entrepôts et de ne pas être là pour en contrôler les fluctuations. D'autant plus que la connectivité permanente et les distractions en continu exacerbent les frustrations et réduisaient l'attention au travail. Pendant que les spécialistes en relations interpersonnelles tentaient de régler le problème, plusieurs d'entre nous faisons des burnouts. Peu importe le temps qu'il faisait, nous étions également aux prises avec les virus qui se répandaient plus vite depuis que nous fonctionnions sous ce que la Direction appelait le Nouveau Régime Optimisé (NRO). Le taux d'absentéisme grimpait en flèche et les ouvrières prenaient de plus en plus de jours de maladie. Pour combattre le climat, nous sécrétions davantage d'hormones de stress et pour sauver ce qui nous restait d'énergie, nous déclinions les communications face à face et les augmentions électroniquement au point tel que nous faisons planter le réseau au moins une fois par semaine. Beaucoup d'échanges et d'idées se perdaient, peu d'entre nous étaient capables de penser et d'échanger, surtout depuis que tout le monde pouvait nous observer et nous entendre. Je me sentais de plus en plus isolée, mais on me voyait de partout. Je n'avais nulle part où aller. Ne me sentant plus vraiment utile, je devenais jetable. Je pouvais rester figée ainsi durant des siècles dans cet environnement. Pendant que mon esprit s'empoisonnait, se cassait et m'intoxiquait de ses hypothèses refoulées qui se décantaient et remontaient à la surface comme autant de chaînes linéaires de polymères ramifiés : je savais que les plastiques pouvaient cheminer dans des organismes et que ceux qui se fixent à d'autres particules ont un effet inconnu, je savais que le polychlorure de vinyle, le plastique numéro 3, aussi appelé PVC ou vinyle, contenait des phtalates et des produits chimiques qui pouvaient être ingérés lorsqu'un enfant mettait un jouet ou un biberon dans sa bouche, affectant potentiellement son système immunitaire et hormonal, je

savais que le polystyrène, le plastique numéro 6, utilisé dans la fabrication de la styromousse, d'ustensiles en plastique, de couvercles de tasses à café et j'en passe, contenait du styrène, un composé d'où se dégage du plastique lorsque celui-ci est exposé au gras et à la chaleur et que les effets à de faibles expositions n'étaient pas encore bien compris, tandis qu'une exposition prolongée ou à forte dose, comme pour les travailleuses à l'usine, pourrait être toxique pour le cerveau, le système nerveux, le foie et les reins, je savais que le polycarbonate, le plastique numéro 7, utilisé dans la fabrication des bouteilles d'eau réutilisables, des biberons et des verres jetables, contient du bisphénol A, un composé chimique qui affecte le développement fœtal et qui pouvait occasionner de l'hyperactivité, une puberté précoce, de petits testicules ou une prostate élargie et, à l'âge adulte, des taux de sperme faibles. Je connaissais ces études qui recommandaient aux autorités publiques d'interdire la présence de ce composé chimique dans les objets pour enfants. Enfin, je savais que la pollution qu'engendre le plastique une fois enfoui met entre cent et mille ans à se dégrader et produit du méthane, un gaz à effet de serre vingt fois plus puissant que le CO₂ et que s'il est simplement jeté dans l'environnement, le plastique est ingéré par les animaux et contamine en se dégradant les terres, tous les cours d'eau, de la rigole aux océans, et que le thon dans mon assiette me le faisait ravalier.

C'est au son de la sirène, mais surtout à l'odeur des émanations qui arrivaient de la zone de compoundage que je m'extirpai de la toxicité de mes pensées. La situation était urgente. Il y avait un débordement dans la salle des machines. Le réservoir de l'un de nos plus gros malaxeur-extrudeur, qui rend le formulat homogène en mélangeant la résine, les charges, le plastifiant et les additifs, avait cédé. Celles qui essayaient de colmater les brèches, se faisaient engluier et brûler vives. L'abcès était crevé, le foie renvoyait la marchandise, le volcan était en éruption lente. J'avais mal au cœur, je vomissais. Je regardais couler le plastique en fusion et d'autres espéraient qu'il

durcisse au plus vite sans atteindre les zones d'entreposage, surtout celles qui contiennent les stocks de naphtha. On cherchait une stratégie, on tentait de récupérer la formule du composite afin de trouver ce qui pourrait en accélérer le durcissement ou en contenir la propagation. Je savais qu'il fallait absolument identifier ce que les ouvrières avaient utilisé comme résine ou polymère de base, mais la seule chose qui me revenait en tête était ce ver d'oreille qui tissait son voile et recouvrait mes pensées : « *la Société Hexaleim travaille sur une multitude de résines, dont chacune possède des caractéristiques qui lui sont propres et la rendent adaptée à certaines applications. En intégrant une large gamme d'additifs, de charges et de renforcements, on peut obtenir un grand nombre de propriétés de conductivité, d'ignifugation, de résistance à l'usure, structurelles et pré-colorées. Nos ingénieures et nos chimistes choisissent les additifs de manière indépendante, uniquement sur la base de vos critères. Par exemple, on peut ajouter différentes quantités de fibres de verre afin d'augmenter la rigidité d'une résine qui est plus flexible que voulu. Le compoundage est effectué en plusieurs phases. La résine et les additifs sont alimentés à une extrudeuse où ils sont mélangés. La matière en fusion ressort de l'extrudeuse en cordons d'un diamètre sensiblement égaux à ceux d'une paire de chaussures. Ces cordons sont refroidis et découpés en granulés que nous vérifions avec soin. En effet, ces granulés doivent passer dix contrôles internes de qualité avant d'être livrés et utilisés pour des moulages par injection ou des extrusions de feuilles. Oui, le compoundage de matières spéciales est une science exigeante, mais créatrice! La Société Hexaleim imagine et conçoit une vaste gamme de matières exceptionnelles spécialement formulées pour résoudre tous vos problèmes d'application, le tout livré dans les délais les plus courts sur le marché.* »

Totalement empêtrée, j'étais un cordonnier bien mal chaussé. Je fusionnais avec le problème tandis que d'autres tentaient de contrer l'étalement avec d'épaisses feuilles de plexiglas qui étaient sur le point d'être livrées, un peu plus grandes qu'une porte de maison et épaisses

comme la baie vitrée autour des patinoires au hockey. Il fallait être au moins deux pour en transporter une et au moins quatre pour la maintenir en place à l'endroit indiqué. On tentait de former une clôture aussi étanche et haute que possible afin d'emmurer la masse gommeuse qui tranquillement ralentissait sa course en devenant de plus en plus onctueuse. On espérait que le contact des deux matières plastiques n'allait pas provoquer de réaction catastrophique. Certaines se brûlaient le corps à vouloir tenir les parois en place et étaient aussitôt remplacées par d'autres. Tout à coup, la masse semi-liquide se mit à changer de consistance puis à se gonfler. Nous avions assurément affaire à une mousse synthétique fermée dont les propriétés isolantes thermiquement et acoustiquement comble tout l'espace, contrairement à une mousse ouverte qui pouvait absorber les liquides et laisser passer l'air comme une éponge. Car, au fur et à mesure qu'elle remplissait l'espace, de plus en plus contrainte par les parois de plexiglas, la mousse poursuivait son expansion vers le plafond. Les voix et les cris de celles qui étaient restées à l'intérieur de la zone étaient étouffés par le polymère, probablement du polypropylène expansé, de l'urée-formaldéhyde, ou du polystyrène extrudé, comme le Styrofoam. Il fallut attendre que la réaction chimique se termine pour que j'en sois absolument certaine.

Au total, tout près de deux cents mètres cubes avaient été embourrés en pétrifiant au moins cinq mille ouvrières qu'il avait été impossible et inutile de dégager. Depuis, on avait reconstruit les zones autour de ces murs opaques dont on pouvait voir ça et là certaines parties des corps inanimés pris dans la mousse durcie. La Direction en avait fait un monument, une sorte de mausolée pour que jamais nous oubliions ce qui s'était produit. Elle avait aussi renouvelé la machinerie qui avait été engloutie et le travail avait repris de plus belle. La tragédie nous avait toutes galvanisées. Jamais nous n'avions été aussi productives et conséquemment, de nombreuses travailleuses avaient été mises à pied.

Depuis l'accident, un nouveau bruit de fond a commencé à gronder. Une agitation inhabituelle se fait sentir, le changement souffle et pousse les derniers relents d'émanations toxiques vers les bouches d'aération. Cependant, nous sommes plus désordonnées qu'à l'habitude. Le changement d'air nous affecte. Des sept mille membres que nous étions, tout près de cinq mille se disent prêts à quitter Hexaleim et fonder une nouvelle société où nous allons pouvoir créer de nouveaux polymères à biodégradation programmable tels que nous les avons imaginés des années auparavant. C'est à cette occasion que j'ai renoué avec mes collègues chimistes et ingénieures et que nous avons réussi à convaincre les troupes que désormais nous n'allons plus jamais fabriquer de plastiques non biodégradables. Ensemble nous aspirons à ce que tout ce qui sera produit là-bas soit renouvelable, compostable ou nourrisse la terre plutôt que de l'empoisonner comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant. Les combustibles fossiles, c'est terminé. La direction s'organise pour nous accommoder. L'incertitude nous guette toutes, mais la richesse de notre savoir collectif et le désir de nous renouveler, nous empêchent de reculer. Nous nous rappelons que nous avons toujours été libres de nous envoler vers d'autres territoires inexplorés. Je pressens que là-bas, je trouverai enfin l'espace nécessaire pour m'oxygéner le corps et l'esprit. J'espère avoir le temps de ré-approprier la nature qui possède des secrets que j'ai à peine réussi à explorer chez Hexaleim. Pour ce faire, les récolteuses et prospectrices devront apprendre à repérer puis récolter de nouvelles sortes de matières premières telles que l'amidon du blé, du maïs ou du chanvre ou encore les polysaccharides des algues qui prolifèrent et étouffent certains cours d'eau. Nous devons également inventer tout un système nous permettant de récupérer, ce que les poètes parmi nous ont nommé les « larmes de sirènes », ces petites billes de plastiques en suspension dans l'eau qui échouent sur les plages, afin que nous puissions nous en resservir comme granulés.

Le jour du départ, l'excitation est à son comble. Je ne sais pas très bien où nous allons exactement. Mais je sais que je volerai vers de vastes étendues avant de pouvoir repérer ce lieu où nous pourrons nous établir et qui s'érigera en symbole de notre nouvel engagement. La journée est idéale, la température est parfaite, le soleil brille au point d'en être aveuglant. Chacune est chargée d'emporter une part du matériel nécessaire à la construction du contenant et la production du contenu. J'ai mes plans, mes échantillons et mes formules. Nous sommes toutes entassées devant la porte. Certaines d'entre nous font leurs adieux à celles qui continueront de fabriquer comme avant. Les premières vagues d'ouvrières, les plus impatientes et les plus aventurières, ont déjà décollé. Des milliers d'autres, surexcitées, prennent leur envol. Je me suis placée parmi les dernières et savoure ce moment de frénésie historique. Nous allons finalement quitter la société mère pour en fonder une autre plus modeste, plus idéale, et nous irons plus loin. Mais ce grand déménagement, si parfait dans ma tête, ne se déroule pas comme prévu. Une fois sorties, la majorité d'entre nous, n'étant plus acclimatée à tant de liberté, tente de fuir ou fige fatalement sur place à défaut de savoir d'avance ou de voir à l'horizon l'endroit où il faut aller. Outre les prospectrices, qui ne sont pas encore affectées par la chaleur, trop habituées à sortir pour trouver de nouvelles ressources, les autres, de plus en plus déroutées, semblent se métamorphoser au fur et à mesure qu'elles tentent de suivre le déroulement de la marche. Le bruit court que le moral des premières qui sont sorties fond tranquillement sous les rayons du soleil ardent tandis que les corps perdent de leur rigidité. Les bras chargés s'allongent pour toucher le sol ou s'étirent pour s'agripper aux autres tandis que les têtes s'affaissent sur les bassins qui glissent sur les pieds, liquéfiés. Celles qui se rapprochent des autres s'y fusionnent et certaines provisions minent le parcours d'explosions. Toutes deviennent malléables, s'étalent sur le sol en s'abandonnant. Je suis sur le seuil de la porte, la dernière à passer. Contrairement à toutes les autres, j'hésite, même si je sais que je suis

maintenant contaminée de toute cette matière que nous avons nous-mêmes générée. Les activités normales doivent reprendre sur-le-champ. La société mère ne veut pas disparaître avant son heure et se sait désormais plus en sécurité entre ses propres murs que n'importe où ailleurs. Normalement, elles auraient dû me pousser dehors, car chaque minute d'hésitation, la porte ouverte, les met en danger. Suis-je encore nécessaire? Elles attendent que je fasse un choix. Je regarde l'étendue de la voie qui a été entreprise par nous toutes, pavée d'un amalgame impossible, qui une fois durci, je l'espère, sera plus lisse pour les prochaines qui oseront s'essayer à nouveau.

Depuis que les architectes ont aménagé un jardin extérieur sur le toit d'Hexaleim, je m'échoue là presque immobile. Il y a une fontaine, du gazon, des haies d'aubépines pour briser le vent, quelques arbres, dont un pommier, des fleurs sauvages pour « attirer les abeilles » et plusieurs variétés de roses. Absolument tout est en plastique. Le soleil fait de plus en plus de bulles sur ma peau. Je pétille en attendant d'exploser comme un champignon nucléaire pour montrer au ciel tout le potentiel d'une nature synthétiquement modifiée et parfaitement bien moulée.

La Termitière

*Publié le 21 décembre 2018 à 7 h 11 par l'Agence France-Presse, New Delhi. **Une Indienne donne naissance à un bébé en se pendant.** Une femme indienne a accouché d'un bébé vivant en se donnant la mort par pendaison dans une ville du centre du pays, a indiqué vendredi la police locale. Le nouveau-né, un garçon, a été découvert jeudi par les forces de l'ordre et était retenu par le cordon ombilical juste au-dessus du sol dans la ville de Katni, alors que le corps de sa mère était suspendu à une poutre. « En se pendant, tant d'hormones de stress ont dû être émises qu'elle a rapidement accouché. Elle a juste poussé le bébé. Il a dû naître en quelques secondes alors qu'elle était en train de se pendre », a expliqué à l'AFP Anshu Jindal, une gynécologue et obstétricienne indienne. « Vous ne pouvez pas donner naissance quand vous êtes morte. Il faut que le sang circule », a-t-elle précisé. Le suicide fait des ravages chez les femmes indiennes, qui représentent 36 % des femmes suicidées à travers le monde, selon une étude scientifique récemment publiée dans la revue The Lancet. Elles étaient probablement sous-alimentées, trop pauvres, mariées de force trop jeunes ou enceintes trop jeunes, usées par la violence domestique bien avant l'âge où les parents occidentaux refilent leur portable à leur ado pour en justifier un nouveau. On se trouve un petit raccourci logique et préfabriqué quand on n'arrive pas à comprendre toute l'étendue de la sociopolitique d'un pays. D'autant plus qu'avec le problème de surpopulation... Bref, c'est avec cette nouvelle en tête que débute officiellement ma première journée au FIBT (Fertility Institute of Biology and Technology) et avec la mise en œuvre d'un projet scientifique qu'on m'a demandé de rendre extrêmement populaire. Première étape, le biocasting : je dois repérer des femmes obèses en ligne afin de déterminer, avec l'équipe scientifique, laquelle aura le potentiel de devenir l'hôte la plus divertissante du monde. Lorsqu'on l'aura dénichée, j'aurai la responsabilité de construire son image et de faire grimper sa notoriété à*

des niveaux records. J'aurai toute une équipe à ma disposition qui, le moment venu, sera responsable de fournir en contenus exclusifs l'ensemble de nos plateformes. Selon les données recueillies, il s'agira également de bâtir des campagnes de marketing numérique en fonction de nos marchés. Elle doit absolument être aimée. Plus on l'idolâtrera, plus on voudra se procurer ses fameux embryons. Tel que je l'ai proposé, le processus sera incrémental. Il faudra d'abord intéresser la communauté scientifique afin de recruter les meilleurs chercheurs et de donner de la crédibilité au produit, séduire les fétichistes, puis convaincre les utilisateurs précoces de la faire connaître au-delà de leurs réseaux underground encore plus efficaces que les synapses de mon système nerveux. Je dois arriver à rejoindre le plus rapidement possible tous les futurs parents prêts à se procurer une progéniture à la fine pointe de la bio-ingénierie. La FIBT veut être cotée en bourse en moins de deux ans.

*Publié le 26 novembre 2018 à 11 h 44 par Helen Roxburgh, Agence France-Presse, Paris. **Chine : scandale après l'annonce de premiers bébés génétiquement modifiés.** Une ligne rouge éthique a-t-elle été franchie? Un scientifique chinois a affirmé lundi avoir fait naître les premiers bébés génétiquement modifiés, une annonce fustigée par de nombreux chercheurs comme un acte « dangereux » et « irresponsable ». He Jiankui, professeur d'université à Shenzhen, dans le sud de la Chine, a annoncé, dans une vidéo diffusée sur YouTube, la naissance, « il y a quelques semaines », de deux jumelles dont l'ADN a été modifié pour les rendre résistantes au virus du sida. Que de chemin avait été parcouru par le professeur depuis l'annonce de cette nouvelle, qui à l'époque avait fait scandale le temps que dure un feu de Bengale sur un gâteau. Hier, lors de la célébration du troisième anniversaire du projet ANTHROPOVO, les actionnaires étaient ravis. Certains s'étaient même présentés assortis de leurs enfants qu'ils exposaient comme la dernière génération à la mode. Tous les yeux de la communauté scientifique internationale étaient désormais*

tournés vers le FIBT (Fertility Institute of Biology and Technology) qui avait déroulé le tapis rouge pour l'occasion, partageant l'engouement généralisé pour les progrès accomplis par l'équipe menée par le professeur He Jiankui. Grâce à lui, les demandes en procréation assistée n'avaient cessé de croître, tout comme la vitesse de gestation des fœtus et qui peut maintenant être contrôlée. À l'heure actuelle, les capsules vidéo de Jiankui, vulgarisateur du phénomène, atteignent souvent un million de clics en moins d'une heure et que nous devons traduire illico. Outre les Américains, les Chinois, les Indiens et certains pays de l'Afrique du Nord figurent parmi les abonnés les plus nombreux. Mais le succès d'ANTHROPOVO, nous le devons surtout à notre Miss Bellicosus, suivie, mais surtout aimée, par nos 1,3 milliard d'abonnés sur l'ensemble de nos plateformes. Encore aujourd'hui, elle fracasse des records de popularité. Comme prévu, on s'arrache ses embryons. Il faut dire que l'équipe de caméramans et de photographes est douée pour mettre ses courbes en valeur et surtout son ventre grouillant de vies que certains ont même pu voir grossir à l'écran depuis ses débuts dans l'industrie de la porno. À l'heure actuelle, on ne voit presque plus sa tête, pas plus que ses membres d'ailleurs. Fertile et adorée comme une déesse, elle est notre propre version à la puissance dix de la Vénus de Willendorf.

C'est sur YouPorn, dans la sous-catégorie SSBBW (*Super-Sized, Big Beautiful Women*), qui inclut des femmes dont le poids est généralement supérieur à 400 livres, que je l'ai trouvée. Elle et son partenaire étant des adeptes de *feeding*, je sentais dans sa manière de la faire manger qu'il serait capable de l'engraisser jusqu'à la rendre immobile. Surtout si le FIBT subventionnait son régime. Les sexologues nous l'avaient confirmé : avec le temps, il allait dépendre encore plus d'elle et elle de lui. Il fallait donc absolument devenir fan numéro un de ce couple de *high-school sweetheart* originaire du BosWash en quête aveugle de célébrité comme Dieu leur avait ordonné. Avec mon faux profil d'admirateur, je l'ai amadouée à partir de son site Web en versant beaucoup d'argent

pour visionner ses petits films XXX, que je partageais le plus possible sur des sites en lien avec cette pratique sexuelle et au-delà. Les fétichistes sont très collaboratifs, ne se jugent pas et possèdent au moins deux séries de comptes virtuels, doublant les chances de transmission. C'est donc sous le couvert de conversations pseudo-érotiques que nous avons pu l'évaluer avant de lui faire notre offre. Psychologiquement, elle était déjà prête, mais elle devait absolument correspondre aux critères génétiques et physiologiques que l'équipe de généticiens du FIBT avait soigneusement élaborés. Finalement, d'après eux, même si de toute façon on allait lui retirer de l'intestin la totalité des bactéries responsables de la digestion pour la faire engraisser plus vite, elle avait déjà le potentiel de peser davantage que Marya Rosales qui, à son apogée, avait atteint 1036 lb, soit presque une demi-tonne. Elle était parfaite : fertile, jamais fécondée, pas diabétique. Elle était majeure, mais encore jeune. Elle avait la peau laiteuse (plus facile à éclairer avec les projecteurs) et élastique (sans vergetures). Nous voulions être les premiers à contrôler et diffuser le phénomène équivalant au *coming out* des personnes non hétérosexuelles. En plus, elle n'avait jamais consommé de drogues ni fumé la cigarette. Elle devait également être encore mobile pour au moins se rendre jusque dans la grande salle de notre laboratoire. Quant à son partenaire, il devait être suffisamment en forme pour vivre à ses côtés aussi longtemps qu'elle, la comblant au gré de nos fantaisies scénaristiques. Nous nous étions engagés à tout mettre en œuvre pour les maintenir dans un état de santé optimal, malgré le fait qu'ils n'allaient plus jamais revoir la lumière du jour. J'allais faire grossir leurs égos à mesure que Miss Bellicosus prendrait du poids. L'époque où elle engouffrait seulement une douzaine de beignes à la crème dans un petit montage vidéo de neuf minutes, où il lui faisait remuer sa graisse en détachant son pantalon, était révolue. Avec le FIBT, elle passerait de femelle fétichisée à mère idolâtrée en un temps record. On prendrait ses meilleurs ovules pour les dupliquer au fur et à mesure que les commandes entreraient, en lui implantant in

vivo autant de ses zygotes personnalisés que son partenaire aurait de spermatozoïdes. Sa matrice adipeuse nourrirait ses embryons jusqu'à la dixième semaine, puis ils seraient extraits pour être enfin livrés chez le ou les parents adoptifs. Cette nouvelle méthode de procréation collective allait enfin libérer des millions de femmes de tous les désagréments de la grossesse et permettre à quiconque le désirait de prendre enfin une part active dans le développement d'un fœtus nouvellement acquis. Grâce à l'innovation et à la recherche, l'Institut avait réussi à développer, en combinant nanotechnologie et bio-ingénierie, une sorte de coque ou vivarium translucide, où le parent adoptif pourrait rester branché avec l'Institut, tout en voyant se développer le fœtus, et surtout donner naissance au futur bébé sur demande. Selon la phase désirée de développement du nouveau-né, c'est-à-dire soit après les neuf mois traditionnels ou un à douze mois plus tard, les parents pourraient, selon leur niveau de confort, obtenir un bébé aussi développé que la plupart des mammifères dès les premières heures de vie extra-utérine. La grosseur du crâne n'étant désormais plus problématique, on pouvait donc choisir de déclencher la naissance à un stade de vie plus avancé, si ce n'est que pour éviter l'allaitement et la phase larvaire du nourrisson. La coque de gestation du fœtus avait déjà remporté le prestigieux prix de design du AMoM. Les concepteurs avaient confié s'être largement inspirés de la capsule décrite par l'exobiologiste Carl Sagan dans *Contact*, roman publié cinquante ans auparavant. D'après les commentaires sur les réseaux, peu de gens semblaient savoir de qui ou de quoi il s'agissait avant cet événement.

*Publié le 13 décembre 2018 à 10 h 40 par Redwan Ahmed, Agence France-Presse, Jessore, Bangladesh. **Le combat d'un homme pour sauver les arbres un par un.** Il arrache le clou rouillé du tronc d'arbre et le laisse tomber dans son seau : encore une monstruosité de plus qu'il a effacée du paysage. Ohid Sarder mène une croisade en solitaire pour nettoyer le Bangladesh. Défenseur convaincu de l'environnement, cet homme de 53 ans parcourt le pays à bicyclette afin de libérer*

les arbres des affiches et pancartes accrochées à leur tronc. Ce maçon a grandi en admiration devant Jagdish Chandra Bose, un botaniste bengalais de premier plan qui écrivit sur les émotions des plantes au XX^e siècle. C'est en son honneur que M. Sarder a commencé à planter des arbres dans le district central de Jhenaidag. Mais il s'est dit récemment que ce n'était pas assez. Depuis le début de sa campagne en juillet, il a collecté plus de 80 kilos de clous. « Vous savez ce qui me désole le plus? C'est que la plupart de ces pancartes font de la publicité pour des médecins, des avocats, des enseignants. Ils sont tous bien éduqués, pourquoi diable ne peuvent-ils s'abstenir de détruire les arbres? » Son travail attire des foules de curieux. « Personne ne fait vraiment ce genre de boulot. Les gens croient que je suis fou », dit l'intéressé. C'est pourquoi, dans une tentative de prosélytisme pro-arbres, il a accroché à l'avant de son vélo une pancarte pour expliquer leurs bienfaits et la nécessité de protéger la nature. Il demande aux autorités d'interdire ces affichages sauvages, en vain pour l'instant, et jure qu'il continuera le combat, convaincu que les gens sont de plus en plus conscients des changements climatiques et du besoin de protéger l'environnement.

Le défi concernant la partie du projet qui me revient désormais, c'est de faire comprendre aux scientifiques que lorsqu'ils exposent les divers processus (certaines parties du moins) durant leurs interventions à l'écran, eh bien, ils doivent le faire en jouant leur rôle de façon crédible! Pour les besoins de la télé réalité de Miss Bellicosus, qui avait été achetée par E!, une chaîne de NBCUniversal Cable Entertainment, nous avons dû changer le nom du projet ANTRHOPOVO pour Miss Bellico's Babies. Nous étions désormais partenaires de l'une des plus grandes sociétés de médias et de divertissement au monde spécialisées dans le développement, la production et le marketing de programmes destinés à un public mondial friand de culture pop. Pour l'occasion, il avait fallu réaménager le laboratoire souterrain, d'abord conçu pour prendre de l'expansion au gré de la prise de poids de notre reine des ondes, mais qui dorénavant devait accueillir un décor qu'on

n'avait pas prévu. On avait fabriqué une sorte de loge nuptiale ou – sanctuaire – où on pouvait voir Miss Bellicosus se transformer en impératrice, étendue sur un lit de soie, bougeant à peine, constamment nourrie et caressée par son indéfectible partenaire. Elle était aussi protégée par ses gardes du corps, continuellement nettoyée par ses suivantes, et priée par ses nourrices qui la délestaient de ses trop nombreux embryons dont l'extraction, dès que la tête se pointait et que le battement du cœur se situait entre les cent trente et cent soixante BMP, se faisait un peu comme on retire les tiques du chien, juste avant qu'ils ne se transforment en fœtus. Cette mise en scène durait le temps de l'enregistrement des émissions quotidiennes. Or, même après les quelques semaines de rodage, cette mise en scène de quarante minutes à peine passait difficilement en coulisses. Les techniciens de laboratoire, les professeurs et les scientifiques, qui doivent temporairement troquer le sarrau blanc pour une simili-tunique ou une armure d'inspiration gréco-romaine déterminée en fonction de leur rôle dans la série, acceptaient difficilement de jouer dans ce que certains d'entre eux appelaient plutôt la Divine Comédie.

*Publié le 21 mai 2029 à 10 h 40 par Sophie Marais, ACP, Kinshasa. **Le couple royal bat son propre record de fécondité pour une quatrième année de suite.** Miss Bellico est intarissable. Le rapport du FIBT indique qu'un embryon arrive maintenant à maturité toutes les deux secondes, faisant passer la moyenne de 42 760 à 43 000 extractions d'embryons en 24 heures. Du jamais vu! Si nous nous en tenons à l'estimation plus modérée de l'exobiologiste et mathématicienne Katharina Escherish, qui, chez Bellicosus, évalue à 30 000 par jour le nombre d'extractions, nous atteignons 10 950 000 embryons par an. « Autant qu'on ait pu me le confirmer, il ne semble pas que de jour ou de nuit, durant les 20 ou 25 années de sa vie de femme fertile, on interrompe quoi que ce soit », a-t-elle affirmé aux autorités. Seulement, avec le temps, de nombreux parents adoptifs se sont rendu compte que la plupart de leurs enfants, qui avaient toujours joui d'un état de santé*

optimal, devenaient aveugles ou asexuels une fois adultes. La révélation de ces prétendues tares par les parents révoltés s'était évidemment propagée aussi vite qu'un krach boursier. Je m'en voulais de ne pas avoir prévu de plan B pour colmater les brèches sur les réseaux. J'avais failli à ma tâche. De toute façon, Miss Bellicosus était devenue tellement énorme qu'on n'arrivait plus à la cadrer avec les autres à l'écran. Ils étaient, toutes proportions gardées, devenus trop petits par rapport à elle. Alors, les producteurs et la direction avaient convenu de repasser en boucle les émissions à partir de la toute première saison. On optimisait ainsi nos ressources puisqu'une baisse de la demande allait forcément venir. Or, depuis ce changement de programme, les cotes d'écoute se maintiennent. L'équipe du laboratoire est soulagée, ses membres n'ont plus à jouer de deuxième rôle. Certains scientifiques commencent à penser qu'il faudrait peut-être stabiliser sa taille, tandis que d'autres veulent continuer à fracasser des records pour la postérité. Étrangement, l'engouement pour les embryons de Bellicosus continue de se répandre à une vitesse maintenant inquiétante sur le marché international, surtout depuis la baisse de prix. On se préoccupe particulièrement de l'intérêt de certains pays d'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. Les données réelles sur les exportations vers ces divers marchés font mentir les pronostics financiers. Les autorités demandent des explications, les actionnaires jubilent en silence, les militaires doivent maintenant plancher sur diverses stratégies pour contrer le fléau de l'immigration illégale à venir, bien que les chiffres démontrent un ralentissement sur ce plan, selon l'ONU. On ne comprend plus les données et moi, je creuse, espérant trouver une réponse. Démographiquement, en théorie, il y a un non-sens. J'explore de nouveau le Web pour tenter de comprendre comment la démographie peut demeurer aussi stable sur les marchés de nos grands importateurs.

Je consulte le site sur les changements climatiques. Avant le projet ANTHROPOVO, bon an mal an, la planète gagnait environ 89 millions d'habitants par an (150 millions de naissances moins 61

millions de décès). Dans la revue américaine BioScience, plus de 15 000 scientifiques du monde entier signaient une « Alerte solennelle sur l'état de la planète » et proposaient treize mesures parmi lesquelles la huitième et la treizième faisaient directement référence à la démographie : « Réduire encore le taux de fécondité en faisant en sorte que plus d'hommes et de femmes aient accès à l'éducation et à des services de planning familial, particulièrement dans les régions où ces services manquent encore » et « Déterminer à long terme une taille de population humaine soutenable et scientifiquement défendable tout en s'assurant le soutien des pays et des responsables mondiaux pour atteindre cet objectif vital ». L'Afrique était plus que jamais le continent où allait se produire l'essentiel de la croissance démographique de ce siècle. Chez les deux géants démographiques asiatiques que sont l'Inde et la Chine, on notait une stabilité de la fécondité en Inde (2,3 enfants par femme) et une légère remontée en Chine (passant de 1,7 à 1,8 par rapport à l'étude précédente). Depuis les années « post-politique de l'enfant unique », la fécondité était tout de même restée stable, accusant même une légère baisse. Pourtant, ces pays avaient importé environ les trois quarts de la production d'embryons de Bellicosus en moins de 10 ans, ce qui équivalait à 75 millions d'individus.

J'aboutis sur l'Internet clandestin, je reçois une demande. On veut savoir si j'ai besoin de Gen-0 ou d'Yggdrasil. Difficile de savoir de quoi il s'agit. Je demanderai au professeur Jiankui.

*Publié le 27 décembre 2018 à 23 h 40 par Ghislain Rocheleau, chercheur en statistique génétique, Icahn School of Medicine at Mount Sinai, Le Devoir, New York (NY). **Réchauffement planétaire : imaginer l'inimaginable.** Les mauvaises nouvelles concernant l'environnement s'accumulent à un rythme effréné. Un récent rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) nous met en garde contre les possibles conséquences d'un réchauffement planétaire de 1,5 à 2 °C au cours des prochaines décennies. Pour parvenir à limiter ce réchauffement à*

1,5 °C, il faudrait réduire les émissions mondiales de gaz à effet de serre (GES) d'environ 45 % en 2030 par rapport à celles de 2010, et par la suite atteindre des émissions nettes nulles vers 2050. Cette réduction des GES nécessiterait des transitions rapides dans les systèmes énergétiques, urbains, agro-industriels, etc. d'une ampleur jamais observée dans toute l'histoire de l'humanité. La dernière COP24, qui s'est tenue récemment à Katowice en Pologne, a souligné une fois de plus l'incapacité des différents États d'en arriver à une entente internationale qui permettrait de réduire les émissions de GES. Hier, le FIBT a reçu l'ordre de cesser de nourrir Miss Bellicosus. Le directeur essayait de nous faire croire à une baisse de productivité, et que de toute façon, le labo allait devoir mettre en branle un nouveau projet dont on allait entendre parler très bientôt. Son partenaire, en apprenant aussitôt la nouvelle, avait décidé de se laisser mourir de faim par solidarité pour sa belle. On avait déjà prévu conserver ses restes, non sans un léger engouement, puisque sa graisse allait bientôt servir à fabriquer le prochain repulpeur de lèvres le plus prisé au monde. Pour la première fois depuis le début de cette aventure, je n'arrive pas à composer avec la situation. J'erre dans les couloirs de l'Institut. Je ne lui serai plus utile. J'aboutis devant la porte menant à la station de travail de Jiankui qui, m'apercevant, hausse la voix : « Ophélie! Tu veux adopter un embryon avant qu'il soit trop tard? » Sa question me transperce chirurgicalement le cœur, contourne mon cerveau pendant que ma bouche accouche d'un « oui! » qu'il voit s'imprimer sur mon visage pendant qu'il enlève son casque audio, ravi. J'entre le rejoindre. Sur un fond de musique classique que les coques des écouteurs, déposées sur ses épaules, restituent toujours, il me parle de mes options. Au fur et à mesure qu'il m'explique, je comprends qu'elles vont bien au-delà de l'adoption personnalisée. Les questions éclatent dans ma tête tandis que celles-ci s'échappent : « C'est quoi de la Gen-O? Du Yggdrasil? Quelle différence y a-t-il entre la lyophilisation et la cryodessiccation? Est-ce que Miss Bellicosus était au courant? Où sont tes jumelles? C'est quoi ce morceau de piano? »

- La Gen-0 ou Yggdrasil (même chose, différents fabricants) est un composé organique. Sorte d'engrais ultra performant qui, mélangé à divers substrats, engraisse les sols et permet de faire pousser toute sorte de végétaux à la vitesse grand V avec un apport minimal en eau! Selon sa concentration, un chêne peut pousser aussi vite qu'un tournesol! Développée en 2019 par des scientifiques de l'« Alerte solennelle sur l'état de la planète », perfectionnée ensuite par d'autres, la formule est encore inconnue des autorités, disponible sur le marché noir uniquement, distribuée à tous ceux qui fournissent le bon code.
- Pas vraiment de différence, la cryo, c'est avant la lyo. Le principe est le même, consiste à retirer l'eau d'un produit liquide, pâteux ou solide à l'aide de la surgélation et l'évaporation sous vide de la glace sans qu'elle ne fonde : sublimer. Une technique qui permet de conserver le volume, l'aspect, mais surtout les propriétés du produit traité. Elle peut se faire naturellement (séchage en montagne), ou plus vite, dans un lyophilisateur.
- Oui, Madame Sylvie-Ann Greenfliedstone et son partenaire Monsieur Noah Brown l'ont plus ou moins toujours su.
- Mes filles sont les développeuses du réseau de distribution Isoptera. Elles agissent dans l'ombre donc impossible de dire où.
- « Embryons desséchés », Satie!

*Publié le 18 décembre 2042 à 23 h 40 par Johnny Wallman, United Press International, Washington. **Des grands déserts reverdissent.** Captés par des images satellites, la partie nord-ouest du Sahara, le désert de Gobi, le Nufud et le désert de Thar reprennent vie. De ces terres arides émergent maintenant des plantations d'arbres de diverses espèces dont la vitesse de croissance intrigue les conspirationnistes. On retrouve même des fougères, ce qui témoigne également d'une certaine abondance en eau. Nous avons tenté de joindre les différents ministères*

responsables de l'agriculture ou de la foresterie des divers pays touchés par le phénomène, mais à défaut d'explications logiques de la part des autorités, le mystère demeure entier pour le moment, tandis que la population s'en réjouit. Depuis l'annonce de cette découverte, nous sommes environ 7,8 milliards en 2050 et demeurerons sous la barre des 7,5 milliards en 2100, selon les projections moyennes de l'ONU. Globalement, il reste bien sûr les déserts polaires pour le plus grand bonheur des ours, mais plus aucun désert froid et qu'un seul désert subtropical, qui recouvre encore une partie de l'Amérique du Nord. On a aussi depuis prouvé que les arbres se parlent, coopèrent et réussissent à évoluer grâce à l'interdépendance de leurs racines et à une certaine intelligence collective, un peu comme les insectes et un peu comme les Indiennes désormais aussi éduquées que n'importe quelle d'entre nous.

Troisième partie

L'Excès

L'Excès

Pour faire un clin d'œil aux ouvrages étudiés et dans le but d'insérer notre espèce dans le système de classification binominale, voici comment on se perçoit et la manière dont on se présente scientifiquement sur la toile :

L'*Homo sapiens*, de la famille des hominidés, plus communément appelé « homme moderne », « Homme », « humain » ou encore « être humain », il est le seul représentant actuel du genre *Homo*, les autres espèces étant éteintes. Les plus anciens fossiles de cette espèce datent d'environ 300 000 ans. Parmi les hominidés actuels, il se distingue du point de vue physiologique par sa bipédie quasi exclusive, son cerveau plus volumineux et son système pileux moins développé. Il faut ajouter à ces critères, l'existence d'une ménopause chez la femme, contrairement aux autres hominidés. Du point de vue de l'éthologie, et par rapport au reste du règne animal, l'*Homo sapiens* se distingue par la complexité de ses relations sociales, l'utilisation d'un langage articulé élaboré transmis par l'apprentissage, la fabrication d'outils, le port de vêtements, la maîtrise du feu, la domestication de nombreuses espèces végétales et animales, ainsi que l'aptitude de son système cognitif à l'abstraction, à l'introspection et à la spiritualité. Certaines de ces caractéristiques étaient partagées par d'autres espèces du genre *Homo*. Plus généralement, il se distingue de toute autre espèce animale par l'abondance et la sophistication de ses réalisations techniques et artistiques, l'importance de l'apprentissage et de l'apport culturel dans le développement de l'individu, mais aussi par l'ampleur des transformations qu'il opère sur les écosystèmes.

L'espèce *Homo sapiens* fut décrite par Carl von Linné en 1758 dans la dixième édition de son ouvrage *Systema naturae*. Deux siècles plus tard, William Thomas Stearn désigna Linné lui-même comme lectotype de l'espèce. Le mot français « Homme » est une évolution du latin *hominem*, accusatif d'*homo* (être humain), et peut faire référence à l'espèce *Homo sapiens* dans son ensemble (le nominatif *homo* a donné en français le pronom indéfini *on*). *Sapiens* est un adjectif latin signifiant « intelligent, sage, raisonnable, prudent », adjectif issu de *sapio* signifiant « avoir du goût, de la saveur, du jugement » (Wikipédia, 2019).

Nous serions probablement d'accord avec cette définition si nous n'avions pas mené à bien notre analyse épistémocritique doublée de notre projet d'écriture. C'est justement « l'aptitude de [notre] système cognitif à l'abstraction, à l'introspection et à la spiritualité » qui nous empêche d'y adhérer totalement, compte tenu de « l'ampleur des transformations que [l'homme] opère sur les écosystèmes ». Au XXI^e siècle, difficile de ne pas voir l'*Homo sapiens* comme un parasite agressif extraordinairement conscient d'asphyxier son hôte en faisant disparaître ses ressources, tout en cherchant à repousser les limites de ce qu'il sait qu'il est et qu'il n'accepte pas : mortel. À l'instar

des insectes sociaux de Maeterlinck, quelque chose d'inexorable nous mène; comme si nous n'avions pas réellement, en 300 000 ans d'existence et malgré cet organe unique qu'est notre cerveau, la capacité ou la maturité nécessaire pour nous servir adéquatement de notre intelligence et de notre sagesse collectives. En dépit de notre potentiel extraordinaire, quelque chose dans notre comportement nous empêche de mesurer adéquatement l'impact de nos interactions biologiques et de les rendre plus durables ou neutres, comme le font les insectes sociaux et de nombreuses autres espèces sans même y « penser ». Même si, dans l'histoire de la Terre, notre apparition est tout à fait récente, nous avons rapidement appris comment en extraire un maximum de ressources sans l'enrichir en contrepartie. Le rythme auquel nous exploitons la biosphère l'empêche de se régénérer à temps pour nous permettre d'y prospérer encore longtemps. Engagés dans une lutte sans merci, il reste à savoir si nous saurons calmer notre faim avant d'avoir raison de notre hôte ou si ce dernier saura développer ce qu'il faut pour nous intoxiquer à temps.

Grâce aux ouvrages de Michelet et de Maeterlinck, nous avons pu découvrir et bien comprendre les lois qui régissent la vie des insectes sociaux. Cette étude nous a ensuite fourni l'inspiration nécessaire nous permettant d'imaginer comment en transposer certaines à la vie humaine du XXI^e siècle. En créant les trois univers de *La Termitière*, de *L'Organe* et de *L'Extrudeuse*, et en nous inspirant également des savoirs actuels, nous en sommes venue à percevoir notre espèce autrement. L'ordre de supériorité hiérarchique des insectes établi par Maeterlinck au début du XX^e siècle s'est renversé pour nous cent ans plus tard. Dans *Antennes*, nous constatons que ce qui unit chez les insectes divise une fois transposé à l'échelle humaine. Par ordre de prépondérance, voyons ce qui fait en sorte que, dans nos trois nouvelles littéraires, la loi des termites supplante celles des fourmis, laquelle prévaut sur celle des abeilles, dont le modèle de société, idéalisée depuis toujours, n'est plus durable.

1- L'extrême fécondité ou quand une force régénératrice, souterraine et ténébreuse devient une solution souhaitée.

Le termite est peut-être impitoyable, comme le dit Maeterlinck, mais la loi qui régit l'espèce en favorisant l'extrême fécondité de la reine permet aussi de nourrir cycliquement une foule d'autres espèces (y compris l'homme) qui attendent de profiter du vol nuptial pour se repaître goulûment de la progéniture de l'unique couple d'une termitière. De plus, le travail souterrain de la collectivité, lors de la construction des termitières, permet aux sols de s'irriguer et se régénérer. Chez les termites, tout est utile, rien ne se gaspille, tout se récupère, tout se mange. Le termite redonne toujours autrement ce qu'il prend. Son travail fertilise les sols tandis que les fourmis, ennemies de l'espèce, contrent leur pouvoir de propagation et maintiennent ainsi l'équilibre des populations. Selon les paléontologues, sans l'arrivée de la fourmi, le termite aurait envahi la terre en dominant la plupart des espèces. Nous ne trouvons pas de relation équivalente chez l'humain qui, en 2019, doit trouver une façon de s'autoréguler. Comment la nature a-t-elle fait apparaître la fourmi? Comment freiner l'impact de la surpopulation humaine avant qu'il ne soit trop tard et que les ressources nécessaires à toute vie disparaissent? Qu'arriverait-il si, tel un termite, l'homme donnait une partie de ce qu'il est pour contrebalancer tout le poids de ce qu'il prend? C'est ce que nous avons voulu scénariser à l'échelle humaine.

Outre les connaissances liées à la termitologie ayant servi à imaginer le lieu, les comportements et les actions souterraines des personnages que nous retrouvons dans *La Termitière*, nous avons également intégré des savoirs tirés de l'actualité scientifique et socioculturelle. Pour plus de vraisemblance, nous avons reproduit le format journalistique. Sans ajouter de sentimentalisme ni de propos métaphysiques, nous avons conservé l'ensemble des références. Dans le cas de *La Termitière*, nous avons délibérément tenté de faire le contraire de Michelet et Maeterlinck en nous

abstenant de critiquer la science ou d'embellir les faits. Nous avons employé cette stratégie dans l'espoir de provoquer l'étonnement. Les informations au sujet de l'Indienne, des jumelles génétiquement modifiées du professeur He Jiankui (tous les trois devenus des personnages prenant part à l'action), de l'homme qui veut sauver les arbres, sont réelles. Au fur et à mesure que l'action progresse, les nouvelles fictives s'ajoutent en suivant le même modèle journalistique. Les données à propos du record de fécondité, du réchauffement planétaire et des déserts qui reverdissent sont, quant à elles, inventées, tandis qu'une part des données scientifiques au sujet du climat ou de la croissance démographique proviennent soit de communications officielles de l'ONU, soit de *La Vie des Termites* de Maeterlinck. Ce sont ces chiffres qui nous ont permis d'extrapoler et de faire des calculs prospectifs vraisemblables. Un peu comme dans le cas du personnage principal, les autres éléments scientifiques sont le fruit de nos diverses recherches en ligne au sujet, par exemple, de la sexualité, du processus de gestation ou de la lyophilisation.

De plus, l'étude de la terminologie scientifique et les connaissances accumulées à ce sujet nous ont permis, par exemple, d'évoquer succinctement le procédé scientifique imaginaire de l'humain qui pond avec le nom du projet ANTHROPOVO, composé du préfixe grec *anthro-* et la racine latine *ovum*. Dans d'autres instances, nous nous sommes servi de la nomenclature scientifique propre aux termites soit pour nommer le réseau informatique souterrain *Isoptera*, soit pour nommer la reine des ondes *Bellicosus*. Ce dernier aspect sert aussi à rendre hommage à Michelet, qui se désole que la science ait nommé le termite de ce nom bien redoutable de belliqueux, mais dont la racine latine peut aussi le rapprocher de la beauté. L'étude du système de classification binominale et de la terminologie de Linné nous a permis de trouver facilement des noms évocateurs ou de composer avec ceux qui possèdent une sonorité presque poétique lorsqu'ils sortent de leur contexte scientifique pour entrer dans la fiction. Toujours en nous inspirant de Michelet et de Maeterlinck,

c'est dans *La Termitière* que nous avons intégré le plus de références à des œuvres artistiques afin de contrebalancer le poids des références culturelles populaires et du discours scientifique. C'est délibérément que nous avons voulu résoudre l'énigme scientifique par la musique, un morceau de piano dont le titre, à connotation scientifique, explique tout.

Dans *La Termitière*, en choisissant de mettre en scène la plus grosse femme au monde et son indéfectible amant, nous avons transposé l'idée de puissance fertile et dévorante propre au termite en misant sur son action bienfaitrice, mais latente. En fondant l'intrigue sur des comportements excessifs réels axés sur le narcissisme, le consumérisme et le transhumanisme pour mieux expérimenter avec divers phénomènes sociaux qui vont à l'encontre de ce que veut dire *sapiens*, nous signifions que les valeurs pourraient radicalement changer puisque, de toute façon, le monde est suffisamment délirant tel qu'il est. Aux prises avec un problème de surpopulation d'un côté et de surpoids de l'autre, l'humanité pourrait, en repensant globalement à sa condition, s'autoréguler efficacement pour le bien de tout ce qui vit sur Terre. Dans *La Termitière*, l'existence dévastatrice de l'Homo sapiens devient plutôt régénératrice lorsque l'espèce accepte de redonner une partie d'elle-même pour nourrir la Terre. Enfin, tout ce qui nous apparaît indécent se transforme en une force salvatrice.

2- L'altruisme absolu ou quand une déficience organique empêche l'Homo sapiens d'assurer le bonheur de sa collectivité.

La fourmi, qui prospère sur presque toute la surface de la planète, serait, selon Maeterlinck, moins malheureuse que le plus heureux d'entre nous à force de se prodiguer. Le secret de cette réussite repose sur la loi du partage, qu'un organe conçu à cette fin rend automatiquement possible. À tel point que si la miellée sucrée contenue dans le jabot social d'une fourmi n'est pas suffisamment partagée avec les autres, elle s'accumule et finit par lui nuire. Comme Maeterlinck, nous faisons le

pari que c'est cet organe, et non pas le cerveau, qui dicte le comportement altruiste de la fourmi, qui maintient des liens sociaux favorables et qui permet à la collectivité de progresser au gré de son environnement, aussi hasardeux soit-il. Adaptable, la fourmi réussit à tirer parti de presque n'importe quelles ressources. Elle compose avec une foule de parasites, qu'elle tolère et entretient, dont certains sont issus de sa propre espèce. Elle pourvoit aux besoins de multiples formes de vie, qui parfois la décime presque complètement. D'après Maeterlinck on ne peut pas trouver de rapport équivalent chez l'homme, car même si la nature l'a doté d'un cerveau exceptionnel, ce dernier le pousse à se comporter à l'inverse de la fourmi. Plutôt que de donner aux autres pour prendre soin de lui-même, il s'ingénie à prendre des autres ce qu'il peut difficilement partager ensuite. Chez l'espèce humaine, peu importe si le cerveau d'un individu fait preuve d'une grande intelligence ou d'un grand bonheur, il ne contribue pas à élever durablement le niveau de cohésion sociale, tandis que chez les fourmis, leur intelligence collective supprime incontestablement le niveau du plus intelligent de ses individus. Qu'arriverait-il si la science palliait la nature et qu'elle arrivait à développer un jabot social chez l'homme? Est-ce que la société accéderait aisément au bonheur? C'est la mise en application de cette expérience scientifique que nous avons voulu explorer dans la deuxième nouvelle.

Dans *L'Organe*, nous avons appliqué une autre stratégie de l'intégration des savoirs qui gravite principalement autour de la psychologie, de la biologie et de l'éthologie humaine et myrmicéenne. C'est la nouvelle qui s'inspire le plus de Michelet, en particulier dans sa manière de se mettre en scène, comme quand il provoque involontairement la guerre chez les fourmis. Il s'agit aussi de la nouvelle qui intègre le plus d'extraits de *La Vie des Fourmis* et qui tente de répondre le plus directement à l'hypothèse de Maeterlinck qui présuppose que la fourmi est plus heureuse que l'homme à cause d'un organe qu'elle seule possède. Même si la scientifique se base sur les

recherches et l'expertise de son équipe, l'essai de Maeterlinck reste l'ouvrage qui l'inspire et auquel elle se réfère pour tenter de pallier l'ampleur de la catastrophe dont elle est responsable. Comme au chapitre XXI de *L'Insecte* « Les fourmis; la guerre civile; l'extermination de la cité » de Michelet, la scientifique est aussi le tyran responsable de la tragédie. Mais contrairement à ce dont Michelet est témoin, elle sauve *in extremis* la dernière survivante. Cependant, tout comme à la fin du chapitre de Michelet, l'espoir de survie est bien mince. Dans *L'Organe*, les savoirs servent surtout de base pour réfléchir à notre condition humaine, comme Maeterlinck nous persuade de le faire. La terminologie scientifique est employée principalement pour imager l'anatomie et les avancées technologiques qui permettent la production d'organes vitaux. Nous intégrons, par exemple, les caractéristiques physiologiques d'autres espèces animales, notamment la méduse, pour expliquer la formation du deuxième estomac humain, ou le poisson-pêcheur, dont la première épine de sa nageoire dorsale, surmontée d'un leurre, sert à décrire l'évolution du téléphone cellulaire, maintenant devenu un appendice fixe chez l'humain. C'est également dans cette nouvelle que nous avons voulu tester, comme Michelet, une façon d'intégrer le dialogue, tout en dosant le « pathos » pour faire appel aux émotions du lecteur, comme lorsque la scientifique hyper stressée essaie tant bien que mal de reprendre le contrôle de ses émotions et répond en vain à la voix automatisée qui la guide dans sa méditation.

Dans *L'Organe*, nous nous apercevons que même si le génie d'une scientifique, propulsé par les meilleures intentions du monde, arrive à concevoir et à transplanter dans le corps humain un organe qui rend ce corps aussi altruiste que la fourmi, cette loi ne peut fonctionner que si tous les individus subissent la transformation en même temps, ce qui s'avère impossible à réaliser. Les autorités, conscientes du danger d'une telle opération, tentent quand même l'expérience, mais seulement chez les individus rejetés par la société, considérant cela comme une forme de condamnation plus

rentable et humaine. La science, par excès de zèle, envisage le tout comme une expérience édifiante et nécessaire, tandis que les citoyens s'ingénient peu à peu à profiter de la situation. L'expérience, déployée sur une partie de la population seulement, provoque une catastrophe monumentale. Pour finir, la scientifique, étant forcée d'accepter que son cerveau n'est pas plus utile à la société que le deuxième estomac d'une fourmi, décide de subir sa propre expérience. Par désespoir, elle retarde la mort de la dernière survivante transformée, avançant probablement la sienne. Ainsi, nous opposons l'égoïsme à l'altruisme en faisant interagir les lois qui régissent deux organes extraordinaires dans le même corps pour tenter de mieux comprendre à quel point nous sommes soumis à notre biologie. Contrairement à l'expérience imaginée dans *La Termitière*, celle de *L'Organe* se révèle un échec, puisqu'à l'échelle humaine, se prodiguer de façon absolue est plutôt le signe d'une déficience.

3- L'hyper productivité ou quand un idéal déchu demeure un modèle auquel l'Homo sapiens adhère encore.

L'industrielle abeille, symbole de la société idéale depuis l'Antiquité, est un modèle à atteindre — même si on se brûle plus que jamais les ailes à tenter de l'imiter. Bien que Maeterlinck en constate l'asservissement et la fragilité, l'abeille est le seul insecte qu'il dit aimer. Il est naturellement plus commode d'apprécier l'insecte qu'on peut exploiter pour son miel et auquel on peut se fier pour fertiliser un très grand nombre de végétaux que l'on consomme. C'est pourquoi nous croyons qu'il est plus facile d'imaginer les raisons qui rendent les abeilles supérieures aux termites. Mais bien qu'elle soit absolument nécessaire à la biodiversité, la travailleuse acharnée meurt d'épuisement et ne semble pas avoir d'instinct de conservation. Dès qu'une ruche prospère, une partie de ses individus la quitte pour fonder une autre cité, mettant en jeu la survie de toute la colonie. De plus, à cause de l'impact de l'humain sur l'écosystème, l'abeille dépense de plus en

plus d'énergie pour récolter le pollen des fleurs, car elles se font de plus en plus rares. Sans compter toutes celles qui la contaminent à cause des pesticides employés. La loi qui, depuis des millénaires, la rend si productive est en train de l'achever. Malgré tout, les apiculteurs continuent de la faire essaimer pour le miel, tandis que d'autres apiculteurs tentent de la sauver de l'extinction. Sans elle, de nombreuses espèces s'éteindront, dont la nôtre, paraît-il. C'est sans détour que nous avons voulu illustrer ces conséquences, dans la plus didactique de nos trois nouvelles, où le miel devient plastique et engendre notre extinction.

Avec *L'Extrudeuse*, nous avons tenté d'instruire le lecteur le plus possible en intégrant principalement des notions de chimie et d'économie à l'apidologie pour à la fois évoquer le sort tragique des abeilles et faire comprendre les effets dévastateurs des plastiques sur l'environnement. Nous avons essayé de raconter, de la manière la plus captivante possible, comment on fabrique les divers plastiques et pourquoi ils sont si dangereux. Ici, nous avons misé sur le fait que l'énumération de quelques formules chimiques et de noms à la fois scientifiques et commerciaux des plastiques les rend aussi tangibles que repoussants. Ils sont les mots « barbares » du récit. Nous avons voulu exposer à quel point on en compte une très grande variété, à quel point ils sont dans tout et à quel point leurs différentes propriétés chimiques ajoutent à la complexité des enjeux économiques, environnementaux et sociaux auxquels nous faisons face. Le texte comporte des données statistiques réelles, et le déroulement de l'action évolue en suivant les règles d'un capitalisme sauvage, tel que nous le connaissons. Ainsi, nous transformons fatalement tout ce qui est organique en plastique, même les personnes qui les produisent. La chimiste n'arrive pas à expérimenter selon sa volonté ou ses désirs, car tout comme l'esprit de la ruche, c'est l'esprit de l'entreprise qui la moule à sa façon. Ici, l'intégration d'autres espèces, dont le grand cachalot blanc, ne sert pas à imager les expériences scientifiques, comme dans *L'Organe*; il fait plutôt référence à

l'œuvre littéraire de Melville. Elle annonce indirectement que dans *L'Extrudeuse*, le monstre à pourchasser n'est pas *Moby Dick* qui peut nous avaler, mais une matière inorganique, polymorphe et pratiquement indestructible, que nous ne pouvons cesser de produire et qui au fur et à mesure que nous l'avalons, nous éteint tous.

C'est en cherchant ce que produit l'homme d'aussi noble que les abeilles et qui, comme le fait l'apiculteur, donnerait une raison valable à un être supérieur de nous exploiter, que le plastique nous est apparu comme la matière par excellence, celle que nous fabriquons avec autant d'acharnement que les abeilles. Dans *L'Extrudeuse*, nous cherchons à démystifier la fabrication du plastique, comme on le ferait pour ce qui entre dans la fabrication du miel. Mais, nous ne sommes pas comme les abeilles, et l'impact écologique de notre surproduction est extrêmement alarmant, toxique et dommageable. C'est ce que nous avons tenté de faire comprendre en appliquant les mêmes lois de productivité qui régissent la ruche à une entreprise de fabrication de plastiques. Comme Maeterlinck, nous ne savons toujours pas qui gouverne et pourquoi d'ingénieuses chimistes, aussi savantes soient-elles, n'arrivent pas à trouver de solution pour contrer l'effet dévastateur de leurs produits sur l'ensemble du vivant. Savoir qu'il s'avère quasi impossible d'arrêter de produire ce qui détruit notre environnement, y compris notre propre espèce, dépasse notre compréhension éthologique de ce nous sommes. Mais en acceptant la responsabilité du sort funeste des abeilles, que nous avons cru un bon modèle à imiter, nous pourrions revoir notre idéal de société. Cela suppose, bien sûr, que nous cessions de vénérer à temps cette loi de l'hyper productivité, si profondément ancrée dans notre espèce au XXI^e siècle. Malheureusement, dans *L'Extrudeuse*, tout comme dans la réalité, cette volonté de faire autrement s'amollit et se désagrège comme du plastique au soleil. Ici, le choc n'est pas imaginaire. Il provient du fait qu'absolument

rien, pas même les avancées scientifiques, ne semblent être en mesure d'arrêter à temps la production de plastique pour éviter l'extinction.

À la lumière de cette réflexion, un peu comme se permet de le faire Maeterlinck en inventant des mots scientifiques pour mieux parler de concepts biologiques, nous changerions volontiers la nomenclature binominale de l'*Homo sapiens* pour *Homo excessus* : celui qui dépasse la limite ou la mesure. Car notre espèce, animée par une sorte d'« égo-logique », est en train de fragiliser de nombreux écosystèmes sans offrir de contrepartie bénéfique, sans redonner autrement ce qu'elle prend excessivement. D'autant plus que rien ne semble freiner suffisamment sa prolifération, et son intelligence n'évolue pas assez rapidement pour lui permettre de retrouver sagement sa place dans la nature. L'*Homo excessus* se croit au sommet d'une pyramide, convaincu que toutes les autres espèces le supporteront toujours. Ses désirs sont insatiables et tellement forts que même la mort n'arrive pas à le raisonner. À preuve : la surconsommation pathologique est devenue tellement la norme que nous remarquons à peine qu'elle est une maladie; le scientifique chinois, He Jiankui, tente de prouver qu'il n'a pas voulu délibérément altérer le gène CCR5 de ses jumelles afin de les rendre plus intelligentes; et les baleines continuent d'échouer, le ventre gonflé de plastiques. La dernière, une femelle cachalot gestante, a été recueillie, le 1^{er} avril 2019 sur une plage d'Italie, avec vingt-deux kilogrammes de matériaux polymères dans l'estomac, et son fœtus mort. Si seulement la mission autodestructrice de l'*Homo excessus* n'avait pas de conséquences aussi funestes sur les autres espèces!

D'ici là, notre avenir est entre les mains de Greta Thunberg, une Suédoise de dix-sept ans qui fait la grève pour le climat depuis l'été dernier; de Dimitri, un agriculteur de 24 ans qui a créé en Grèce, une ferme en agroforesterie, dont les 8000 arbres restaurent les sols et les transforment en terres fertiles; de l'artiste sud-coréenne Jae Rhin Lee, inventrice d'une combinaison d'enterrement

écologique faite à partir de champignons capables d'absorber tous les polluants de notre corps, une espèce de cocon dans lequel nous pourrions reposer en paix sachant que nous revitaliserons les sols au lieu de continuer à les contaminer, même morts. Osons espérer que les termites et les fourmis, plus « éco-logiques » que l'humain, seront encore ici quand nous ne serons plus, et que grâce à elles, quelques abeilles ressusciteront peut-être un jour.

Conclusion

Il y a un peu plus de 300 ans, Galilée observait notre système solaire avec son télescope, et il y a un peu plus de 150 ans, Darwin publiait *L'Origine des espèces* (1859). Ce « livre marqua un point tournant dans notre compréhension du monde vivant, et contribua à modifier notre façon de concevoir l'existence humaine sur la Terre. Dans les deux cas, la science empirique remplaça les fabulations de l'imaginaire et rendit l'homme un peu plus maître de son propre destin. » (Bruce et McWebb, 2008, p. 7) Comme le dit Van Reybrouck :

Si le télescope a permis à un Galilée, un Kepler et un Newton d'explorer la voûte céleste et d'expliquer le mouvement des planètes, l'invention du microscope représente un pas de géant pour l'histoire naturelle. [...] Le raffinement de l'optique et la technique de polissage des lentilles ont permis d'entrevoir des univers totalement nouveaux. En effet, l'homme s'est soudain trouvé en possession à la fois d'un macrocosme et d'un microcosme. (2008, p. 53)

Depuis l'Antiquité, les écrivains trouvent chez les insectes sociaux différents univers les aidant à se représenter la réalité autrement. Ils créent, à l'aide de divers savoirs, « des modèles, des formes et des métaphores soit pour montrer comment [les figures scientifiques] changent nos perceptions, notre rapport au monde, ou encore notre rapport au langage. » (Chassay, 2008, p. 111) Que ce soit dans les *Géorgiques* de Virgile, dans les *Fables* de La Fontaine, dans *L'Insecte* de Michelet, dans *La Vie des Abeilles*, *La Vie de Termites*, *La Vie des Fourmis* de Maeterlinck, dans *Le Meilleur des mondes* de Huxley ou encore dans la trilogie des *Fourmis* de Weber, les écrivains s'inspirent de l'entomologie à divers degrés. Jusqu'à maintenant, peu importe le millénaire, le siècle ou la décennie dans laquelle nous nous trouvons, il reste encore plus pratique d'explorer l'univers des insectes que celui des planètes. Quiconque s'accorde le temps d'observer certaines espèces peut aisément le faire à l'œil nu ou à l'aide d'une simple loupe. L'accès au microcosme des insectes est plus direct et concret. Un enfant peut laisser une fourmi lui chatouiller le bras de la même façon

qu'un apiculteur peut forcer l'essaimage des abeilles ou un Sud-Africain attendre le vol nuptial des termites pour se régaler. Il est sans doute plus naturel de s'imaginer comment interagissent les fourmis, les abeilles ou les termites par rapport à nous pour tenter de s'expliquer notre raison d'être et vers quoi nous allons que de tenter de comprendre les mouvements des astres qui se perpétuent sans jamais être affectés par ce qui vit sur Terre.

Dans notre projet de thèse, nous avons voulu rapprocher littérature et science en soulignant à la fois l'importance des savoirs dans un corpus de textes et dans un projet de création, pour montrer, comme le dit Chassay, que le tout participe activement à la culture (2008, p. 129).

Pour Michelet, « l'échec de la II^e République, la régression historique que représente le Second Empire ont sans doute provoqué le repli de l'historien, qui cherche désormais *sa vérité sous* la réalité décevante [...]. À l'étalement de la surface s'oppose désormais la dimension verticale. Surgissement de la montagne ou plongée souterraine ont supplanté l'image – et les valeurs – de la plaine » (Petitier, 1989). Les insectes sont à la fois les organismes qui lui permettent d'explorer la vie qui grouille dans les profondeurs de la Terre et les êtres qui lui permettent d'explorer la mort en les disséquant. Voir comment la nature parvient à se régénérer l'amène à croire, surtout avec les abeilles, qu'un idéal peut ressusciter.

Pour Maeterlinck, la série entomologique, tout comme le reste de son œuvre d'ailleurs, tente de répondre à l'éternelle question du mystère de l'inconnu. Dans la postface de *La Vie de la nature* (1997), recueil comprenant : *La Vie des Abeilles*, *L'Intelligence des fleurs*, *La Vie des Termites* et *La Vie des Fourmis*, Paul Gorceix affirme que la série entomologique de Maeterlinck oscille entre « théosophie » et « poésie ». Comme le dit Auquier : « l'écrivain gantois est tenté de reconnaître une intelligence aux insectes et aux fleurs : leur adaptation aux circonstances les plus défavorables

et les plus invraisemblables le conforte dans cette opinion. Cependant, la puissance organisatrice demeure inconnue ». (2012, p. 2)

Quant à nous, les insectes sociaux, dans *Antennes*, nous permettent d'explorer, à travers trois scénarios, si l'idée que nous nous faisons du progrès scientifique et de la morale ne doit pas être remise en cause. Compte tenu de l'impact néfaste de l'humanité, autant sur l'écosystème terrestre que sur elle-même, nous tentons d'imaginer à quel point notre espèce est soumise à cette force inconnue qui nous mène et à quel point elle s'illusionne par rapport à son niveau d'intelligence ou d'importance.

À la différence des essais de Michelet et de Maeterlinck, la plupart des figures scientifiques citées dans nos fictions ne sont pas nécessairement des personnages historiques, comme dans le cas de He Jiankui dans *La Termitière*. Ils sont plutôt des personnages « indissociable[s] d'une invention, d'une découverte qui a provoqué une modification de ce paradigme; l'ampleur de cette modification a rapidement eu un impact débordant du modèle strictement scientifique pour provoquer une crise touchant le politique, le religieux, et l'éthique » (Chassay, 2008, p.111) comme dans le cas de la chercheuse en psychogénétique et bio-ingénierie de *L'Organe* et la chimiste de *L'Extrudeuse*. Cela dit, tous ces personnages font « le pont entre la recherche de pointe et la réalité sociale. [Ils] canalisent des craintes et des terreurs aussi bien que des espoirs ou des rêves et permettent de repenser, critiquer, analyser la société à travers leur vie et leurs travaux. » (Chassay, 2008, p.111). En effet, compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui, il nous semble que ni les religions ni les sciences ne sont en mesure de nous prémunir contre les conséquences cauchemardesques de notre activité sur Terre. Comme le dit Jean-Patrick Toussaint dans la revue *Québec Sciences* : « le temps est donc à l'intégration rapide des connaissances scientifiques aux politiques nationales et internationales et surtout à leur mise en œuvre. Nous ne pesons peut-être

pas beaucoup dans la balance du vivant sur terre, mais notre force de frappe est loin d'être négligeable, voire négative. » (Mars 2019, p. 49) Somme toute, peu importe que nous transposions des qualités humaines aux animaux ou des qualités animales aux humains, que notre vision soit macroscopique et scientifique ou microscopique et artistique, si partout la même intelligence nous mène, pourquoi sommes-nous les seuls à nous comporter de telle sorte que nous avalions tout, contrairement aux termites, aux fourmis et aux abeilles?

Le 9 avril dernier, la communauté scientifique publiait la première photo officielle de Sagittarius A*, confirmant l'existence du premier trou noir que nous n'avons désormais plus à imaginer. Cela signifie peut-être qu'à l'échelle nanoscopique, l'Homo sapiens est finalement comme une espèce de micro-organisme qui se comporte à peu près de la même manière que cet « objet céleste si compact que l'intensité de leur champ gravitationnel empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper » (Wikipédia, 2019). Et tout comme ce dernier, peut-être sommes-nous soumis aux mêmes lois qui nous restent encore à prouver scientifiquement ou à inventer en attendant.

Bibliographie

A. Corpus

MAETERLINCK, Maurice. *La vie des abeilles*, Paris, Fasquelle, 1965, 243 pages.

MAETERLINCK, Maurice. *La vie des fourmis*, Paris, Fasquelle, 1952, 189 pages.

MAETERLINCK, Maurice. *La vie des termites*, Paris, Fasquelle, 1927, 217 pages.

MICHELET, Jules. *L'insecte*, Paris, Hachette, 1859, 404 pages.

B. Corpus critique

AUQUIER, Isabelle. « Maurice MAETERLINCK, *La Vie de la nature*. [Recueil comprenant :] *La Vie des abeilles. L'Intelligence des fleurs. La Vie des termites. La Vie des fourmis*. Préface de Jacques Lacarrière. Postface de Paul Gorceix », *Textyles* [En ligne], 15 : 1999, mis en ligne le 25 juillet 2012, consulté le 16 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textiles/1290>

BARTHES, Roland. *Michelet par lui-même*, Paris, Seuil, 1969, 189 pages.

BARTHES, Roland. « Modernité de Michelet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1974, repris dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 239-242.

BARTHES, Roland. « Aujourd'hui, Michelet », *L'Arc*, 1972, repris dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 225-236.

BAUDELAIRE, Charles. « Notes nouvelles sur Edgar Poe », dans ALLAN POE, Edgar, *Nouvelles Histoires extraordinaires*, Paris, Gallimard, 1974 [1857], p. 25-47.

BERG, Christian. « “Comme si réellement nous venions d’une source d’épouvante”. Maeterlinck et l’idéalisme symboliste. », *@nalyse*, vol. 7 n° 3, 2012, p. 13-34.

BRESOLI, Christophe. « Essai de poétique cognitive : de la poésie lyrique à la poésie dramatique de Maeterlinck », *Revue Romane* 38.1 (2003) : 67-88.

DAUDET, Leon. « Maeterlinck's Book on Ants », *The Living Age (1897-1941)*; sept. 1930; 339.4368; *American Periodicals*, p. 75.

FONTANIER, Pierre. *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, 505 pages.

GENETTE, Gérard. « La rhétorique des figures », *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 5-17.

- GRUTMAN, Rainier. « Maeterlinck, 150 ans après. Présentation du dossier », *@nalyse*, vol. 7 n° 3, 2012, p. 1-11.
- JOLIVET, Gilbert. « Peut-on encore lire *L’Insecte* de Michelet ? », *Insectes*, vol.4 n° 147, 2007, p. 9-11.
- KAEMPFER, Jean. « Foules entomologiques : les insectes de Maeterlinck », *Contemporary French and Francophone Studies* 16.5 (2012) : 665-71.
- LOUÂPRE, Muriel. « Modèles optiques et jeux d’échelle », Villeneuve d’Ascq, *Presses universitaires du Septentrion* (2010) : p. 111-121.
- MARAIS, Eugène. *Mœurs et coutumes des termites – Étude de la fourmi blanche de l’Afrique du Sud*, Paris, Payot, 1950, 189 pages.
- MARCHAL, Hugues. « Le conflit des modèles dans la vulgarisation entomologique : l’exemple de Michelet, Flammarion et Fabre », *Romantisme : Revue Du Dix-Neuvième Siècle* 138 (2007) : p. 61-74.
- MARTINETTI, Thibaud. « La Vie des abeilles de Maeterlinck : le “vol nuptial” de la vulgarisation et du symbolisme », *Un territoire en partage. Littérature et sciences au XIXe siècle*, École Normale Supérieure d’Ulm, Paris, 2015, 21 pages.
- MOUZE, Létitia. « Le beau et le vrai. À propos de La vie des abeilles de Maeterlinck », *Methodos* [en ligne] 6 (2006), consulté le 18 février 2019. 20 pages.
- PETITIER, Paule. « Un discours sur la mort : Michelet et le modèle de *L’Insecte* », *Romantisme : Revue Du Dix-Neuvième Siècle* 19.64 (1989) : 101-12.
- PETITIER, Paule. « Science », *L’Esprit Créateur* 46.3 (2006) : 109-113.
- VAN REYBROUCK, David. *Le Fléau*, traduit du néerlandais (Belgique) par Pierre-Marie Finkelstein, Arles, Actes Sud, 2008, 414 pages.

C. Littérature et savoirs

- BARTHES, Roland. « De la science à la littérature », *Times Literary Supplement*, 1967, repris dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 13-20.
- BARTHES, Roland. *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, 45 pages.
- BRUCE, Donald et Christine McWebb. *Épistémocritique*, Toronto, Les Éditions Trintexte, 2008, 248 pages.
- CHASSAY, Jean-François. *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Montréal, Liber, 2003, 242 pages.

CHASSAY, Jean-François. « La science à l'essai », *Études littéraires*, vol. 37 n° 1, 2005, p. 106-117.

CHASSAY, Jean-François. « La science en creux 1. », *Tangence*, n° 70, 2002, p. 9-30.

CHASSAY, Jean-François. *La science des écrivains, ou Comment la science vient à la littérature*, Montréal, Société pour la promotion de la science et de la technologie, coll. « La science se livre », 2003, 89 pages.

DENIS, Gilles. « Sciences, histoire des sciences et littérature », *Tangence*, n° 61, 1999, p. 8-33.

PIERSSENS, Michel. *Savoirs à l'œuvre : essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990, 185 pages.

PIERSSENS, Michel. « Le syndrome des tables tournantes. Crise du savoir et “sciences psychiques” au XIX^e siècle », *Les Temps modernes*, n° 528, 1990, p. 87-111.

Table des matières

Remerciements	ii
Résumé	iii
Introduction	1
Première partie	6
Analyse du discours scientifique dans <i>L’Insecte</i> de Jules Michelet.....	7
Les termites de Michelet.....	7
Les fourmis de Michelet	10
Les abeilles de Michelet	23
Analyse du discours scientifique dans <i>La vie des Termites, La Vie des Fourmis</i> et <i>La Vie des Abeilles</i> de Maurice Maeterlinck	35
Les termites de Maeterlinck	35
Les fourmis de Maeterlinck.....	41
Les abeilles de Maeterlinck.....	49
L’insecte est une Muse	60
Deuxième partie	64
<i>L’Organe</i>	65
<i>L’Extrudeuse</i>	77
<i>La Termitière</i>	89
Troisième partie.....	101
<i>L’Excès</i>	102
Bibliographie	118
Table des matières	121